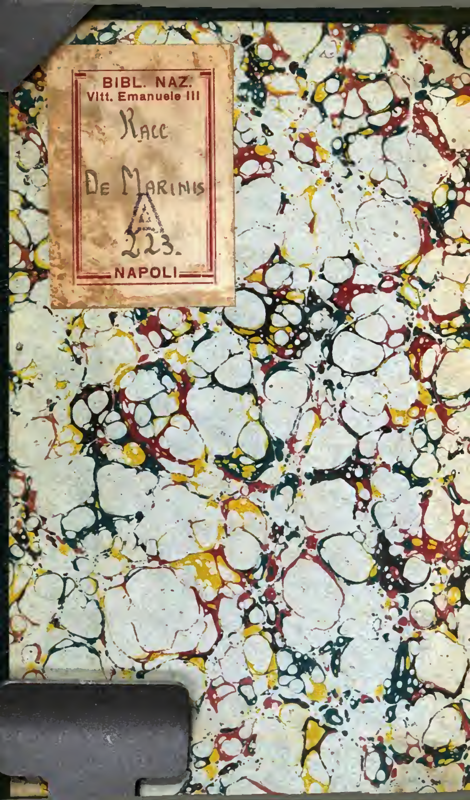



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc
De Marinis
A
223.
NAPOLI





LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME SEPTIÈME.

IMPRIMERIE DE H. REMY.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME SEPTIÈME.



BRUXELLES.

J. P. MELINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, Nº 51.

1832.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

DU COSTUME PARISIEN,

ET DE SON AVENIR.

Je me suis souvent étonné que, dans le plan tout spécial du livre des *Cent-et-un*, personne n'ait encore abordé le sujet éminemment parisien de la *Mode*. Cette puissance, naguère encore absolue, aurait-elle succombé comme tant d'autres puissances, et ne resterait-il chez nous, à la mode,

d'autre privilége que celui de donner son nom à un journal de l'ancien régime ? Oh ! alors, qui ne se garderait de remuer cette cendre refroidie? qui ne renoncerait à la prétention d'auteur original devant la crainte de passer pour un plagiaire de Mercier ou de Sainte-Foix ? Il n'en est rien pourtant. La frivolité, compagne obligée de la mode, n'a pas abdiqué son rôle de souveraine : nous continuons d'être frivoles en révolutions, en discussions, en émeutes, comme en tout le reste : nous n'avons de plus qu'autrefois qu'un singulier avantage, celui de profaner un plus grand nombre d'idées sérieuses. Mais, quelle que soit la direction de notre esprit, le fond n'en change pas : le livre des *Cent-et-un*, qui peint sous des couleurs si diverses, et avec des contradictions si amusantes, nos passions, nos répugnances, toute notre vie actuelle, le livre des *Cent-et-un* est un monument précieux dans lequel la postérité (si postérité il y a) cherchera surtout quelles étaient, après la révolution de 1830, les modes de Paris, en politique, en croyances, comme on cherche ailleurs la façon des robes et des habits d'une époque.

Si donc on ne peut nier que nous ayons gardé nos habitudes de légèreté en matières sérieuses, on me pardonnera peut-être de traiter avec quelque sérieux un sujet sur lequel chacun ne pense guère plus loin que la pensée de son tailleur. C'est notre défaut à nous autres, qui avons prodigieuse-

ment *doctrinalisé* sous la restauration, qui avons tout prévu, tout calculé, tout systématisé dans nos écrits, sauf la nature humaine, et ses éternelles passions. Battus dans toutes les rencontres, chassés de poste en poste, par nos amis de la veille, par ceux même qui trouvaient hier notre prose plus lucide et nos principes de meilleur aloi, nous avons renoncé à la politique, aux arts, à la littérature même : qu'on nous laisse au moins, pour fiche de consolation, de parler en toute sûreté *doctrine* sur quelque sujet, sur la mode, par exemple.

Chose étrange, pourtant! Grimod de la Reynière, et mon respectable parent, Brillat-Savarin, ont fondé les doctrines de la cuisine ! Il est de bon goût, dans le monde, de passer pour doctrinaire en gastronomie : on proclame et reproclame, malgré la proscription du mot, la doctrine de Ch. Fourier et celle de Saint-Simon ; et nous n'avons pas encore les doctrinaires de la toilette : rendons à la société le nouveau service de lui révéler une de ses forces : montrons-lui les richesses philosophiques qu'elle possède dans son sein, sans qu'elle s'en doute : et puis nous nous inscrirons d'office au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

Nous disions autrefois : la littérature est l'expression de la société ; mais l'axiome s'est bien usé depuis. Ce que je serais tenté de dire, pour renouveler la phrase, c'est *que tout est l'expression de tout :* cette formule a l'avantage d'être à-la-fois

moins claire et plus vraie; ce qui nous satisfait parfaitement, nous autres. Ainsi donc, le costume sera une de nos expressions, aussi bonne, aussi complète que tout autre. Mais la doctrine ne s'en tient pas là : elle prophétise le costume, aussi bien et mieux que le reste : pour cela, nous possédons une méthode à peu près infaillible : le lecteur me pardonnera, en faveur de l'importance de la découverte, les longueurs du *prospectus*.

Le siècle de Louis XIV, comme chacun sait, a renouvelé le costume en France; pour ne parler maintenant que des hommes, ce qu'il y a au monde de plus moderne parmi les choses modernes, le vêtement le plus antipathique à la nature, à l'antiquité, à tous les siècles et à tous les lieux, hors le dix-septième siècle et la France, l'habit français est sorti tout brandi de cette époque ; et l'Europe, alors plus réellement soumise qu'il y a vingt ans, adopta tout aussitôt cette pompeuse extravagance : en 1670, l'habit français était d'un ton clair, et décoré d'une assez élégante broderie ; en 1710, ce n'était plus qu'un cilice de couleur sombre, et bordé d'une espèce de galon mortuaire. Nous avons, pour les femmes, l'équivalent de l'habit de Louis XIV, vieux, triste, et dévot : c'est le bonnet sec, empesé, pointu, le vrai bonnet de prude qui commence à l'avénement de madame de Maintenon : ce bonnet disparaît à la Régence; la duchesse du Maine est la seule qui le garde : il fait

bon effet aux visites de Saint-Cyr; madame de Staël est probablement la première qui, à la cour de Sceaux, l'ait quitté.

Sous Louis XIV, il en est de même qu'en Turquie : il n'y a pas d'enfant, mais de petits hommes et de petites femmes : tandis que les filles étouffent et sèchent, comme des victimes de galère, sous les *corps de fer* et les carcans, nous voyons, sur une gravure du temps, M. le comte de Toulouse, à sept ans, avec habit, veste et culotte, la vaste perruque sur la tête, les souliers à boucles aux pieds, le chapeau sous le bras, regardant son majestueux père occupé à jouer au billard, c'est-à-dire à pousser du bout des doigts une *houlette* sur un tapis dont l'étendue n'est guère plus grande que celle d'un trou-madame, et au centre duquel s'élève un fer-à-cheval, gentillesse ingénieuse que nous avons oubliée avec tant d'autres : dans ce monument curieux, supplément nécessaire à madame de Sévigné, et à l'autre Saint-Simon, le petit garçon est exactement le diminutif de son père : c'est une contre-épreuve de la fable de la grenouille et du bœuf, si ce n'est que la grenouille est contente, et qu'elle s'est mis des cornes au lieu de s'enfler. Aussi le petit n'en meurt-il pas; il est chevalier des Ordres, et grand-amiral de France.

Les diminutifs d'hommes continuent jusqu'à la fin du règne de Louis XV. Les révolutions progressives du costume s'opèrent uniformément sur tous

les âges. D'abord, on conserve avec dégoût ce grand et triste habit du vieux roi; puis, on commence à en rogner les basques, à en arrondir les contours : les couleurs tendres reparaissent; les fleurs de soie remplacent les broderies d'or et les galons. Je ne veux pas raconter après tant d'autres toute cette folie de l'époque sans nom; toute cette végétation exubérante, qui chaque année, et principalement chez les femmes, croissait en volume et en bizarrerie : espèce de ramure qui, comme celle des cerfs, ne tombait que pour donner place à un bois enrichi d'une nouvelle branche, et, sous ce fantastique de la toilette, l'individu, sa chair, et ses os, s'amoindrissait de plus en plus, au point de ne plus paraître qu'une armature à ressorts qui plie sous le poids, et pense dessous, si elle peut.

C'est pourtant au milieu de cette inexplicable société que Jean-Jacques lançait ses théories sur l'allaitement et sur l'éducation première. L'effet de ces doctrines, quant à la question qui nous occupe, consista à faire reconnaître qu'il y avait quelque différence entre les enfans et les hommes, et que par conséquent le costume dont ceux-ci s'arrangeaient pouvait ne pas convenir aux autres. Ainsi Rousseau parlant en langage divin de nourrices et de maillots, ouvrit la première brèche dans les habitudes extérieures de l'époque; et les enfans, habillés d'une manière plus conforme aux volontés

de la nature, commencèrent cette réforme radicale, qui, des culottes et des paniers, devait aboutir à la *carmagnole*. Depuis cette révolution, d'abord si peu observée, comme il en arrive du principe de toutes les grandes révolutions, depuis l'introduction du *fourreau* des petites filles et du *matelot* des petits garçons, tous les changemens du costume ont constamment commencé par les derniers venus : les enfans ont épargné la honte de l'essai aux adultes; et c'est après que l'œil s'est habitué par ces épreuves sans conséquence, qu'on a risqué les grandes métamorphoses. Notez ce point surtout; car c'est la clef de ma voûte.

Mais cette influence que j'attribue à Rousseau, l'Angleterre ne peut-elle en réclamer la meilleure part? ceci est d'autant plus probable, que la doctrine de Rousseau, si neuve en-deçà du détroit, n'était au-delà qu'une stricte imitation de celle de Locke. De même que Pope a chanté la forêt de Windsor, et Thompson les saisons, avant qu'on se doutât en France qu'il pût exister une poésie au-delà des bosquets de Versailles, de même les jeunes *miss* ont porté, bien avant les dames françaises, le chapeau de paille et les *déshabillés*. Le frac, cette transition bizarre, qui repousse l'habit français, et ne saurait encore lui substituer qu'une copie un peu altérée, le frac est aussi anglais de nom comme d'origine. Mais je n'en suis pas moins résolu à soutenir (et ma théorie en a be-

soin) que si les enfans n'avaient pas, chez nous, essayé les modes anglaises, jamais, dans cet empire du respect humain, la glace n'aurait été rompue.

Ainsi donc, tant que notre état social ne sera pas redevenu stationnaire, les changemens du costume continueront de s'opérer par une marche ascendante, qui commence aux petits enfans, et gagne peu à peu tous les âges, à l'exception d'une minorité protestante de la vieillesse. Il y a peu d'années, nous rencontrions encore, dans les rues du Marais, un vieillard poudré à blanc, revêtu d'un habit de velours vert, et portant sous le bras un large chapeau qui n'avait jamais reposé sur sa tête. C'était le type le plus parfait de la résistance en costume : et pourtant, ce brave homme, quand il était jeune, avait dû faire partie du *mouvement*. Car si son habit n'était pas d'origine anglaise, son chapeau rond, à large bord, avait paru pour la première fois aux courses importées de New-Market par le duc d'Orléans. Beaucoup d'autres qui avaient cédé pour l'habit, étaient demeurés fidèles au chapeau à trois cornes. Or, comme le chapeau représente plus nettement les opinions politiques que l'habit, je ne fus pas étonné d'apprendre que notre résistant avait montré, dans sa jeunesse, un amour très-vif pour la liberté; je reconnus le costume favori de Rabaut-Saint-Étienne; et pour moi, le *voltigeur de Louis XIV*, comme on l'appelait

dans le quartier, ne fut plus que le voltigeur de 1790.

Quoi qu'il en soit, les gens d'un âge mûr s'étaient assez bien tenus jusqu'en 1814. On comptait à cette époque une majorité notable au-dessus de cinquante ans en fait de poudre et deculottes. C'est encore à l'arrivée des Anglais qu'on doit la dernière défaite des modes de l'ancien régime, au moment où sa politique renaissait par miracle. Il faut en convenir, le costume civil de 1814 était un hideux et ridicule costume. Il semblait qu'alors l'uniforme militaire fût seul de mise, et que les hommes, condamnés par leur profession ou leur timidité naturelle à vivre loin des camps, fussent comme ces maris des Amazones, auxquels on imposait le travail de la quenouille et les soins du ménage. Et puis, la nation entière était devenue semblable à l'aveugle qui, ne pouvant comparer ses mouvemens avec ceux des autres hommes, perd bientôt toute harmonie et toute convenance dans les gestes et la démarche. Toute notre façon d'être, comme les produits de notre industrie, avaient subi l'influence du blocus continental. Le lendemain de la bataille de Montereau, après que Paris eut entendu distinctement le canon de la confédération européenne, le flâneur parisien ne s'en croyait pas moins encore, comme en 1812, une fraction du maître du monde, un arbitre, pour sa quote-part, du sort et du goût des peuples subjugés. Il ne se



comparait à rien, s'attendant toujours à ce que tout se réglât sur lui. Son illusion n'était point détruite, le jour où l'autocrate lui tendait ironiquement la main dans ses rues capitulées. Aussi vous vous rappelez les rires et les huées qui accueillirent le premier débarquement des Anglais dans la capitale-modèle. Je conviens que les Anglais à leur tour, séquestrés du reste de l'Europe, avaient ressenti l'effet du *solitary confinement*, comme disent les criminalistes de la nouvelle école. Aussi les deux peuples auraient-ils eu peine à se regarder réciproquement sans rire, si l'un eût eu la moindre envie de se contenir, et si l'autre n'eût imaginé d'avance des choses cent fois pires que ce qu'il voyait.

Les femmes comprirent les premières qu'il y avait plus à gagner qu'à rire à ce *vice-versâ* d'ébahissement; et à cet égard, le bon sens fut réciproque. Les dames anglaises ne furent pas long-temps à s'apercevoir que leurs cordonniers et leurs marchandes de modes indigènes étaient des barbares; les dames françaises apprécièrent aussitôt la supériorité des produits anglais en matière de toilette, et combien le caprice de leur goût national convenait mieux à nos habitudes et à notre climat que l'antique à tout prix dont la révolution et l'école de David nous avaient gratifiés. Mais ce qui étonna le plus les vieillards, c'est que le frac si mesquin et si frivole que le siècle leur avait imposé, et qu'ils

n'avaient admis qu'avec des restrictions infinies et un recours perpétuel aux formes de l'ancien habit, que le frac, dis-je, pût devenir pour l'âge avancé et sérieux un costume ample, commode, convenable, et qui tînt l'*estomac chaud*, comme le pourpoint proscrit par la jeunesse de Louis XIV. C'était certes une nouveauté précieuse pour les infirmités de la vieillesse, que de voir apparaître des gens qui se vêtissaient pour eux et non pour les autres; c'est à ce bon sens du costume anglais que nous devons la disparition presque complète du reste des habitudes antérieures à 1789, et généralement les progrès que nous avons pu faire depuis dix-huit ans.

Quels que soient ces progrès sur lesquels je reviendrai bientôt, nous tendons aujourd'hui vers un excès opposé. Les vieillards en sont venus peu à peu à ressembler beaucoup trop aux jeunes gens. De même qu'en 1730, il n'y avait que de petits hommes, et point d'enfans, de même aujourd'hui il n'y a que de vieux jeunes gens, et point de vieillards. La nature qui trace une limite si profonde entre les deux derniers tiers de la vie, indique pourtant un changement positif à opérer dans le costume quand les traces de la jeunesse ont disparu. S'il ne s'agissait ici que des personnes qui gardent la prétention de paraître jeunes, notre morale n'aurait que faire; mais les choses en viennent au point, qu'à moins de se singulariser, un

vieillard ne peut guère opérer dans son costume les modifications que réclament ses habitudes et ses infirmités. C'est un reste du préjugé français qui commande encore à certaines personnes de s'habiller pour le plaisir des autres. Espérons que le bon sens, réfugié chez nous dans les habits, en aura bientôt fait justice.

Si je ne craignais d'aborder un sujet délicat, j'aurais des conseils plus graves à adresser à l'autre sexe sur l'oubli de l'âge dans le costume. Mais je répugne d'autant plus à parler, qu'ici nous vivons en pleine absurdité. Pourtant, me suis-je dit souvent, nos grand'mères étaient-elles moins coquettes, ou leur miroir plus véridique? l'histoire ne le rapporte pas. Et néanmoins, quand une certaine heure avait sonné, les étoffes légères, les couleurs brillantes, les coiffures évaporées disparaissaient sans retour. Était-ce de la part de nos grand'mères une coquetterie mieux entendue de chercher à paraître jeunes sous un costume austère, que de s'exposer à ce qu'on comparât injurieusement la maturité de l'âge à la jeunesse du costume? Ce sera une belle question à discuter pour la *chambre haute,* quand la constitution saint-simonienne sera promulguée.

Il ne faut pas une bien profonde réflexion pour s'apercevoir de la tendance démocratique de notre costume actuel. Ce mot de démocratie, je l'emploie dans toute l'étendue de ses acceptions, et

comme l'équivalent de la proscription de toutes les espèces d'aristocratie. Marie-Antoinette, à Trianon, en robe blanche et en chapeau de paille, faisait de la démocratie sans s'en douter, la malheureuse reine. Le duc d'Orléans, en frac, en *reading-cott*, et en bottes à revers faisait sciemment de la démocratie parlementaire; et les enfans, avec leurs pantalons flottans, et leurs larges ceintures, préludaient à la carmagnole. La carmagnole fut une invention de terreur, une mesure violente, odieuse à ceux même qui la favorisaient, témoin Robespierre qui ne l'a jamais portée; d'ailleurs elle était trop courte de moitié. Elle ne pouvait donc subsister long-temps par elle-même; mais elle avait valeur de prophétie, ce dont nous commençons à nous apercevoir.

Je parlerais à peine de la concurrence que les élèves de David opposèrent à la carmagnole, du costume grec qu'ils traînaient dans la boue du quartier des Halles, si ce costume n'avait préludé aux merveilleuses folies de l'habillement des femmes sous le Directoire. La noblesse française abâtardie au physique, comme la plupart des noblesses du continent, avait imaginé les échafaudages de coiffure et d'habit du dix-huitième siècle, pour faire, en quelque sorte, oublier ce qui manquait en développement aux formes du corps. Sous le Directoire, on vit paraître une nouvelle espèce d'aristocratie, celle de la beauté. Celle-ci pesa sur

le reste des femmes d'un poids bien autrement lourd que celui de l'aristocratie de rang. Ce qui restait de la société nivelée et proscrite proclama ses reines en se reformant, et ces reines, pour garder le trône, forcèrent les autres femmes à ne pas plus dissimuler qu'elles leurs avantages ou leurs défauts. C'était presque comme dans l'atelier de Zeuxis, si ce n'est qu'au lieu de rassembler les plus belles jeunes filles, on forçait toutes les femmes indistinctement de se montrer, j'allais dire sans voiles; mais le lecteur mesurera la portée de l'hyperbole. Les beautés de cette époque, choisies comme des modèles par l'artiste le plus habile, ne se contentèrent pas de vaincre publiquement leurs rivales; elles les tuèrent. La vie ne fut plus alors qu'une lutte perpétuelle contre le climat, dont les plus belles sortirent seules victorieuses, parce qu'elles étaient en même temps les plus fortes. Une aussi violente tyrannie ne pouvait long-temps subsister. L'Empire, en ramenant l'aristocratie de rang, détruisit l'aristocratie de beauté. La Restauration ne pouvait que continuer cette œuvre hygiénique. Le premier châle long parut sous l'Empire : le retour des Bourbons fut signalé par celui des pelisses.

L'ancien régime, favorable en général aux imperfections des femmes, avait tenu les hommes dans une tutelle gênante : cette manifestation des avantages extérieurs que les femmes avaient été

obligées de subir sous le Directoire, l'ancien régime l'imposait aux hommes; l'épreuve de la jambe consommait, chaque année, un nombre effrayant de victimes, que souvent la figure ou le reste du corps auraient sauvées : c'était la conséquence de l'ancienne soumission du sexe le plus fort au plus faible. La révolution devait nous délivrer de cet appendice incommode de la féodalité; la carmagnole put faire croire que le moment de l'émancipation des jambes était venu; mais la réaction fut violente sous le Directoire, et les culottes de peau, plus meurtrières encore que la soie de l'ancien régime, firent une rigoureuse justice de toutes les formes malheureuses ou incomplètes : c'est que l'âge des héros homériques étant alors revenu, on dominait la société non-seulement par l'audace et la bravoure, mais par la vigueur du corps et l'allure des athlètes. C'était un monde où l'antique semblait avoir tout renouvelé, où les halles pouvaient bien aussi réclamer leur part d'influence. Ce genre de domination dura plus long-temps pour les hommes que pour les femmes. La guerre conserva leur prépondérance; l'Empereur, en établissant une cour, prolongeait l'oppression des jambes vulgaires. Les bals, où l'étiquette n'était pas moins rigoureuse, contribuaient à rendre la position des mal-jambés plus cruelle; seulement, à mesure que la guerre moissonnait la plus belle partie de la jeunesse, ou la dispersait

aux quatre coins de l'Europe, le nombre des opposans augmentait. Il devint formidable quand Paris, dépeuplé de militaires, rassembla dans ses salons une majorité immense de ce qu'on appelait alors si impoliment les *pékins*. Ce fut alors que se développa la conjuration des culottes noires, conjuration ourdie par les conscrits réfractaires en lunettes, par les clercs d'avoué et de notaire, par les employés des ministères, par toute cette population hybride qui tenait lieu alors aux femmes de Paris des véritables hommes, et dont le peu de mérite réel justifie jusqu'à un certain point l'accueil dont ces mêmes femmes gratifièrent, en 1814, les vainqueurs de leurs frères et de leurs maris. Quoi qu'il en soit, le prétexte était plausible : la grande partie des danseurs admis dans les bals appartenait aux professions civiles; il était tout simple qu'on leur vît adopter le noir parlementaire. Les culottes noires, en démontrant aux femmes qu'on pouvait avoir beaucoup d'esprit, et même d'agrément extérieur, sans que le diamètre du mollet atteignît le degré classique de l'Antinoüs, rompirent le charme héréditaire des belles jambes, et les esprits pénétrans entrevirent la prochaine invasion du pantalon large dans les bals : il fallait la révolution de 1830, pour qu'ils pénétrassent même à la cour.

Je me suis laissé dire qu'aux États-Unis d'Amérique les maçons arrivent à leur travail en frac

noir, et portant sous le bras un paquet très-propre, contenant ce que nos pères malhonnêtes auraient nommé une souquenille. Au pied de l'échelle, le maçon américain dépouille son habit, le ploie avec soin, et le reprend ensuite quand sa besogne journalière est terminée. Toute la nation, depuis le président du congrès jusqu'au manœuvre, est vêtue identiquement de la même manière : les *gentlemen* se comptent par millions. On conviendra que c'est une bizarre espèce de démocratie que celle qui tend à se niveler en remontant par en-bas. Je doute qu'il en soit jamais de même en France, pays bien plus essentiellement démocratique que ne l'est et ne sera jamais l'Amérique. Chez nous, personne ne rougit de son habit; l'ouvrier répugne à dépouiller les insignes de sa profession; si, à de certains jours, il affecte le costume des classes supérieures, c'est à titre de réjouissance, de fête, d'extraordinaire, mais nullement pour se faire croire autre qu'il n'est : ce genre de vanité, si commun hors de France, ne compte ici que dans les exceptions. Je sais que l'effet de la révolution a été d'en augmenter le nombre; mais le peuple a plus gâté son langage que ses habits : la lecture des journaux a détruit toute l'originalité de sa vieille langue, sans lui faire abandonner, comme à l'Américain, la veste ronde et la casquette du compagnon. Les femmes se laissent plus volontiers aller à faire les comtes-

ses; mais est-ce leur faute si leur grâce naturelle facilite les métamorphoses? Suivez, un jour de fête, une famille parisienne à la promenade; s'il vous prend fantaisie de deviner à quelle classe et même à quelle profession elle appartient, laissez là les jeunes filles : on pourrait parier qu'elles mettront vos observations en défaut : il y a des jours où la grisette de la capitale est aussi bien chaussée et porte un aussi joli chapeau que la dame la plus élégante; la mère vous servira mieux; au bout d'un petit nombre d'années de mariage, elle a renoncé à toute espèce de prétention, et déjà les habitudes du corps peuvent vous montrer si elle sort d'un comptoir, ou si ses mains sont occupées d'un travail assidu et pénible. Mais le père, sa démarche, ses mains, le mouvement de sa tête et de ses bras, la forme de ses habits, tout vous criera ce qu'il est, ce qu'il fait, et presque où il demeure. A quoi cela tient-il? A beaucoup de causes, mais surtout à ce que le frac ou la redingote ne sont pas les vêtemens définitifs de la démocratie.

Ici, nous devons remonter plus haut, pour nous faire entendre, non jusqu'au déluge, mais au moins jusqu'au temps où nos pères gaulois peuplaient l'immensité des forêts dont leur sol était couvert. Le vêtement des Gaulois, depuis Vercingetorix jusqu'aux regrattiers d'Uxellodunum ou d'Aleria, consistait en un large pantalon (*braccæ*

ou braies), en une tunique à manches, ce que nous appellerions aujourd'hui une blouse, serrée autour des reins au moyen d'une ceinture, et un *sagum* ou *sayon*, quelquefois une cape à coqueluchon (*bardocucullus*), qui protégeait le dos et la tête contre les intempéries de l'air. Dans les vêtemens de cérémonie, un manteau à franges remplaçait le sagum, mais on le posait perpendiculairement sur les épaules comme ce dernier vêtement ou comme la *limousine* des rouliers qui le remplace. La chaussure consistait en bottines ou caliges, qui montaient à moitié de la jambe, et couvraient le bas du pantalon. La coiffure, dans les saisons où la cape devenait inutile, n'était autre chose qu'un bonnet probablement en feutre ou en étoffe foulée, et dont la forme s'est reproduite plus tard dans les *mortiers* des présidens au parlement. Que l'on compare maintenant à ce costume primitif et dicté par les lois de notre climat, le vêtement des Français au treizième siècle, c'est-à-dire au moment où le développement social était chez nous le plus dégagé d'influence étrangère : les chausses un peu plus serrées remplacent les *braccæ* gauloises ; la cotte ou pourpoint n'est qu'une tunique rarement boutonnée par devant ; la cape ou surcot rappelle d'une manière frappante le bardocuculle des Gaulois, si ce n'est que ce vêtement est aussi moins ample, caractère constant des costumes modernes com-

parés aux costumes anciens. Il n'existe absolument aucune différence entre les bonnets et les bottines de la Gaule et ceux du treizième siècle ; ce qu'on doit remarquer surtout, c'est qu'à cette époque le costume que nous venons de décrire était celui de la nation tout entière : les guerriers recouvraient de leur armure la cotte et les chausses ; les rois, les grands barons, les magistrats, allongeaient la tunique jusqu'aux pieds, mais le principe de l'habillement était le même ; la seule trace d'importation étrangère qu'on distingue provient de l'Orient. De légers turbans remplacent peu à peu les mortiers chez les jeunes élégans ou les personnes élevées en dignité. On donne aussi, d'après les modèles levantins, plus d'ampleur aux manches, plus de plis à la tunique ; on ouvre ce dernier vêtement ; on recherche les couleurs les plus vives, mais le naturel du costume ne disparaît qu'à l'invasion des chaussures polonaises, des souliers *à la poulaine*, comme on les appelait. C'est alors qu'une ligne de démarcation sépare les grands et le peuple ; ceux-là enchérissant chaque jour sur le ridicule et la désharmonie de leur accoutrement ; ceux-ci conservant le costume pauvre, mais naturel et protecteur de la vieille Gaule. Tout cela continue ainsi jusqu'à l'apparition des modes italiennes et espagnoles, sous la domination desquelles le vêtement national disparaît complètement.

C'était aux provinces les plus éloignées seule-

ment qu'il appartenait de conserver le dépôt des traditions naturelles du costume. Quels que fussent les progrès de l'habit français, même dans les campagnes, on retrouvait pourtant au centre et à l'est de la France, la *blaude* ou blouse des anciens Gaulois. Il serait important de déterminer à quelle époque la blouse, confinée dans les bois de l'Auvergne, commença de nouveau à se répandre dans les autres parties du territoire; mais rien ne m'empêche, je crois, de réunir le développement de ce fait à celui de la révolution française; d'autant plus que la carmagnole n'était qu'une blouse mal taillée. Depuis cette époque, il ne s'est pas passé d'année que la blouse n'ait fait des progrès remarquables : elle est d'abord devenue le costume universel des conducteurs de charrois; des routes elle a passé à l'agriculture; des champs elle a fait invasion dans les villes, et déjà beaucoup de professions industrielles l'ont réadoptée sous nos yeux. Dans les provinces elle a conquis une partie notable des classes supérieures : c'est le vêtement obligé des chasseurs, dans tous les lieux où la chasse n'est pas, comme aux environs de la capitale, une niaise promenade. Les riches propriétaires la revêtent l'hiver à cheval ou en voiture, dans les mauvais chemins : vous voyez tout d'un coup une toilette *fashionable* sortir de dessous une blouse de roulier. Enfin la blouse est redevenue un vêtement militaire, et bien que ses progrès

soient plus lents sous ce rapport, son invasion définitive n'en est pas moins certaine là comme dans le costume civil.

C'était pendant la mémorable campagne de 1814 : au moment où les blouses de nos paysans champenois inspiraient aux étrangers tout autant de terreur que la crinière des dragons, on présenta à l'Empereur un modèle d'uniforme pour les gardes nationales rurales, et la partie principale de cet uniforme était la blouse : « Ce vêtement » me plaît, dit Napoléon, il est militaire, il aide » le soldat à lutter contre la mauvaise saison : » j'aimerais une armée revêtue de cet uniforme. » Napoléon a pronostiqué l'avenir de la blouse.

Maintenant retournons au frac, et étudions les modifications successives que ce vêtement a subies. Le principe de l'habit français consiste à diviser en deux parties l'ancien pourpoint boutonné: la *veste* continue de protéger la poitrine: l'habit superposé défend les bras et les épaules. Sous Lous XV, l'habit devient de jour en jour plus léger, la veste plus riche et plus découverte : à cettc époque, une veste bien faite produisait l'effet d'une cotte ornée de lambrequins. Le frac a, au contraire, pour conséquence immédiate, de rendre la veste presque inutile : elle la réduit au rôle secondaire du gilet: le frac reproduit donc, quant à la partie supérieure, le pourpoint boutonné, mais il est incomplct sur les hanches, et

quelque ampleur qu'on donne aux basques, l'échancrure des côtés reste disgracieuse et incommode : c'est une concession à la prétendue élégance de l'habit français. On fut donc amené à introduire presque aussitôt, pour le matin, l'exercice du cheval, les heures sans cérémonies, un vêtement plus naturel et plus complet : ce fut le *reading-cott*, dont nous avons fait la redingote. Qu'on se rende compte maintenant des progrès de la redingote depuis trente ans : la chose en est au point que le frac n'est plus qu'un habit de cérémonie ; et les élégans ont décidé qu'un homme était perdu s'il se montrait, avant cinq heures, en habit. Laissez les choses suivre leur cours naturel, et dans vingt ans on se présentera au bal en redingote. Le goût du *débraillé* s'affaiblit aussi progressivement. Nos pères, qui ne laissaient pas que de se montrer étranges en ce genre, conservaient quelque convenance au moyen des cols ; mais ce rhabillage bâtard doit un jour disparaître : nous voyons d'année en année le gilet remonter sur la poitrine, et peu s'en faut qu'il n'ait repris sa forme naturelle : les progrès dans ce genre ont surtout été sensibles depuis la révolution de juillet. Ils nous frappent d'autant plus que les tentatives du ministère Polignac, ce ministère où l'on a rêvé les habits vert-pomme des fils de pairs, avaient remis quelque peu les *débraillés* à la mode.

Ainsi donc, tout concourt à rendre notre cos-

tume plus sérieux et plus naturel. Nos bottines sont presque les mêmes que les caliges gauloises : peu s'en faut qu'elles n'aient obtenu un droit complet de bourgeoisie dans les salons : nos pantalons, retenus par en-bas, s'unissent convenablement aux mouvemens du corps : on les perfectionnera en adoptant des étoffes plus souples, et en permettant aux bottines d'en recouvrir l'extrémité inférieure : les Hongrois ont conservé cet usage auquel nous ne pouvons manquer de revenir. Enfin, le dernier progrès consistera à substituer la blouse à la redingote, laquelle aura remplacé définitivement le frac. En même temps, le feutre espagnol, si grotesquement travesti par l'industrie de nos chapeliers, disparaîtra de nos têtes qu'il protége si mal. L'usage des capuchons recouvrant les oreilles, et encadrant le visage pendant l'hiver, ne peut manquer de se remontrer chez nous : j'en ai la preuve dans l'emploi des larges cravates, dites *confortables*, importées depuis trois ans de l'Angleterre : j'ai même déjà vu, chez des bonnetiers, de véritables capuchons du treizième siècle, en étoffe tricotée, à l'usage des voyageurs : ce sont autant d'indices qui ne permettent pas à notre prophétie de s'égarer.

Mais la preuve la plus manifeste de ce que j'avance, celle qui me paraît absolument irréfragable, c'est le costume que portent actuellement les petits garçons. Ne sont-ce pas là, dites-moi, de

bien plus sûrs précurseurs que les saints-simoniens; et qu'est-ce que les redingotes sans col à ceinture de cuir des Pères de Ménilmontant, au prix de ces tuniques gauloises que réinventa l'école d'enseignement mutuel? Remarquez le berceau du nouveau costume! Voyez-le gagner bientôt les écoles rétrogades des frères, et des enfans du peuple monter aux enfans des classes élevées : c'est par là que notre œil s'habitue, que nos répugnances s'affaiblissent : aussi voyez quel est le sort du frac, auprès de cette marche constante et régulière! Que de fluctuations, d'incertitudes, de folies! Aujourd'hui, après nous être laissé faire si long-temps la loi par les tailleurs, qui improvisaient chaque année la forme diamétralement opposée à celle de l'année précédente, aujourd'hui nous avons introduit dans le costume un peu plus d'indépendance : les formes sont amples et commodes; et la tyrannie de tel ou détail, aux dépens de toutes les différences de taille, de corpulence ou de tournure, a presque disparu : mais le résultat de tout cela, c'est que nos habits ressemblent de plus en plus aux redingotes, et celles-ci se rapprochent à mesure des blouses : dans cinquante ans ce dernier costume sera celui de toute la nation française : ceux d'entre nous que la nature aura gratifiés du triste privilége de prolonger l'existence au-delà des limites ordinaires, ceux-là seulement, indignés de l'*indécence* des modes nouvelles, persisteront à

porter des fracs, des souliers et des chapeaux ronds, comme certains vieillards restent encore fidèles aux ailes de pigeon et à la poudre. Or, pour prédire cette révolution, je n'ai aucun besoin de recourir à des suppositions forcées dans les évé-mens politiques, à retarder, ni à précipiter la marche de la société; je laisse la monarchie vivre ou mourir, les saints-simoniens mêmes prospérer ou disparaître, les machines à vapeur couvrir le monde ou sauter : je soutiens seulement que, s'il existe alors une cour, ce sera une cour si débonnaire, que le premier président de la cour de cassation n'hésitera pas à se présenter devant le roi en blouse bleue de drap de vigogne, bottines hongroises, et large bonnet comme celui des Basques. Reste à savoir comment la reine sera parée : mais ici les lunettes de l'astrologue s'embrouillent, et la prédiction s'arrête en beau chemin : voici pourtant les probabilités, à défaut de la certitude.

Ce qui caractérise la toilette des femmes depuis deux siècles, c'est la dépréciation progressive des étoffes qu'elles emploient à cet usage : chez les hommes l'habit s'est montré tantôt riche, tantôt fort simple; chez les femmes, au contraire, depuis l'habit de noces qui, sous Louis XIV, reparaissait à toutes les grandes occasions de la vie, et se transmettait de génération en génération, habit riche, épais, métallique, et plus solide que les plus fortes tentures de notre époque; depuis cet habit, disons-

nous, jusqu'à la légère cotonnade que ne dédaignent plus les femmes du rang le plus élevé, il s'est opéré dans l'industrie un genre de progrès fort singulier, et dont le résultat a été de réduire le prix des étoffes aux dépens de leur valeur intrinsèque et de leur durée. Si j'examinais cette question sous le rapport de l'art, je verrais probablement les choses sous un moins riant aspect. Mais à ne considérer que le bien-être des classes pauvres, on ne peut nier qu'actuellement les femmes ne puissent être mises avec élégance à bien meilleur marché qu'autrefois. Le besoin de renouveler souvent leur toilette est plus que compensé par le plaisir naturel qu'elles trouvent à changer; et quelque fréquent que soit ce renouvellement, il existe une si énorme disproportion entre le prix des étoffes anciennes, et celui auquel on les donne aujourd'hui, qu'on ne peut refuser tout l'avantage au temps présent. Cette révolution, qui n'en est pas à son terme, en réduisant, pour ainsi dire, au même niveau les élémens de la toilette des femmes, a développé chez elles toutes les ressources de leur adresse et de leur goût, en sorte que le but de toute parure semble être maintenant de donner à l'échantillon d'une étoffe un avantage marqué sur les autres échantillons de la même pièce, par la manière dont il est disposé et porté. Je serais donc tenté de croire qu'à part certaines erreurs de goût qui sont radicales sous notre ciel, telles que la

préférence pour les couleurs indécises, la prétention exagérée des tailles fines et serrées, etc., les femmes n'ont jamais été mises avec un art mieux entendu qu'elles ne le sont aujourd'hui. Il existe chez elles encore plus de liberté individuelle que chez les hommes; et si quelque tyrannie se fait sentir du grand nombre envers le petit, ce sont seulement les femmes de la nature de celles qui régnaient il y a trente ans, qui souffrent de ce despotisme. Tout, au contraire, paraît disposé pour qu'une génération grêle, délicate, maladive, comme celle que nous ont léguée le Directoire et l'Empire, ne perde aucun des avantages qui peuvent compenser sa faiblesse. Enfin le costume actuel est non-seulement calculé en faveur de la grande majorité des femmes, il semble encore avoir été dicté par la faculté de médecine elle-même. Si nos femmes ont peu gagné à cette soumission hippocratique, nos enfans en profiteront peut-être. Or, plus que jamais nous avons besoin de recourir à l'avenir pour nous consoler du présent.

Il résulte de tout ceci, que le costume à venir des femmes, dont je renonce à préciser la forme, se rapprochera de plus en plus, par la simplicité, de celui des hommes; notre société ne sera point celle des États-Unis, où le maçon tâche de paraître aussi gentleman que le président du congrès; chez nous, au contraire (et de cela nous voyons déjà

une preuve remarquable), le chef de l'État prendra peu-à-peu le costume du peuple; et comme aux deux époques que j'ai signalées plus haut, le peuple imposera son costume aux grands, à l'armée, à toutes les parties de la nation qui garderont des prétentions à la supériorité, soit de position, soit d'origine.

Or, ce costume est-il beau en lui-même? a-t-il rien de désirable? Oui, si vous considérez la triste nature où nous vivons, et la vie plus triste encore que nous serons de plus en plus forcés de mener. Quant à la beauté du costume, c'est-à-dire aux avantages qu'un homme peut tirer de sa figure, de sa taille, à l'effet qu'il peut produire sur les autres hommes, au moyen des artifices de la toilette; tout cela depuis long-temps a disparu du dictionnaire de nos idées. Il y a là tout un ensemble d'intérêts et d'impressions qui tenait à la jeunesse du monde. Qui s'aviserait de compter la figure de M. de Villèle parmi les causes de sa chute, et si nous avions un Duguesclin à la tête de nos armées, qui s'inquiéterait de sa laideur? Or, c'est là qu'est toute la question de la beauté chez les hommes.

CH. LENORMANT.

LES COMITÉS DE LECTURE

DES THÉATRES EN 1831.

De commis qu'il était dans les bureaux de monsieur le sous-préfet de sa ville natale, Trois-Étoile, avec le temps et en sa qualité de filleul de monsieur le maire, eût pu parvenir au perceptorat de quelque canton voisin; mais le démon dramaturgique en avait décidé autrement. Au lieu de dire, selon l'usage, quatre et quatre font huit, Trois-Étoile disait : quatre et quatre font neuf, renversait l'écritoire sur les registres, et composait une tragédie avec unités, récits initial, final, et tout ce qui s'ensuit. Elle avait pour tire : *Aristote, ou les tragiques Infortunes du régulateur de la scène antique et moderne.*

C'était dans ces jours de crise littéraire où les barbes du moyen âge disputaient les planches aux perruques Louis XIV, où le coup de sifflet s'échangeait pour le coup de poing, où, des loges, on jouissait de deux spectacles à-la-fois, dont le plus sanglant ne se passait pas toujours sur la scène.

Trois-Étoile s'était inspiré de son journal, qui était animé d'une vénération traditionnelle pour les monumens quadrangulaires du grand siècle. Ce fut sa tragédie d'*Aristote* sous le bras que, par un beau jour, il posa pour la première fois le pied sur le pavé glissant de Paris. Il était venu, intimement persuadé qu'il allait trancher la question vitale, en cinq actes et avec l'aide de l'alexandrin à double compartiment. Le titre seul de sa pièce lui semblait suffisant pour détrôner tous les *Hernani* du globe.

Fort de sa conscience, il demande, sans autre forme de procédure, où est situé le Théâtre-Français. Il s'y dirige, salue le portique, entre, et salue de nouveau en apercevant, au milieu d'un cercle de colonnes, la statue diabolique du vieux Voltaire.

« — Qui demandez-vous, monsieur? » lui cria soudain une voix qui vint interrompre sa méditation.

« — Madame, j'apporte une pièce à la Comédie-Française : à qui dois-je m'adresser?...

» — La porte à droite, l'escalier à gauche, la

première porte ouverte à gauche dans le couloir, encore à gauche, puis à droite, puis à gauche. Au bout, un garçon de salle vous indiquera un autre escalier, et vous arriverez au cabinet de monsieur le secrétaire de la Comédie-Française. C'est à lui qu'il faut que vous vous adressiez. »

Après une multitude de marches et de contremarches, que, soit dit en passant, il serait humain d'abréger, Trois-Étoile arriva au secrétariat, non sans avoir heurté, à son passage dans les corridors, mademoiselle Leverd, qui sortait de sa loge, et dont le nom, inscrit sur la plus visible des portes du couloir, brille comme un phare à travers ces sinuosités désespérantes.

Et, s'adressant à M. Masson, qui posait gravement à son bureau de secrétaire :

« — Monsieur, dit Trois-Étoile, j'ai sous le bras les infortunes d'Aristote, le régulateur de la scène antique et moderne, et je m'estime heureux de faire quelque chose pour notre premier théâtre, en venant de cent lieues pour les lui offrir. »

» — Vous n'avez pas une recommandation de quelque auteur dramatique connu ?

» — Monsieur, un tel ouvrage, avec un tel titre, se recommande assez de lui-même.

» — C'est juste, monsieur. Alors, déposez votre manuscrit ; mettez-y votre nom, votre adresse ; et l'on vous écrira s'il y a lieu d'accorder une lecture.

» — Comment, monsieur, s'il y a lieu! Y songez-vous? Les infortunes d'Aristote! du régulateur de la scène antique et moderne!...

» — C'est juste encore, monsieur : mais si vous n'avez pas de pièces jouées ou tout au moins reçues, il faut que vous en passiez par l'examinateur provisoire, qui décidera s'il convient ou non que le comité vous entende. Les réglemens sont là.

» — Tant pis pour les réglemens! Comment, monsieur, deux examens! Mais quel est-il donc, cet examinateur provisoire? Où demeure-t-il? Que je le voie! Que je lui fasse comprendre que, dans les circonstances dramatiques où nous nous trouvons, ma tragédie est palpitante d'intérêt, qu'il y a une mine d'or dans le titre seul!

» — Monsieur, l'examinateur tient à ne pas être connu pour deux raisons : la première, pour n'être pas importuné...

» — Comment, monsieur, importuné, quand il s'agit de la sainte cause de Melpomène et de Thalie!

» — La seconde, parce qu'il n'y a rien de plus à craindre qu'un auteur trompé dans ses espérances.

» — Mais, permettez-moi, monsieur : où enfouissez-vous donc là mon manuscrit? Mais il va prendre la poussière de cette masse de papiers sous lesquels vous le placez.

» — Chacun son tour, monsieur. Ces papiers

sont des ouvrages déposés avant le vôtre, et qui, conséquemment, doivent être examinés avant lui.

» — Ah! monsieur, on m'avait bien dit qu'il n'existait plus de goût en France. Rendez-moi mon manuscrit. J'irai tenter le sort à un autre théâtre.

» — Le voici, monsieur : mais c'est encore à la Comédie-Française que vous aviez le plus de chances.

» — Serait-il possible? Alors...

» — Allons, monsieur, décidez-vous à quelque chose.

Trois-Étoile laissa tomber de nouveau son manuscrit de ses mains; il le suivit d'un long regard de regret, et une larme d'indignation brilla sur les cils de sa paupière, quand on refoula sa tragédie sous la masse poudreuse qui l'avait déjà tant effrayé.

Ce que fit Trois-Étoile durant les six mois qui suivirent ne me regarde pas. Je dirai seulement que son corps était devenu transparent comme la faim, et que la rage aristotélique allait chaque jour décroissant dans son imagination jeune et impressionnable. Il avait, en outre, considérablement rabattu de son aristocratie en cinq actes et en vers; il s'était occupé de comédie de genre, de vaudeville, et s'était même humanisé jusqu'au mélodrame. Après ces six mois de travaux, ap-

puyé sur un répertoire vaste et varié, il s'en alla frapper à la porte d'un de nos théâtres secondaires.

« — Monsieur le secrétaire, pourriez-vous faire en sorte que j'obtinsse lecture pour l'une de ces deux pièces? » (Il y avait progrès dans l'expression, et de plus habit d'emprunt, pour séduire et fasciner.)

« — Veuillez parler à monsieur le directeur : le voici.

» — Monsieur le directeur, me ferez-vous la faveur de m'accorder une lecture?

» — Votre nom, monsieur?

» — Trois-Étoile.

» — Alors, monsieur, veuillez aller rue..... (l'historien a oublié la rue et le numéro), vous y trouverez mon comité de lecture.

Il ne fit qu'un saut du théâtre à la rue désignée.

« — N'est-ce pas ici que se trouve le comité de lecture du . . . . ?

» — Au premier au-dessus de l'entre-sol. »

Il monta au premier.

« — Le comité de lecture du . . . . , s'il vous plaît?

» — Il est encore au lit, monsieur; mais repassez demain. »

On le promena ainsi une longue semaine. A la fin cependant il fut admis dans un appartement

riche et soyeux; et, s'adressant à un personnage qui lui semblait d'importance : — « Monsieur, le directeur du .... m'a dit que je trouverais ici son comité de lecture?

» — C'est plaisanterie ou excès d'amitié de la part de monsieur le directeur : car c'est moi, répondit ce personnage, sans engager Trois-Étoile à s'asseoir, c'est moi qu'il a sans doute voulu désigner ainsi. Que désirez-vous?

» — Monsieur, voici deux pièces....

» — Laissez-les moi, si vous voulez. J'examinerai, quand j'en aurai le loisir, si l'on peut en tirer parti.

» — Quel jour, à-peu-près, me faudra-t-il revenir?

» — Oh! cela ne presse pas : le plus tard possible.

Six semaines environ après, Trois-Étoile s'arrêtant devant l'affiche du ...., y lut le titre de l'une de ses pièces. Il retourna tout essoufflé de joie, dans la rue du comité; monsieur n'y était pas pour l'instant. Le soir, Trois-Étoile paya sa place au .... pour voir la première représentation de la pièce dont il avait au moins créé le titre. Deux scènes et quelques jolis petits mots exceptés, il reconnaît son œuvre tout entière. Il trépigne d'aise et d'enthousiasme à mesure que les applaudissemens redoublent. On demande à grands cris l'auteur. Il espère qu'on va lui donner une

part dans ce brillant succès. Vaine attente! On lève la toile entre deux salves de bravos; il n'est pas plus question de Trois-Étoile que s'il n'existait pas. Pauvre jeune homme, qui n'avais rencontré personne qui te peignis en un seul nom le comité de lecture du . . . . !

Il tira une autre pièce de son répertoire, la reconstruisit tout exprès sur le nez d'Odry, et la présenta aux *Variétés*. On lui fit entendre que le théâtre avait ses auteurs d'habitude, qu'il eût à lire leur nom sur l'affiche, et que, s'il tenait absolument à être joué, il pouvait aller chez ces messieurs, qui ne manqueraient pas de lui accorder un septième de leurs droits sur l'ouvrage, s'il était vraiment bon. Il commençait à comprendre : il garda sa pièce. Il n'osait plus chercher un comité de lecture. Au Vaudeville, au défunt théâtre des Nouveautés, et ailleurs, ces comités ne furent ou ne sont que momeries, faites pour duper les enfans et rien de plus. Monopole! monopole! Heureux encore quand c'est celui du talent!

De toutes parts éconduit, l'infortuné Trois-Étoile n'osait pas même aborder les Funambules, quand, par un de ces beaux mouvemens qui parfois jaillissent du désespoir, il songea au théâtre de madame Saqui.

Madame Saqui n'est pas une divinité qui se fasse invisible comme certains directeurs des autres théâtres; elle n'est pas fière, madame Saqui; et

quelquefois en robe scintillante de paillettes d'or, elle distribue elle-même les billets à la porte de son théâtre.

Elle était livrée à cette occupation, lorsque Trois-Étoile prit sur lui de l'aborder et de lui présenter humblement sa requête. Ici du moins on encouragea sa jeunesse, et lecture lui fut accordée.

Son mélodrame avait je ne sais quelle odeur du terroir pour lequel il était fait. Des gendarmes; un adjoint au maire; une auberge isolée; un homme sombre et caverneux, qui semblait compter ses pas en méditant le crime; un campagnard bien niais dont l'unique affaire était de rire toujours; puis, en forme de bouquet, six coups de pistolet; le tout couronné d'un parricide et d'un triple suicide, pour dénoûment.

Trois-Étoile comparut donc devant madame Saqui. Elle l'écouta, gracieusement appuyée sur son balancier, comme l'amour sur son arc; et, quand on filait une entraînante tirade, l'acrobate présidente levait les yeux de telle sorte, que vous eussiez cru la voir exécuter son ascension sur le fil de fer. Elle était escortée de deux des artistes les plus distingués de sa troupe : de celui qui se tord les bras, pour se communiquer le feu sacré; et de cet autre qui se met le doigt dans l'œil, à l'effet de larmoyer le pathétique.

La pièce fut reçue par acclamations, et, qui

plus est, jouée sans procès et sans collaborateur imposé. Ce fut, dans cette soirée décisive, un tonnerre d'applaudissemens à faillir briser les glaces qui ornent l'intérieur du théâtre; ce fut une ivresse! Les bruits de toutes sortes se croisaient du parterre au cintre. — « *Aïe! Ti-Ti! ça te semble-t-y beau? — Ça me suffoque, mon chéri, ça me suffoque.* » C'était cela, et mille autres éloges non moins énergiques. Tout le monde y trouvait son affaire, jusqu'au petit limonadier, qui résumait chaque acte par cette finale adoucissante : — « *Mon dernier bâton de sucre d'orge à la fleur d'orange, un sou!* »

En un mot, ce fut un succès complet, et qui, durant deux mois entiers, mit en émoi les faubourgs Saint-Antoine et du Temple.

Le petit Lazary, les Funambules, ces éternels rivaux du théâtre Saqui, supplièrent l'auteur de leur faire des pièces; mais, comme il s'y refusait par reconnaissance pour sa bienfaitrice, on députa vers lui le célèbre Deburcau, avec ses yeux bordés de rouge et sa face enfarinée. Il céda : mais ceci n'est plus de mon sujet.

Le cercle de ses connaissances s'agrandissait. Il eut pour amie une dame, qui lui offrit la protection de son fils, âgé de neuf ans, auprès de M. Comte, le physicien directeur du théâtre des jeunes artistes. Trois-Étoile accepta, et l'enfant protecteur le présenta à M. Comte. Mais, ô démence, ô folie

du siècle! ici encore il y avait monopole. Cependant, grâce à l'imposant appui du jeune élève, il obtint une lecture. Les plus intelligens d'entre les enfans furent convoqués. Plusieurs manquèrent à l'appel parce qu'ils avaient eu, la veille, une indisposition de bonbons. Un auteur destiné peut-être à un haut avenir littéraire, et dont la réputation est sortie du passage Choiseul, il y a peu de temps encore, assistait à cette lecture, et paraissait, à la déférence que lui témoignait le directeur, être l'arbitre suprême du lieu. M. Comte suivait ses mouvemens de tous ses yeux, et, de temps à autre, il lui glissait dans l'oreille un mot, auquel on ne répondait que par un signe affirmatif ou négatif. La pièce lue, le jeune arbitre fut pris à part, et, après une courte explication, le directeur se retournant vers Trois-Étoile, lui dit, avec bienveillance, de revenir le lendemain. Le fait est que, de ce moment, la pièce était admise. Mais il importait de savoir si l'auteur avait la prétention d'imposer son nom à l'affiche du théâtre Choiseul.

Trois-Étoile ne fit qu'un bond du passage Choiseul au théâtre de la Gaîté, pour lequel il avait préparé un drame bien triste et bien noir. Il prenait confiance dans sa naissante réputation.

Le directeur de la Gaîté, qui, je crois, est acteur en même temps, a bien quelque chose de ses confrères de province : mais il n'en vaut pas moins pour cela. Je n'en veux d'autre preuve que les

égards tout particuliers avec lesquels il semble recevoir les hommes de lettres, connus ou inconnus, qui se présentent à lui. Il ne refuse jamais de leur assurer une lecture. Le reste n'est pas sa faute. Peut-il empêcher son vénérable doyen et collègue d'avoir la goutte?

La lecture que sollicitait Trois-Étoile lui fut accordée. Le jour arrivé, il se rendit à la salle du comité. Plusieurs personnes qui s'y trouvaient, et parmi elles le monopoliseur de droit de talent à ce théâtre, se confondirent en excuses à sa venue : un seul membre du comité, mais le plus important de tous, était retenu au lit par la goutte. La séance fut ajournée à huitaine. Huit jours, puis huit autres jours se passèrent, sans que la lecture eût lieu. La goutte et le doyen étaient toujours là, s'opposant. Trois-Étoile renonça.

En dînant chez Quiney, au café de l'Ambigu-Comique, il advint à Trois-Étoile de faire une précieuse découverte. Il vit deux hommes, à la tournure assez épicière, qui causaient entre eux du succès de *leur* dernier ouvrage. — « J'ai acheté une part dans un nouveau mélodrame qui ne le cédera pas à celui-ci, dit l'un d'eux. C'est un chef-d'œuvre, mon cher, qui fera ma fortune et ma réputation. » Trois-Étoile avait acquis du tact, et, sans plus attendre, il prit l'autre grand homme en un coin, et lui offrit d'acheter aussi une part dans un nouveau mélodrame. Avec de tels gens, une lec-

ture lui était assurée, ou plutôt il n'en eut pas besoin. Tout se passe en famille à l'Ambigu. Je n'en sais pas davantage sur le compte de ce théâtre : si ce n'est qu'un matin j'y trouvai un directeur vieux troupier, dont la vue seule me suffit pour me glacer d'effroi et me faire mettre en poche le manuscrit que j'allais présenter.

Jusqu'ici, j'ai pu me donner des airs de Tacite et faire de l'histoire par hyperbole. Voici le tour du positif, de l'irrécusable.

Vous avez peut-être ouï conter qu'autrefois, delà les ponts, il existait un théâtre, appelé l'Odéon. Eh bien! avant que ce beau monument, si grec et si pur dans ses formes qu'il semblait fait pour la muse d'Euripide, eût servi de bauge et de tréteaux à un éléphant, il y avait là aussi un comité de lecture dramatique. Je ne veux pas dire qu'il servît à quelque chose : car, d'ordinaire, l'examinateur en chef, l'examinateur intéressé, le directeur, pour tout dire, réformait les arrêts à sa guise, et mieux valait une petite lecture sans autre témoin que lui dans son cabinet, que la présence de tous ces messieurs siégeant et votant en grand conseil. D'abord vous pouviez vous tenir à peu près pour battu si vous n'aviez pas dans votre pièce un rôle convenable pour certaine personne; et, après tout, c'était peut-être sagesse, si le talent de cette personne garantissait le succès. Au reste, ce comité, au fond le mieux composé de tous, n'était pas fort empressé

de se réunir, et, après les lettres de convocation, les visites, les prières d'un ami, vous étiez trop heureux de trouver à leur poste cinq membres sur dix. Quand Trois-Étoile obtint lecture à ce théâtre, il ne put en assembler plus de deux. Il est vrai que l'on fut ramasser, je ne sais où, deux juges suppléans, qui votèrent tout comme s'ils avaient compris. Le directeur, toujours pour se réserver son droit d'examen particulier, eut soin de n'être pas présent. Le secrétaire le remplaçait, et ce fut grâce à son vote que l'ouvrage de Trois-Étoile fut reçu. Il était encore dans le carton des pièces à revoir, quand vint l'éléphant, et l'enterrement définitif de l'Odéon. Si j'ai parlé de ce défunt comité, c'est que devers la Porte Saint-Martin il s'en forme un tout semblable, assure-t-on, avec semblables élémens, semblables entraves, auxquelles même il paraît qu'on veut en ajouter de nouvelles.

J'ai oublié de vous avertir que Trois-Étoile avait reçu, au bout de deux ans, une lettre du secrétaire du Théâtre-Français. On le priait de venir chercher sa tragédie d'*Aristote*, dans laquelle on avait trouvé un germe de talent, *qui depuis s'était développé sur différens théâtres*. En forme de *post-scriptum* palliatoire, on lui offrait, au nom de messieurs les sociétaires, une lecture, sans examen préalable, pour un prochain ouvrage. O effet de la réputation, et de la justice comique!

Un vieil usage à la Comédie-Française, où, du

reste, peu de choses sont jeunes, c'est d'exiger que les débutans s'appuient d'une recommandation d'auteur connu, comme le secrétaire l'avait insinué autrefois à Trois-Étoile, qui s'en courrouça si fort. Soit qu'ils prennent cette recommandation pour un guide, un parachute, soit qu'ils s'en étayent pour réclamer au besoin les services du protecteur, soit que leur amour-propre l'inscrive comme fiche de consolation, au cas où l'ouvrage n'aurait pas de succès, et qu'ils s'estiment ainsi moins blessés de ne s'être pas trompés seuls, le fait est que les sociétaires du Théâtre-Français ne négligent jamais d'en prendre note pour l'avenir. Malheur à qui n'arrive pas avec une de ces lettres! Il faudra, comme Trois-Étoile, qu'il attende que sa réputation l'exhume du carton fatal; à moins cependant qu'il ne soit comte ou baron. Les comtes et les barons de 1832 sont de droit lus et reçus à notre premier théâtre, comme jadis les ministres et les évêques à l'Académie française. Je dis : lus et reçus. Pour *joués*, c'est selon la manière dont vous l'entendrez : mais comme ordinairement les grands seigneurs ne se donnent pas le ridicule de plaider pour une pièce, ils sont reçus pour la forme seulement. N'est-il pas suffisant qu'en plein comité, on ait souri, applaudi à chacun de leurs petits vers ambrés, musqués et pomponnés?

Pour en revenir à mon sujet, l'auteur des infortunes d'Aristote était devenu le plus intolérant

romantique qui fut jamais, tant il est vrai que toute imagination se laisse impressionner et façonner par son siècle.

Trois-Étoile mit à profit le *post-scriptum* de monsieur le secrétaire de la Comédie, et se trouva bientôt en mesure de présenter un drame en cinq actes et vingt-deux tableaux avec prologue, épilogue, monologue, etc., en un mot, une véritable contre-partie d'Aristote.

Le jour fut pris, et quelques minutes avant l'heure désignée, il arriva dans l'immense foyer du Théâtre-Français. En traversant cette longue galerie de bustes glorieux, il ne put empêcher son front romantique de s'incliner. Un garçon de bureau, en livrée, vint lui annoncer qu'il pouvait entrer dans la salle du conseil. Tout se fait avec solennité chez messieurs les comédiens ordinaires du roi. Fussent-ils des Brutus et des Cinna en toge retournée, ils mettraient la pompe de l'alexandrin jusque dans leur misère.

Quand Trois-Étoile entra dans la salle du conseil, M. le baron Taylor, avec son fidèle semainier, était seul arrivé. Le salut d'usage fut tiède, mais non glacial, comme c'est l'habitude pour les débutans.

Ce grand tapis vert sur lequel s'appuient les juges, qui, à l'exception du commissaire royal, sont tous acteurs-sociétaires à la Comédie-Française, cette urne qui enserre les boules du vote,



tous ces grands portraits d'artistes immortels qui semblent avoir les yeux cloués sur vous, cette sublime tête de Talma trois fois répétée, ce Lekain en Orosmane, et si beau dans sa laideur, le grandiose, la sonorité du lieu, que sais-je, une magie! tout ici vous élèverait l'ame, vous ferait hausser de dix pieds votre œuvre avec le geste et la voix, si des hommes qui doivent avoir, de profession, un éternel enthousiasme, ne venaient pas bientôt vous intimider, vous froidir de leur impassibilité compassée. L'œuvre d'un débutant leur semble une embuscade contre laquelle ils doivent se tenir en garde. Ils refoulent l'approbation en eux-mêmes, cachent un sourire, et se feraient honte d'une larme. Mais que ce soit une célébrité qu'ils entendent : oh! alors, quelque pauvre que soit l'ouvrage, ils auront des regards, des signes de tête encourageans, des paroles mielleuses, et puis un tonnerre d'applaudissemens, avec des embrassemens d'ivresse. C'est démence ou infamie!

Mademoiselle Rose Dupuis ne tarda pas à venir. Dût-il vous condamner, c'est un juge qu'il faut absoudre; car son souris est doux! il y a tant de bienveillance et de bonté dans les mots qui s'échappent de ses lèvres!... MM. Monrose et Grandville la suivirent de près. M. Taylor gourmandait de loin la lenteur du grave M. Desmousseaux, qui enfin arriva. MM. Perrier et Joanny manquaient; et c'était sur eux particulièrement que Trois-Étoile

comptait pour son drame nouveau. Ce fut le premier signal de découragement. Le comité se trouvant en nombre pour délibérer, on pria l'auteur de commencer; et les juges se posèrent comme des thermes, sans gestes et sans voix. Seulement, à la quatrième scène, le semainier se leva et fut dire deux mots bas à l'oreille de l'un de ses camarades. Deuxième signal de découragement. Le semainier actuel est dans l'usage de se tenir à l'écart dans un fauteuil, le front appuyé sur sa main, comme un homme qui soutient sa pensée. J'oserais parier qu'il ne pense pas à l'ouvrage en lecture.

Le premier acte fini, rien,... rien!... si ce n'est le verre d'eau sucrée qui ne manque jamais, et que M. Desmousseaux a souvent la bonté de vous apprêter. Après le second acte, rien encore. Seulement on pria Trois-Étoile de ne se pas tant fatiguer. — « Nous n'avons pas besoin du prestige de la déclamation, disaient ces messieurs. » Au troisième acte, une situation à faire se dresser tout un public émut légèrement les juges, qui se continrent.

Le quatrième acte commença, mais avec ce découragement profond qui s'était infiltré dans tout l'être du pauvre Trois-Étoile. O bonne et indulgente madame Saqui, où étiez-vous alors?... Trois-Étoile éprouvait une de ces fièvres énervantes qui ne communiquent pas même au physique la force apparente du délire; une froide rosée tachetait son

front; son visage était çà et là marqueté de rougeurs; sa langue paralytique ne laissait plus tomber que des sons assoupissans et mal articulés; sa main, tout-à-l'heure encore crispée, maintenant dépourvue d'énergie et de grâce, se traînait à peine sur le bras du large fauteuil où tant d'illustrations s'étaient assises avant lui, comme sur un banc d'accusés. Il n'y avait plus souffrance à force de tortures. C'était à faire pitié à tous.... hors à ces comédiens-juges qui, sans doute, apprêtant leurs larmes pour le soir, étaient là flegmatiques et les bras allongés sur le tapis vert. Et le baron Taylor les voyant ainsi pétrifiés, semblait tout préoccupé des sphinx immobiles de sa vieille Égypte.

Après la troisième scène de cet acte, sur laquelle il avait encore, mais vainement compté pour électriser ses auditeurs, Trois-Étoile mettant, avec un calme affecté, son manuscrit dans sa poche :

« — Messieurs, dit-il, je suis désolé de vous avoir déjà fatigués si long-temps : il est inutile que je continue. »

Ces messieurs ne l'entendaient pas de cette façon. Si l'auteur eût été absolument ignoré, on eût aussitôt levé la séance : mais Trois-Étoile était un homme à ménager, un homme que l'on voulait traiter froidement, il est vrai, en quart de renommée, en renommée du boulevard du Temple; mais, enfin, il y aurait eu imprudence à rejeter si brutalement sa pièce. Un murmure se fit entendre, un

groupe se forma, et s'approcha soudain du malheureux Trois-Éloile.

« — Votre ouvrage commençait à m'intéresser, » dit l'un des examinateurs, bâillant à bouche close.

« — Il contient de fort belles choses, » dit un second avec un épouvantable tiraillement de bras.

Je ne sache rien de mortel, pour la réception d'une pièce, comme ces fort belles choses. Jeunes gens, défiez-vous des fort belles choses. C'est le préambule obligé quand on a de funestes nouvelles à vous apprendre. *Il y a de fort belles choses... mais*... Entendez-vous : *mais!*... fatal monosyllabe qui bouleverse vos projets, ruine vos espérances, et tue votre avenir. L'ouvrage repoussé, prenez ces messieurs l'un après l'autre, à l'écart; je gage que voici par où débutera chacun d'eux.

« — Courage, mon cher, travaillez! Vous avez de la chaleur, de la poésie, du nerf!

» — Que manquait-il donc à ma pièce, alors?

» — Je commence par vous déclarer que, pour moi, j'ai vôté de grand cœur pour la réception.

» — Mais chacun de vous m'en dit autant, comment se fait-il donc ?...

» — Ah! mon cher, que voulez-vous? Si vous saviez.... Le commissaire royal..... Enfin..... Que vous dirai-je?... etc. »

Pauvre M. Taylor, quel rôle!.... à votre insu, je pense : car, si l'on va vous trouver, vous aussi

ne manquerez pas de n'avoir en rien trempé dans la déconvenue du jeune homme.

Admirable autant qu'inévitable conséquence! La pièce approuvée, reçue par chacun des membres en détail, a été refusée par chacun d'eux en masse.

Mais, aussi, pourquoi tenir le couteau sous la gorge de vos juges? Pourquoi les poursuivre de cet interrogatoire immoral? Ils rendent des arrêts, et gardent leurs raisons. Il n'y a pas long-temps encore qu'il n'en était pas ainsi. Bien écrit ou mal *écrite*, il fallait que l'ouvrage fût jugé par bulletin motivé et lu à haute voix. On ne dit pas pourquoi l'on a supprimé cet usage, qui pouvait éclairer l'auteur sur ses défauts : mais les moins méchans pensent que c'est par enthousiasme pour les coutumes de nos assemblées, que plus d'un acteur aussi se renferme dans le silence de sa boule législative.

Trois-Étoile avait cédé aux sollicitations du comité, qui s'était gravement remis en place; mais, cette fois, en tribunal qui a de bonnes intentions. Cette fois, en effet, mademoiselle Rose Dupuis parut s'abandonner à des sentimens qu'elle avait trop long-temps comprimés, et une larme de ses yeux, une larme *en plein comité*, vint se mêler à un sourire de ses lèvres; le semainier décroisa ses jambes et inclina sa tête, en levant à demi vers le poète sa grande paupière, avec un regard *presque*



approbateur; le savant M. Desmousseaux fit une réflexion historique à l'avantage de la pièce; le naïf M. Grandville fit un gracieux signe de main; M. Taylor s'oublia jusqu'à dire devant tout le monde : C'est bien! Et, après une scène de comédie assez piquante, l'incisif Monrose s'écria avec un long rire : « Ma foi, messieurs, tant pis! cela m'amuse. » On dit même que quelqu'un se permit un applaudissement, qui fut, il est vrai, immédiatement suivi d'un chut! chut!

Mais voici que vient le cinquième acte, l'acte pour lequel ont été rassemblés tous ces rouages, tous ces fils si nombreux, si imperceptibles quelquefois, que l'auteur seul les distingue; l'acte pour lequel toutes ces passions, tous ces personnages ont été créés et agités. C'est l'histoire du cœur humain auquel viennent se rattacher toutes les fibres du corps. Qu'une seule se brise, et voilà le néant!.... C'est le cinquième acte avec ses voix lamentables, ses pleurs de sang, ses femmes échevelées; c'est la péripétie dernière, avec son cri de mort.

On a beau faire, un char ne rétrograde pas sur la pente. Les juges, qui s'étaient laissé aller à une émotion au quatrième acte, ne purent se défendre d'approuver celui-ci; et, quand l'auteur, les yeux ardens, l'organe en délire, jeta, tout haletant, le dernier vers de sa dernière scène, un murmure flatteur, qui faillit dégénérer en bravos universels, caressa doucement ses oreilles.

La mise en poche du manuscrit avait produit son effet.

Toutefois Trois-Étoile n'eut pas les honneurs de la réception avant la lettre, c'est-à-dire sur-le-champ, avec transports et accolade. Seulement on le pria de passer un moment dans une salle voisine.

Pauvres débutans, lorsqu'on vous fera passer ainsi dans une salle voisine du comité, prenez patience; car c'est bon signe. Mais si l'on vous renvoie au lendemain pour une réponse, je vous plains. Vous pouvez alors, tout au plus, vous bercer de l'espoir d'être admis à corrections; et vous le savez bien : les corrections ne seront jamais suffisantes : mais, du moins, vous aurez vos entrées au théâtre, votre place au balcon, et ce sera un acheminement vers un avenir meilleur.

Oh! qui me dévoilera les mystères du vote de ces législateurs de théâtre? Cette urne, ces boules noires et blanches ne sont-elles là que pour la forme? Est-il vrai qu'il n'y ait là aussi qu'une minorité indépendante? que le commissaire du roi, qui, en cas de partage, a déjà sa double voix, tienne en outre dans sa main la majorité des votes?... Je ne le pense pas. Ce serait une trop ridicule et sanglante parodie de nos chambres. Vous imagineriez-vous ces hommes, parmi lesquels plus d'un a les cheveux blancs, vous les imagineriez-vous se fatiguant de menées et d'intri-

gue pour jeter un sort infernal sur un pauvre enfant-poète, pour effeuiller sa vie avec la fleur qu'il avait si long-temps cultivée? Ce serait misère et pitié! — Je ne le pense pas.

Cependant on rappela Trois-Étoile, qui revint tout pâle et chancelant, quoiqu'il eut bon espoir. Alors, avec un sourire aimable, comme il en sait avoir, le commissaire du roi lui dit que la pièce était reçue; mais qu'on se réservait d'exiger quelques changemens. Ce n'est pas ce qu'on appelle être reçu à corrections. Trois-Étoile était au comble du bonheur : car il y avait là plus que de l'argent, il y avait une pensée de gloire.

Ne te flatte pas trop encore, jeune homme. Moi aussi, j'ai vu mon œuvre reçue; que dis-je, reçue, emportée, arrachée de mes mains, de peur que je ne la livrasse à d'autres. Deux fois de suite on la dévora, et cent fois on me pressa la main en disant : C'est beau! c'est vraiment beau! C'est de l'or! C'est à jouer sur-le-champ!... On me conduisait partout. Les flatteurs me disaient : Ce théâtre, il est à vous, c'est votre bien, votre maison! Il y avait là des gloires qui m'abordaient, qui me félicitaient! Oh! c'était un beau rêve!... un beau rêve, qui s'évanouit un jour... devant les robes noires d'un tribunal de commerce.

Voilà ce que sont nos comités de lecture.

Voici, en deux mots, ce qu'ils étaient en Grèce : Des magistrats étaient proclamés par le vœu libre

du peuple, et formaient cet auguste tribunal devant lequel comparurent Sophocle et Euripide, leur manuscrit en main, et le front ceint des palmes olympiques.

LÉON GUÉRIN.

LES BARBUS D'A-PRÉSENT

ET LES BARBUS DE MDCCC.

Je me suis toujours rasé, cependant j'ai eu autrefois et j'ai encore aujourd'hui des amis qui ont eu et ont la manie de porter leur barbe, de s'habiller d'une manière étrange et bizarre ; de se donner beaucoup de peine, en un mot, pour ne pas avoir l'air d'être de leur pays, de leur siècle, de leur temps. Au nombre de ces amis, de ces connaissances, il s'est trouvé et il se trouve encore des hommes qui n'ont manqué ni d'esprit, ni de mérite, ni même de talent. Or, il n'y a que les bizarreries des sots qui ne m'occupent pas. Quant à celles des gens d'une certaine étoffe, je les ob-

serve, je les étudie même volontiers avec soin, comme on écoute avec d'autant plus d'attention la touche fausse d'un instrument que l'on désire mettre d'accord.

J'ai donc eu deux générations d'amis barbus. Les uns, de 1799 à 1803; les autres, depuis 1827, à ce que je crois, jusqu'à l'année présente 1832. Remontons d'abord à l'histoire des premiers.

On sait que la révolution qui s'est opérée dans les beaux-arts et dans la science de l'antiquité en Europe, a précédé la grande révolution politique de la France de quelques années. Les études sérieuses que Heyne et Winkelman firent sur les écrits et les monumens de l'antiquité, ayant remis les Grecs et les Romains en faveur, il est assez naturel de croire que cette prédisposition des esprits put contribuer à donner aux révolutionnaires politiques de 1789 cette tendance qu'ils ont eue à nous gouverner, à nous habiller même à la spartiate et à la romaine. Quoi qu'il en soit, le fait est que cette manie d'imiter les anciens s'est emparée alors, sinon des meilleurs esprits, au moins des plus énergiques et des plus entreprenans. Les arts d'imitation, les théâtres, la littérature en général et jusqu'aux ameublemens, tout se ressentit de cette fureur d'imiter les Romains d'abord, puis, plus tard, les Grecs. Ce fut quelque temps après la terreur que la connaissance des vases grecs, dit étrusques, devint plus familière aux

artistes ; et c'est de cette époque que date précisément le goût pour les formes et les ornemens grecs, dont on fit l'application aux modes de femmes, à la décoration des appartemens et aux ustensiles les plus communs.

Mes premiers amis barbus étaient de ce temps. Jusque-là ils s'étaient rasés et vêtus comme tout le monde. Mais il arriva que David, dont ils étaient élèves ainsi que moi, venait d'exposer son tableau des Sabines. Cet ouvrage qui excita l'admiration du public, n'eut pas l'approbation entière de quelques disciples du maître. Ces jeunes gens osèrent hasarder d'abord des critiques légères, puis plus graves, tant qu'enfin le jugement porté sur ce tableau fut qu'il y avait bien quelque bonne intention de marcher dans la voie des Grecs, mais qu'on n'y trouvait rien de simple, de grandiose, de *primitif* enfin, car c'était là le grand mot, comme dans les *peintures des vases grecs*, et séance tenante, David fut déclaré, par ses élèves hérétiques, *Vanloo*, *Pompadour* et *Rococo;* car il est bon que l'on sache que ces sobriquets, nés dans les ateliers de peinture, ont plus de vingt-cinq ans de date.

Cependant David ne put souffrir que l'on exerçât de telles critiques contre lui, dans son école même. Sans faire d'éclat, il trouva moyen de donner à entendre à ceux de ses disciples à qui ses leçons ne convenaient pas, de ne plus troubler les études de leurs anciens camarades.

C'est alors que la secte des *penseurs* ou des *primitifs*, car on leur donnait indifféremment ces deux noms, se forma. Sans parler encore des principes singuliers d'après lesquels ils comptaient exercer l'art de la peinture, il fut convenu entre eux que, pour se garantir plus sûrement de toutes les habitudes maniérées et grimacières de la société des temps modernes, ils prendraient des costumes grecs, et parmi ces habillemens, ceux encore qui étaient en usage dans l'ancienne Grèce; car pour eux, Périclès était un autre Louis XIV, et son siècle sentait déjà la décadence. Bref, ils firent tailler leurs habits sur le patron de ceux qui couvrent les figures représentées sur les vases siciliens, réputés les plus antiques de tous, et ils laissèrent croître leurs cheveux et leur barbe.

Le nombre de ceux qui eurent la volonté ferme et les moyens de se passer cette fantaisie, ne fut pas grand; il se monte à cinq ou six; mais ils ont excité la curiosité; et il y a sans doute encore à Paris des personnes qui doivent se souvenir d'avoir vu, vers 1799, se promener dans les rues deux jeunes gens portant leur barbe, dont l'un était vêtu en Agamemnon, et l'autre en Pâris, avec l'habit phrygien. J'étais lié d'amitié avec tous deux, mais plus particulièrement avec Agamemnon, qui venait assez souvent chez moi, au grand étonnement du portier de la maison et de mes voisins.

Agamemnon avait alors vingt ans environ.

Grand, maigre, les cheveux et la barbe noirs et touffus, son regard ardent, et son expression tout à-la-fois passionnée et bienveillante, avaient quelque chose qui imposait et attirait en même temps. On retrouvait dans cet homme du Mahomet et du Jésus-Christ, deux personnages pour lesquels il avait, du reste, une profonde vénération. Agamemnon, jeune homme fort spirituel, avait l'élocution facile, nombreuse, élégante; et, soit que cela lui fût naturel, ou que cette qualité fût acquise, il trahissait toujours par le choix de ses expressions, par l'arrangement de ses phrases et par le fréquent emploi qu'il faisait des comparaisons et des images les plus brillantes, une certaine abondance un peu boursouflée, telle qu'on la remarque dans les discours et les écrits des Orientaux. Cependant sa conversation était pleine, nourrissante et variée. Quant à son costume, qui consistait en une grande tunique descendant jusqu'à la cheville du pied, et en un vaste manteau dont il couvrait sa tête en cas de pluie ou de soleil, il était fort simple, et j'ai vu peu d'hommes de théâtre, je n'en excepte pas même Talma, qui portassent cette espèce de costume avec plus de grâce et d'aisance que mon ami Agamemnon.

Il faut croire que le fond de mon caractère plaisait à Agamemnon, car j'étais loin de partager ses doctrines exorbitantes sur la pratique des arts d'imitation. Je ne prenais même aucune précaution

pour combattre ses opinions, bien qu'il fût habitué à les voir reconnaître comme des lois par ses adeptes et ses imitateurs. Je ne le vis qu'une ou deux fois dans son atelier. C'était une immense pièce dans laquelle une toile de trente pieds de long était placée diagonalement. Dans le triangle noir derrière la toile, étaient de la paille pour dormir et quelques ustensiles de ménage. L'autre triangle formait l'atelier proprement dit, et c'est là où j'ai vu mon ami Agamemnon chargeant sa palette, qui avait quatre pieds de diamètre, devant sa toile, où était dessiné seulement le sujet de Patrocle renvoyant Briséis à Agamemnon, le roi des rois.

Cet ouvrage n'a jamais été même ébauché. Toutefois Agamemnon le peintre était fort laborieux, contre l'usage de tous les *penseurs* et *primitifs* ses imitateurs. A l'école de David il a fait une assez grande quantité d'études, auxquelles il a imprimé un cachet de vérité, de grandeur et de beauté qui frappait tout le monde. Depuis ce temps, où mon jugement s'est formé par la comparaison d'un grand nombre de peintures, j'ai eu l'occasion de revoir les productions de ce jeune homme, et il est certain qu'elles promettaient un peintre.

Ce fut lorsqu'il se déclara chef de secte et qu'il se retira de l'atelier de David, que ses idées, fort exagérées déjà, s'embrouillèrent et le conduisirent peu à peu à un état d'extase et d'enthousiasme permanent, qui tenait, je crois, de la folie. Mais

c'est avant cette catastrophe qu'il est venu assez souvent chez moi, où nous nous réunissions avec quelques-uns de ses amis et des miens.

On sait déjà le petit nombre de monumens antiques qu'il admettait parmi ceux qui dussent servir de modèles pour appuyer les études et former le goût. Selon lui, et afin de couper court aux pernicieuses doctrines et d'empêcher la propagation du faux goût, il aurait fallu ne conserver que trois ou quatre statues du musée des antiques d'alors et mettre le feu à la galerie des tableaux, quand on en aurait ôté une douzaine de productions, tout au plus. Le fond de son système était d'observer l'antique et de ne travailler que d'après nature; mais il ne regardait l'imitation que comme un moyen très accessoire, et la plus sublime beauté comme le seul but véritable de l'art.

Parmi les raisons qui ont pu lui rendre ma société agréable, malgré notre dissentiment sur la nature et le but réel des arts dans nos sociétés modernes, j'ai pensé que l'étude assez suivie que je faisais alors de la langue grecque en était une assez forte. Ses goûts littéraires étaient tout aussi exclusifs que ses doctrines d'artiste. De même que de l'art antique grec, il ne reconnaissait pour bon que les peintures des vases, les statues et les bas-reliefs du plus ancien style; en fait d'écrits, il ne trouvait de mérite vrai, solide, inattaquable, qu'à la Bible, aux poèmes d'Homère et d'Ossian. Il

ramenait tout à ces trois chefs, et n'accordait d'attention à d'autres écrits qu'autant qu'ils participaient plus ou moins de ces trois monumens littéraires. Agamemnon avait réparé les inconvéniens d'une éducation négligée, par des lectures en général bien choisies et faites avec une rare pénétration d'esprit. Il était très-versé dans la connaissance de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament;* il avait lu, outre la traduction des poèmes d'Homère, celles de tous les écrivains grecs du meilleur temps, et, enfin, il savait la traduction française d'Ossian presque par cœur. J'eus alors l'occasion d'observer combien un petit nombre de livres, lus avec amour et intelligence, fécondent heureusement l'esprit. Agamemnon m'en donna une preuve frappante par un jugement, fort exagéré sans doute dans sa forme, mais vrai pour le fond. Après avoir parlé d'Homère, l'un de nos sujets de conversation favoris, le nom de Sophocle fut prononcé et ses tragédies passées en revue avec le respect dû à un disciple d'Homère, à un poète qui avait eu la force de conserver intactes les hautes traditions de l'antiquité grecque. Mais lorsque le malheur voulut que le nom d'Euripide échappât de ma bouche, à ce mot, mon peintre Agamemnon se leva et, furieux, il s'écria avec l'accent du mépris : « *Euri-*
» *pide? Vanloo! Pompadour! Rococo! C'est comme*
» *M. de Voltaire!* »

Originairement, ses camarades d'atelier, chez

David, l'avaient surnommé Don Quichotte. Ce sobriquet, comme l'on voit, lui convenait assez bien. Mais, ce qui mérite attention, c'est la satisfaction qu'éprouvait Agamemnon d'être comparé à ce personnage, pour lequel il avait une admiration respectueuse et qu'il mettait, quoique à une immense distance, sur la ligne des êtres comme Jésus-Christ, nés pour faire de grandes choses et pour être raillés par les hommes. Aussi l'ironie, qu'il supportait d'ailleurs avec bonne grâce, était-elle le défaut qui lui donnait la plus défavorable idée du caractère de ceux qui s'y laissaient aller.

L'éloignement que j'ai toujours eu pour la moquerie m'avait donc mis tout-à-fait dans les bonnes grâces d'Agamemnon. Je me souviens d'un soir d'été où nous étions tous deux ensemble chez moi; il avait apporté une traduction séparée de l'Ecclésiaste, livre de la Bible que je n'avais pas encore eu l'occasion de connaître. Il me le lut presque en entier avec une simplicité à-la-fois tendre et majestueuse, dont le souvenir s'est vivement empreint dans ma mémoire. En le remerciant, et de m'avoir fait connaître ce bel ouvrage, et de me l'avoir lu d'une manière si touchante, je lui demandais si, parmi les livres qu'il voyait près de nous, il y en avait dont il voulût connaître quelque beaux passages. — « Oui, me dit-il aussitôt, lis-moi un morceau d'Homère, mais en grec! — En grec! » Je ne sais si sa barbe, et l'étrange habit qu'il portait,

me firent illusion, ou si ce fut la rapidité et la franchise avec lesquelles il manifesta son désir, qui m'interdirent toute réflexion en ce moment, mais je pris aussitôt un volume d'Homère, et je lui lus en grec l'admirable description de la tempête, dans le cinquième chant de l'*Odyssée*, que j'étudiais alors. Je le lui lus comme si j'eusse été certain qu'il dût comprendre ; et, de son côté, il écouta avec toute l'attention et la satisfaction apparente de quelqu'un qui aurait possédé à fond l'intelligence de la langue grecque. Lorsque j'eus fini, il paraissait ému. Il se leva ; et, m'imposant gravement la main sur la tête, il me dit d'un ton qui exprimait à-la-fois un remerciement et le regret de ne pas me voir plus enthousiaste, — « Pauvre enfant! merci; mais tu ne connais pas ton bonheur! » Je ne savais pas trop où j'en étais, et je me demandais intérieurement s'il n'était pas préférable d'être ému par le son des syllabes grecques, plutôt que de comprendre raisonnablement le sens des mots et des phrases de cette langue. Toutefois, ni lui ni moi ne jugeâmes à propos de faire de trop longs commentaires sur cette bizarre lecture, et la conversation tomba bientôt sur les poésies d'Ossian.

Alors personne ne doutait de leur authenticité. Les uns seulement, comme mon ami Agamemnon, les trouvaient sublimes, admirables; les autres les jugeaient monotones et parfois ennuyeuses : j'étais

de ces derniers. Après de nombreuses citations qu'il me fit du poëme de Fingal, citations qui me fournirent l'occasion de donner encore plus de force et de justesse à mes critiques, Agamemnon, peu sensible aux reproches que je faisais à ses poésies de prédilection, et sans daigner répondre à mes critiques, me dit, avec l'autorité et l'enthousiasme grave d'un prophète : — « Homère est ad- » mirable; mais la Genèse, Joseph, Job, l'Ecclé- » siaste et l'Évangile sont bien supérieurs aux » livres d'Homère, voilà qui est certain. Mais, je » te le dis (ajouta-t-il avec plus d'emphase en- » core), Ossian surpasse tout cela en grandeur! » et en voici la raison : il est beaucoup plus vrai, » écoute bien! il est plus *primitif!* » Comme ces phrases avaient plutôt l'air de l'exposition d'un dogme que d'une critique littéraire, je ne répondis rien, et je promenai mon regard incertain et douteux, comme quelqu'un qui n'est disposé ni à approuver une opinion qu'il condamne, ni à combattre une erreur qu'il regarde comme une folie. Ma perplexité accrut encore l'assurance de mon ami Agamemnon qui, enveloppé dans son manteau à ce moment, caressant sa longue barbe et ayant l'air de concentrer toutes ses réflexions en un point pour les réduire en une pensée, en une phrase ferme et courte : — « Homère? Ossian? se » demanda-t-il, le soleil? la lune? Voilà la question.

» En vérité, je crois que je préfère la lune. C'est
» plus simple, plus grand; c'est plus *primitif!* »

Tels étaient à peu près les opinions et les discours du grand maître des hommes portant la barbe à Paris, dans la dernière annnée du dix-huitième siècle; d'un homme qui, malgré les travers de son esprit, a captivé l'estime, l'amitié et quelquefois l'admiration passagère de ceux qui l'ont vu et entendu. Quant à la plupart de ses imitateurs, qui n'étaient que des *Grecs,* des *primitifs* honteux; qui n'émettaient leurs opinions que devant ceux qui les partageaint; qui s'attâchaient de fausses barbes et des tuniques le soir en rentrant chez eux, pour se regarder dans une glace; qui s'endormaient auprès des statues antiques, en se donnant l'air de réfléchir sur l'art, et qui, enfin, parlaient à tort et à travers de la lune et du soleil, nous n'en dirons rien. C'était alors le troupeau des imitateurs niais et serviles, comme chaque époque en fournit un.

Chose bien commune! qu'il est triste mais utile de dire: de tant d'efforts d'imagination, de ces conversations bizarres, originales même, qu'en est-il resté? Rien; pas un ouvrage de peinture, pas même une notice historique, une lettre du temps qui preuve que je ne conte pas ici une histoire faite à plaisir!

Cette secte d'artistes *penseurs, primitifs,* a été la partie la plus aiguë et la plus audacieusement

élevée de cette espèce de cône où la société d'alors était contenue. C'était sous le directoire et pendant le consulat. Depuis la fin de la terreur, le goût des arts antiques avait remplacé momentanément les sentimens religieux et toutes les distractions sociales et littéraires qui avaient occupé les facultés de l'ame et de l'esprit avant la révolution. C'était comme une représentation du paganisme que la France se donnait. Toutes les classes se confondaient dans les spectacles et au milieu des plaisirs. Dans les jardins publics, les femmes, vêtues à la grecque, allaient faire admirer la grâce et la beauté de leurs formes. Tous les jeunes gens, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus riches, exposaient journellement leurs membres nus, sur les bords de la Seine, et rivalisaient de force et d'adresse en nageant. Au bois de Boulogne il y avait, chaque soir d'été, une partie de barre célèbre; les jours de fêtes, on faisait au Champ-de-Mars des courses à pied, à cheval et en chars, le tout à la grecque; dans les cérémonies publiques, on apercevait des grands-prêtres en façon de Calchas, des canéphores comme sur les frises du Parthénon, et, plus d'une fois, j'ai vu brûler, dans les grands carrés des Champs-Élysées, de la poix-résine au lieu d'encens, devant un temple de carton copié d'après ceux de Pœstum. Alors toutes les classes de la société, confondues, se promenaient, riaient, dansaient ensemble sous les auspices de la seule

aristocratie véritable que l'on reconnût pour le moment en France, la beauté.

A vrai dire, l'histoire de la *barbe* de mon ami Agamemnon est l'extrait compacte de celle du temps où cet homme a vécu, car il est mort jeune, et sa fin a coïncidé avec celle des fêtes Saturnales ouvertes par le Directoire.

Agamemnon mort, tous ses co-sectaires se coupèrent la barbe, remirent des bas et endossèrent de nouveau le vil frac. Bonaparte était déjà là avec son chapeau à trois cornes et l'épée au côté.

Je ne parlerais pas d'une vingtaine de mauvais petits écervelés, maladroits imitateurs de la secte d'Agamemnon, s'ils n'eussent pas porté la barbe. Mais comme ils ne se rasaient point et qu'ils fagotaient leurs vêtemens à la grecque ou à la scandinave, ils appartiennent de droit au sujet que je traite. Ceux-là donc, bien que passant la plupart de leur temps en extase devant les vases étrusques, car ils étaient peintres aussi, s'embrouillaient particulièrement l'esprit avec les poëmes et la mythologie ossianique. Quoique habitant Paris, ils parlaient sans cesse du bruit de la mer sur les récifs et des forêts de Morven. Un soir, après avoir bu un peu trop de bière, qu'ils préféraient au vin parce que c'était plus ossianique, ils résolurent, d'un commun accord, de quitter la cité des vices, Paris, pour aller vivre dans les forêts. Les voilà partis, ayant à leur tête le plus extrava-

gant d'entre eux, chargé d'une guitare, à défaut de la harpe des bardes. Voilà mes gens qui, à force de marche, arrivent au bois de Boulogne et se mettent à réciter et à chanter même la prose de M. Le Tourneur. C'était en automne : nos inspirés n'avaient pas réfléchi que la nuit vient vite, et que les soirées sont fraîches à cette époque de l'année. Surpris donc par l'obscurité et le froid, ils s'avisèrent, dans un accès d'enthousiasme, de se comporter tout-à-fait comme les héros d'Ossian, et, après avoir battu le briquet, ils voulurent mettre le feu à un arbre. Mais à peine la flamme commençait-elle à briller que la gendarmerie, alarmée de ce commencement d'incendie, vint sur les lieux, vous *empoigna* tous les bardes parisiens et les conduisit à la préfecture de police, d'où on ne les lâcha qu'après les avoir fait raser.

Depuis ce temps, 1802, jusqu'à 1825 et 26, excepté les sapeurs de nos régimens, personne ne s'est promené dans Paris sans avoir fait sa barbe. C'est à la dernière époque que je viens d'indiquer, lorsque la mort de lord Byron en Grèce avait décidément mis à la mode chez nous la délivrance de ce malheureux pays, que l'on vit les jeunes Parisiens s'occupant des lettres et des arts, commencer à laisser croître leurs moustaches, à se coiffer avec la petite toque orientale et à fumer avec des pipes turques, en se tenant tout de travers sur leurs siéges et sur les canapés.

La révolution que Heyne, Winkelmann et Hamilton avait faite en 1772, par leurs travaux, pour remettre l'antiquité, l'art antique en honneur, et opposer une digue au goût dépravé qui régnait dans toute l'Europe, lord Byron, par ses ouvrages, l'arrêta court, en refit une autre, et imposa aux hommes de son temps un goût tout particulier, *excentrique*, comme disent les Anglais, et qui n'est autre chose que les fantaisies énergiques et fashionables tout à-la-fois de l'auteur de *Lara* et de *don Juan*. Depuis 1824, tout ce qui a été fait en prose, en vers et en peinture, sur le théâtre ou dans les romans, l'aspect donné aux appartemens, la forme des meubles, tout enfin s'est senti et se sent encore de cette volonté fantasque, cruellement impartiale et moqueuse, qui se plaît à garotter le bien et le beau avec le mal et le laid; de cette volonté qui, du même effort, apprécie et déprise le mérite de chaque être, de chaque objet, de chaque chose; enfin de cette volonté puissante, il est vrai, mais satanique, qui a imprimé aux ouvrages de lord Byron leurs beautés sublimes et leurs tristes défauts. C'est encore aujourd'hui le souffle capricieux de cet homme qui fait voguer depuis les frêles barques jusqu'aux grands navires sur lesquels nos écrivains et nos artistes se confient à l'océan poétique.

L'impulsion donnée aux lettres et aux arts par Byron, quoique excessivement forte, n'ayant ce-

pendant frappé qu'en biais, si je puis m'exprimer ainsi, ne peut se faire sentir bien long-temps. En effet, l'expérience a déjà prouvé la vérité de ce que j'avance; car, de l'imitation des ouvrages de ce poète, où il s'est plu à dépeindre les rêveries de personnages fantastiques dont on ne connaît ni le pays, ni le nom, ni précisément les malheurs, on n'a pas tardé, en imitant Walter Scott (car nous autres Français nous avons toujours besoin de quelqu'un qui nous pousse pour faire du nouveau), on n'a pas tardé, dis-je donc, à se jeter dans les pastiches des ouvrages du moyen âge. On a fait des chroniques des douzième, treizième et quatorzième siècles; on a contrefait le langage de Rabelais, en regrettant beaucoup de ne pouvoir faire revivre celui de Joinville et de Ville-Hardouin; et, non content de remettre en lumière ces curiosités du style ancien, on a compulsé les manuscrits, étudié les miniatures qu'ils renferment, pour donner au surcot, à l'aumonière et aux souliers à la poulaine, tout le degré de réalité possible dans les représentations que l'on en devait faire.

Dans le moyen âge, on portait de la barbe. La fureur que l'on avait eue à Paris pour les Grecs modernes, avait déjà introduit l'usage de la moustache. On laissa pousser la *royale*, et au bout de quelque temps on se décida à être complètement barbu.

Or, c'est en étudiant avec un amour désordonné

les peintures des vases étrusques et la statuaire antique, que mon ami Agamemnon et ses imitateurs en sont arrivés à s'habiller à la grecque et à laisser croître leur barbe; de même dans les quatre ou cinq années qui viennent de s'écouler, tous ceux qui ont recherché curieusement les points de centre des ogives, qui se sont passionnés pour les costumes du temps de Charles VI, qui ont étudié les diablotins symboliques et énigmatiques sculptés sur les cathédrales, qui se nourrissent l'esprit de l'*Enfer* du Dante et de l'espèce de mythologie infernale introduite en Europe par le catholicisme et la chevalerie, tous ceux-là donc apprenant par les manuscrits et les peintures qui les ornent, que les hommes qui vivaient dans les temps où l'on a inventé, chanté, peint et aimé toutes ces choses, portaient la barbe, ont laissé pousser la leur, et, autant que la mode et les bienséances l'ont permis, ils ont même porté et portent encore des habits taillés et ornés comme pendant le moyen âge.

Cependant, il faut le dire, les *gothiques* de 1832 ne sont pas aussi sincèrement enthousiastes du moyen âge que les *antiques* de 1799 l'étaient de la Grèce du temps d'Homère. Ce n'est pas le costume de l'époque d'Alexandre ou même de Périclès qu'a été prendre mon peintre *primitif*, mais celui d'Agamemnon, de Calchas.

Quelle honte pour les écrivains, les peintres, et même un certain nombre de fashionables d'au-

jourd'hui, épris des charmes du moyen âge, lorsqu'au lieu de les trouver couverts des vêtemens des douzième et treizième siècles, temps héroïques de la chevalerie, on les voit adopter l'habit (imparfaitement copié encore) de Henri III, et se donner l'air et la tournure de crispins sombres et préoccupés!

Mais cette différence peut s'expliquer par un mot : nos maniaques du moyen âge ne sont pas si fous qu'ils voudraient l'être, et, par nécessité comme par goût, ils portent des gants blancs, fréquentent le monde et les salons. Mon pauvre ami Agamemnon avait la société en horreur, parce qu'il y rencontrait des fracs et des bonnets à dentelles, et il s'habillait à la grecque pour régénérer les habitudes, les goûts, les mœurs mêmes de ses contemporains.

A part le degré de bonne foi ou de folie des uns et des autres, et en considérant cette manie qui s'est manifestée en Europe depuis la réformation de Luther, de *restaurer* les mœurs, les croyances, les gouvernemens, les goûts, les arts, et jusqu'aux habillemens mêmes, d'après de vieux types usés par le temps et les améliorations progressives, on s'étonne que ces tentatives, qui en général ont eu un si mince succès et si peu de bons résultats, séduisent encore périodiquement toutes les jeunes têtes, à chaque génération. Le comique de la chose est de voir les fous enthou-

siastes venus en dernier, se moquer très-justement et très-raisonnablement de ceux qui les ont précédés. Ainsi je me souviens d'avoir vu mon ami Agamemnon rire à se tenir les côtes, en entendant le récit du repas où M. Dacier, le traducteur d'Homère sous Louis XIV, faillit à empoisonner ses amis avec un brouet noir préparé à la lacédémonienne. Ceux de nos lecteurs qui portent la barbe pointue et des gilets pincés, comme on en vit, en 1581, aux noces du duc de Joyeuse, ne vont pas manquer de se récrier sur l'inconcevable folie de mon pauvre Agamemnon et de ses co-sectaires.—« Mais c'est un conte que nous brode là l'auteur, diront-ils ; comment est-il possible que des hommes qui n'étaient pas fous à lier, aient eu l'idée de faire revivre les idées, les usages et le costume du paganisme grec, dans un pays chrétien? Ces idées étaient toutes contraires à nos croyances religieuses; les pratiques des statuaires grecs et tout le système *artistique* de l'antiquité, basé sur une mythologie et des idées morales pétrifiées aujourd'hui comme les statues qui en consacrent le souvenir, sont hors d'harmonie avec nos habitudes religieuses et nationales!—Cela est hors de doute, dira un autre qui à grand'peine s'est donné l'air pâle et échevelé du chevalier Bertram dans *Robert le Diable,* ces gens-là étaient fous avec leur Grèce antique et leurs costumes d'opéra. Mais tout ce qui se faisait

alors dans les arts était théâtral. Rien n'était naturel, parce qu'on allait chercher le principe de tout ce que l'on avait à faire ou à dire, hors de notre religion, hors de notre pays, hors de nos mœurs. Nous sommes chrétiens; disons mieux, nous sommes catholiques. La véritable civilisation moderne date du moyen âge; elle est née avec les monumens à ogives, avec les poëmes religieux et chevaleresques de la Table Ronde et du Dante. Notre imagination sympathise avec les géans, les nains, les anges, les fées, les diables, les goules et Satan. C'est là qu'il faut retourner pour reprendre la véritable route que les écrivains et les artistes de la prétendue renaissance sous François Ier, et du classicisme sous Louis XIV, nous ont fait abandonner. Alors nous serons véritablement originaux et naturels dans nos productions, et, si nous nous y prenons avec tant soit peu d'adresse, nous arriverons à être naïfs, soyez-en sûrs. »

Ce qu'il y a de curieux et de très-amusant, en comparant les faits et les discours des barbus de 1799 avec ceux des barbus de 1832, c'est de reconnaître l'analogie qui se trouve dans les plus petits détails des opinions de ces deux sectes. Ainsi à l'Homère des uns s'oppose le Dante des autres; les premiers voulaient redevenir *primitifs*, les seconds prétendent modestement à la naïveté; mon ami Agamemnon n'admettait en architecture

que les temples de Sicile et de Pœstum, que les vases grecs comme modèles de peinture ; les *naïfs* de nos jours étudient religieusement la cathédrale de Cologne, les peintures de la première école allemande et les vignettes des plus anciens manuscrits. Enfin il n'est pas jusqu'aux poésies septentrionales et vaporeuses de ce pauvre Ossian, si complètement oublié de nos jours, dont les *naïfs* de ce temps n'aient retrouvé l'analogue dans les ballades anglaises et écossaises du moyen âge, publiées par Percy et mises en œuvre par Walter Scott.

On voit que, sans compter celle de la barbe, toutes ces analogies sont frappantes.

Mais revenons à la barbe et examinons scrupuleusement l'influence qu'elle a pu avoir sur le mérite, les talens et les productions des *primitifs* qui l'ont portée en 1799, afin de préjuger des avantages qu'en retireront les *naïfs* barbus de 1832. A la première époque, nous voyons que mon ami Agamemnon et ses co-sectaires n'ont rien produit, n'ont transmis aucun ouvrage qui témoigne de leur passage en ce monde, tandis que les deux Chénier, les Ducis, les Delille, les Parny, les David, les Girodet, M. de Châteaubriand, M. L. Lemercier, M. Gérard, M. Gros, M. Ingres, M. Hersent, et quelques autres qui se sont toujours rasés, ne laissent pas cependant d'avoir leur mérite et nous ont donné des ouvrages qui, bien que pour ne

pas être à la mode, ont fait et font encore quelque bruit dans le monde.

La barbe, en 1799, a donc été un indice du mérite que l'on voulait avoir, du génie dont on se croyait doué, mais point du tout d'un talent acquis et réel que l'on possédât.

Or, j'observe que, de nos jours, outre les vivans déjà nommés ci-dessus, MM. de La Mennais, de Lamartine, Casimir Delavigne, Victor Hugo, P. Mérimée, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Robert, Schnetz, P. Delaroche, H. Vernet, Champmartin, E. Delacroix, les frères Johannot, et quelques autres, se rasent.

Porter la barbe longue quand tout le monde se rase n'est donc pas, comme quelques personnes le croient aujourd'hui, un moyen infaillible de devenir naïf, original; d'avoir un talent vrai, fort ou poétique, et de donner une direction nouvelle et heureuse aux lettres et aux arts : cela indique tout simplement que l'on désire avoir ces qualités, ce mérite, et assez souvent que l'on croit les posséder.

Dans tous les pays et chez tous les peuples, la barbe, portée par des hommes isolés au milieu d'une population imberbe, a toujours été la preuve non équivoque d'une prétention de leur part à restaurer, à régénérer quelques vieux usages ou des goûts anciens que le temps avait usés. Depuis qu'Octavien-Auguste avait pris pour lui et donné

à la haute société de Rome l'habitude de se raser chaque jour, tous les marchands de philosophie, tous les gens qui colportaient de la rhétorique et des vers dans cette ville, ainsi que ces petits républicains entêtés et hargneux qui, sous les empereurs, parodièrent Caton l'ancien et Régulus, se teignaient la figure de cumin, afin d'être bien jaunes, et portaient le bâton; la barbe et des poignards, pour avoir l'air d'être plus vertueux et meilleurs citoyens que les autres.

Les folies des hommes changent de formes, au fond ce sont toujours les mêmes.

DELÉCLUZE.

LA CHANSON

ET LES SOCIÉTÉS CHANTANTES.

Sans chanter peut-on vivre un jour ?
(*Mélomanie.*)

Tout finit par des chansons.
(BEAUMARCHAIS.)

NOTRE premier besoin est de rire et fronder. En France, on a toujours chanté, et l'on chantera toujours, parce que le caractère distinctif de la nation est la gaieté, qui va trop souvent jusqu'à l'insouciance.

La chanson rend meilleur; elle dispose à la bonté, à l'indulgence; il est rare que l'homme qui

chante pense à mal faire. Un magistrat, enlevé trop tôt au barreau et aux lettres, Frédéric Bourguignon, a dit, dans de fort jolis couplets :

Le penchant
Du chant
Jamais du méchant
N'a calmé l'insomnie ;
Avec nos accords,
Le cri du remords
N'est pas en harmonie.

En traçant cet article, je n'ai pas la prétention de faire ce qu'on appelle une histoire raisonnée de *la chanson;* cela demanderait des développemens et un travail qui ne pourraient trouver place dans ce livre.

Je laisse à des talens d'un ordre plus élevé, à des plumes plus exercées que la mienne, le soin de fouiller les vieilles chroniques, de prendre *la chanson* à son berceau; depuis le guerrier scalde qui s'écriait sur le champ de bataille : *Corbeaux, voici votre pâture; nos ennemis sont morts : remerciez-moi, venez, voici vôtre pâture!...* jusqu'aux soldats de la république, qui chantaient, pieds nus et mourant de faim : *Veillons au salut de l'empire,* sans se douter que l'empire allait bientôt dévorer la république.

Voulant ne m'occuper que de l'influence de *la chanson* dans les temps modernes, je ne parlerai

pas des anciens cantiques ; le plus connu, comme le plus ridicule, est celui que le peuple chantait tous les ans à la fête de l'âne, car l'âne avait sa fête chez nous.

Je ne parlerai pas non plus d'Olivier Basselin, ce père du vaudeville. Je nommerai, pour mémoire seulement, Gauthier Garguille, comédien du treizième siècle; Guillaume Michel, audiencier à Paris; le *Savoyard*, qui chantait à la suite d'un marchand d'orviétan, et dont Boileau disait, en parlant des poésies de Neuf-Germain et de La Serre :

Et dans un coin relégués à l'écart,
Servir de second tome aux airs de Savoyard.

Je pourrais parler des fameux Nœs Bourguignons, du sieur de La Monnaie, receveur des tailles de Dijon, ainsi que d'une foule de chansonniers de la même époque, et d'autres qui leur sont antérieurs.

De tout temps le peuple a été moqueur. N'était-il pas le même qu'aujourd'hui, quand il allait sous le balcon de ce Charles VII, que, par dérision, il appelait le roi de Bourges, et qu'il chantait à ce dauphin qui oubliait dans les bras d'Agnès Sorel que les Anglais étaient les maîtres des deux tiers de la France :

Mes amis, que reste-t-il
A ce dauphin si gentil?

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme... Vendôme?...

Plus tard vinrent les chansons sur la ligue, sur la fronde; les Richelieu, les Mazarin ne furent pas épargnés. On appelait *mazarinades*, les chansons qui frappaient sur ce ministre. Le nombre seul de ces dernières fournirait des volumes.

On voit qu'il y a long-temps que le peuple chansonne les excellences; n'est qu'il chantait tout bas, et qu'aujourd'hui il chante tout haut : c'est toujours cela de gagné; il a payé ce droit assez cher pour qu'on ne lui conteste plus.

Le Français chante dans les revers comme dans les succès, dans l'opulence comme dans la misère, à la table d'un marchand de la rue Saint-Denis comme à celle d'un banquier de la Chaussée-d'Antin, avec du vin de Bourgogne comme avec du vin d'Argenteuil, dans les fers comme en liberté; il chante même sur les degrés de l'échafaud.

Depuis plus de deux cents ans, il existe en France des sociétés chantantes. Sous la ligue, sous la fronde, sous la régence, pendant nos troubles révolutionnaires, sous l'empire, sous la restauration, même après la révolution de juillet, on a chanté avec plus ou moins d'esprit, avec plus ou moins de liberté.

En tête des chansonniers, nous sommes fiers de

placer des rois, des princes, des grands seigneurs, voire même des curés et des chanoines.

Henri IV chantait Gabrielle, François Ier la belle Féronnière; le bon roi René chantait le vin de Provence, le Régent ses amours licencieuses; le cardinal de Bernis sacrifiait aux grâces dans des couplets que l'on dirait avoir été dictés par elles; Rabelais... ce fou qui était si sage, ou ce sage qui était si fou..... chantait plus souvent à table que dans son église de Meudon. Le Victorin Santeuil ne se bornait pas à célébrer les louanges du Seigneur, il en festoyait aussi la vigne; Louis XVIII, de nos jours, fit des vers et des chansons. Enfin, Bonaparte!... Bonaparte... l'homme de bronze.... l'homme de fer... l'homme complet... l'homme le moins chantant du monde, avait, dit-on, pour refrain favori, lorsqu'il se mettait en campagne :

Malborough s'en va t'en guerre.

Les charmans dîners du Temple, immortalisés par Chaulieu, firent éclore une foule de jolies chansons qui n'ont pas vieilli. Les explorateurs du vieux Paris, ceux qui se font gloire de savoir leur *Dulaure* sur le bout du doigt, vous montrent encore aujourd'hui, au carrefour Bussy, la place où était le cabaret du fameux Landelle, qui réunissait chez lui les Collé, les Gallet, les Panard, les Crébillon, et où quelques grands seigneurs sollicitaient

chapeau bas la faveur de se glisser incognito; car, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts ou de leurs plaisirs, les grands seigneurs se font volontiers courtisans, valets même... un peu plus j'allais dire chambellans.

La révolution éclata, la terreur moissonna, et les chants ne cessèrent point. Combien de victimes ont composé, peu d'heures avant de mourir, des chansons que l'on croirait avoir été faites au sein d'un festin joyeux. Les uns exhalaient leurs plaintes dans des romances pleines de larmes, les autres dans des couplets remplis d'insouciance et de pyrrhonisme.

Montjourdain, condamné à mort, envoie à sa femme cette romance si connue :

L'heure avance où je vais mourir, etc., etc.

Un détenu dont le nom m'échappe, et qui attendait de jour en jour l'instant de paraître au sanglant tribunal, compose le couplet suivant que ses compagnons d'infortune répètent en chœur :

La guillotine est un bijou,
Aujourd'hui des plus à la mode;
J'en veux une en bois d'acajou
Que je mettrai sur ma commode.
Je l'essaierai chaque matin,
Pour ne pas paraître novice,
Si par malheur le lendemain
A mon tour je suis de service.

Et le lendemain il était de service.

Croira-t-on que, dans certaines prisons de Paris, les geôliers forçaient les détenus à chanter avec eux d'infâmes couplets, qui avaient pour refrain :

Mettons-nous en oraison,
Maguingueringon,
Devant sainte guillotinette,
Maguingueringon,
Maguingueringuette?

On n'a pas oublié le fameux procès des 21 députés de la Gironde, condamnés tous à mort le 30 octobre 1793, pour être exécutés le lendemain.

Le lendemain, ils se font servir un déjeuner qui sera le dernier; ils se livrent tous à la joie la plus folle; les mots piquans circulent avec les vins.... On discute gaiement sur l'immortalité de l'ame. Les uns doutent, les autres croient... beaucoup espèrent. L'un d'eux se lève : « Amis, dit-il, » ne disputons pas sur les mots, dans une heure, » nous saurons tous ce qu'il en est. » Alors, des couplets sont improvisés au bruit du champagne qui fulmine. En chantant, on donne des larmes à la patrie... on cause d'amour... d'amitié... de poésie... on se fête... on se serre la main... on s'embrasse. A voir ces hommes forts, on croirait qu'ils ont un avenir... une espérance... un lendemain... une heure... Point! c'est en Grève qu'ils vont!!... ç'est le bourreau qui les attend!!!...

Boyer-Fonfrède chante pendant le trajet :

> Plutôt la mort que l'esclavage,
> C'est la devise d'un Français.

Le jeune François Ducos fait entendre *le Chant du départ,* triste refrain de circonstance, et qui n'était là que le chant du cygne!

Une chose digne de remarque, c'est que chaque opinion mourait en chantant. On entendait toujours les mêmes airs. *O Richard, ô mon roi!* ou *la Marseillaise ; Vive Henri quatre,* ou *Ça ira.....* Ainsi, en France, *la chanson,* qui console des misères de la vie, vient encore nous aider à mourir... Grâces soient rendues à *la chanson!...*

Lorsque l'affreux règne de 93 fut passé, le Français, qui n'avait rien perdu de sa gaieté, éprouva le besoin de se venger de ses gouvernans. Que d'épigrammes, que de refrains mordans furent lancés contre ces Brutus de carrefours, ces Aristides aux mains calleuses, ces bouchers législateurs et ces législateurs bouchers, *ces tyrans barbouilleurs de lois...* (comme les appelle André Chénier).

Les Dîners du Vaudeville prirent naissance à cette époque; et l'on se rappelle les charmantes chansons que les circonstances inspirèrent à leurs joyeux auteurs.

Dans un dîner préparatoire, qui eut lieu le 2 fructidor an IV, MM. Piis, Radet, Deschamps,

et Ségur aîné [1], avaient été nommés commissaires pour rédiger les bases de la société ; chacun avait sur-le-champ donné un sujet de chanson. Tous ces sujets mêlés ensemble, tirés au sort et remplis par ceux à qui ils étaient échus, furent rapportés au dîner du 2 vendémiaire suivant, le premier de la fondation. Le prospectus en couplets, qui pétillait d'esprit et de gaieté, fut adopté séance tenante, *inter pocula et scyphos*, par les convives dont les noms suivent :

Après dîner, nous approuvons,
De par la Muse chansonnière,
Ledit projet, et souscrivons,
Barré, Léger, Monnier, Rosière,
Demeaufort, Despréaux, Chéron,
Desprez, Bourgueil et Desfontaines,
Ségur aîné, Prévôt, Chambon,
Onze de moins que deux douzaines.

A mesure que de nouveaux auteurs obtenaient des succès marquans sur le théâtre de la rue de Chartres, ils étaient admis aux Dîners ; car, il y avait un article qui disait :

Pour être admis, on sera père
De trois ouvrages en couplets,
Dont deux, au moins (clause sévère !),
Auront esquivé les sifflets !...

[1] M. le comte de Ségur a été depuis grand-maître des cérémonies de France.

C'est ainsi que l'on vit arriver successivement, Armand-Gouffé, Philippon de la Madelaine, Prevost-d'Iray, Ségur jeune, Philippe Ségur, Maurice, Séguier [1], E. Dupaty, Chazet et autres.

Les convives des Dîners du Vaudeville se réunirent d'abord chez Julliet, cet acteur si gai, si vrai, si original, et qui s'était fait restaurateur, comme plus tard, Chapelle, le Cassandre du Vaudeville, se fit épicier.

Piis célébra l'Amphitrion dans une chanson qui courut tout Paris, et s'excusait ainsi d'avoir ajouté un *e* muet à la fin du nom de Julliet :

Jai bardé d'un *e* muet
Le nom de notre hôte;
C'est la faute du couplet,
Ce n'est pas ma faute.
Il signe, il est vrai, *Julliet :*
Mais par un refrain qui plaît,
J'aime mieux dire en effet :
Julliette notre hôte.

S'il est bon restaurateur,
Notre hôte *Julliette*,
S'il n'est pas moins bon acteur,
Son enseigne est faite.
Pour favori de Comus,
Pour favori de Momus,
Proclamons en grand chorus
Notre hôte *Julliette ?...*

[1] M. Séguier était frère du premier président de la cour royale de Paris.

Cette société dura près de cinq ans; elle avait été créée le 2 vendémiaire an V, et cessa d'exister le 2 nivôse an IX.

Lorsque le conquérant qui remplit l'univers du bruit de ses exploits, promenait nos drapeaux triomphans de capitale en capitale, de monde en monde, il était naturel que l'on chantât encore.

MM. Armand-Gouffé et Capelle conçurent l'heureuse idée de ressusciter l'ancien Caveau; ils appelèrent à leur secours une grande partie des convives des Dîners du Vaudeville, et choisirent pour le lieu de leur réunion le Rocher de Cancale, si renommé pour ses huîtres et son poisson.

Le vieux Laujon fut nommé président de cette société; il en devint l'Anacréon; il y chanta, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le vin et les femmes, et mourut comme le vieillard de Théos, non d'un pépin de raisin, mais en fredonnant un couplet.

Parmi les membres de cette joyeuse bande, on distinguait encore Armand-Gouffé, Dupaty, Piis, Moreau, Chazet, Delongchamps, Francis, Antignac, Rougemont, De Jouy, Tournay, Capelle, Ducray-Dumesnil, Coupart, Théaulon, Eusèbe Salverte (aujourd'hui député), et, surtout, le gai, le spirituel, le verveux, l'entraînant Désaugiers!...

A l'instar des Dîners du Vaudeville, un prospectus en couplets fut lancé dans le public. Il fut arrêté que le cahier qui paraîtrait tous les mois,

porterait le titre de *Journal des gourmands et des belles :* plus tard, ce titre fut changé contre celui du *Caveau moderne*. Le dîner d'inauguration eut lieu le 20 décembre 1805, et le premier numéro parut le 10 janvier 1806. D'abord, la société ne se composa pas seulement de chansonniers; des hommes du monde concoururent à la formation de ce journal; le docteur Marie de Saint-Ursin, Réveillière, Cadet-Gassicourt, et le fameux épicurien Grimaud de la Seynière, y fournirent des articles de gastronomie et d'hygiène fort amusans.

A cette époque, un nommé Baleine venait d'ouvrir un établissement modeste, rue Montorgueil, au coin de la rue Mandar. C'était presque un cabaret, car il fallait passer par une boutique encombrée de poissons et de viandes pendus au croc, pour arriver au lieu de la réunion.

Il y avait à peine un an que cette société existait, que l'on se disputait les chambres voisines de celle où les épicuriens buvaient et chantaient. On retenait un cabinet deux mois d'avance, pour le seul plaisir d'entendre quelques refrains à travers une cloison mal jointe. Quel bon temps!.... Baleine a dû à la société épicurienne une fortune considérable; il est vrai qu'il l'avait méritée par son travail, et surtout par une ponctualité, une politesse que l'on aurait peine à trouver aujourd'hui que tout s'est perfectionné, comme on sait. Je n'ai jamais vu montrer tant de zèle, tant d'é-

gards, tant d'attentions pour des convives ; il nous en accablait. Je n'ai pas souvenance que les huîtres aient jamais manqué, même dans les chaleurs les plus brûlantes.

Une fois seulement (c'est l'année de la comète), nous allions nous mettre à table : Baleine paraît dans le salon, la serviette sous le bras, l'air pâle et défait..... « Messieurs, vous voyez un homme » au désespoir... J'attendais les huîtres par la voi» ture de quatre heures,... elles n'arrivent pas... » Je vous avoue que je suis dans une anxiété !.... » Messieurs, si ce malheur m'arrivait !... je ne m'en » consolerais jamais !.., Messieurs... » Et il se promenait comme un fou dans le salon, en levant les mains au ciel, et regardant de temps en temps par la fenêtre, pour voir si les huîtres ne venaient pas. Puis il descendait, puis il remontait : c'était pitié de le voir... En vain nous cherchions à le rassurer, en lui disant qu'un dîner sans huîtres n'en était pas moins un excellent dîner. Rien ne pouvait lui faire entendre raison. Nous avions vraiment peur qu'il ne se portât à quelque extrémité, et ne renouvelât la scène de l'infortuné Vatel. Enfin, un garçon vient annoncer la fameuse *bourriche !*... La figure de Baleine s'épanouit, elle reprend sa sérénité ; un sourire de satisfaction se peint sur ses lèvres, et il s'écrie, avec un certain air d'assurance, moitié grave et moitié comique : « Ah ! » je savais bien que les huîtres ne manqueraient » pas !... »

Les dîners que Baleine nous servait le 20 de chaque mois étaient d'un luxe et d'une recherche qui rappelaient ceux d'Archestrate à Athènes.

Archestrate était poète et cuisinier; Baleine n'était que cuisinier. Archestrate voyageait dans tous les pays, non pour s'instruire des mœurs et des usages des différens peuples, mais pour connaître par lui-même ce qu'il y avait de meilleur à manger. Archestrate a fait un poëme sur la gastronomie, qui n'est pas arrivé jusqu'à nous; Baleine n'a fait ni vers ni chansons, mais il entendait à merveille la manière d'arranger un jambon aux épinards, et de confectionner un vol-au-vent à la crème. Rien n'était oublié par cet homme vraiment pénétré de sa mission : des orangers, des grenadiers, des lauriers-roses, étaient placés sur l'escalier qui conduisait à la salle des festins. Un couvert magnifique était dressé par lui; un surtout de chez Tomire garnissait le milieu de la table; des girandoles de chez Ravrio étaient arrangées avec symétrie. Les fleurs les plus belles brillaient dans des vases de cristal : des garçons arrosaient de quart d'heure en quart d'heure. Par un raffinement d'atticisme on dînait presque toujours aux lumières, même en été. On prétendait que le feu des bougies donnait plus de gaieté à un repas, que la gaîté facilitait la digestion... Et, comme on tenait à digérer avant tout, on employait tous les moyens pour y parvenir.

C'était un coup-d'œil vraiment original que ces vingt convives riant, causant, buvant ensemble. Les mots piquans s'échappaient avec le champagne. La diversité des physionomies animait le tableau. A côté de la figure grave et reposée d'Eusèbe Salverte, Désaugiers étalait sa bonne grosse face réjouie et rebondie. Armand Gouffé, avec ses bésicles et son rire sardonique, contrastait à ravir avec Ducray-Dumesnil, qui tendait une bouche béante, un visage rouge et bourgeonné. Deux petits vieillards, aux manières de l'ancien régime,

Les seuls qui nous étaient restés
D'un siècle plein de politese,

montraient, avec coquetterie, leurs cheveux blancs : c'étaient Philippon de la Madelaine, qui composait encore, à soixante-quinze ans, des chansons pleines de grâce et d'esprit ; puis ce bon vieux Laujon, qui traversa, comme je l'ai dit, en chantant, une vie de poète de quatre-vingt-cinq ans.

Je n'ai rien connu d'aussi aimable, d'aussi insouciant, d'aussi heureux que ce petit vieillard !... C'était le vaudeville ambulant, la chanson incarnée, le flonflon fait homme... Ah! pauvre Laujon, si tu vivais!... Il assista, quoique malade, au dernier dîner qui précéda sa mort de quinze jours. A propos de Laujon, on se rappelle ce mot char-

mant de l'abbé Delille. Il y avait près d'un demi-siècle que l'auteur de l'*Amoureux de quinze ans* faisait des visites pour arriver à l'Académie française. Comme quelques membres du docte corps élevaient des difficultés, en raison du genre frivole que le solliciteur avait cultivé, Delille se lève : « Mes chers confrères, dit-il, je pense qu'il est » important que M. Laujon soit nommé cette fois; » il a quatre-vingt-deux ans, vous savez où il » va... Laissons-le passer par l'Académie. » Tout le monde applaudit à ce mot délicieux, et le *chansonnier* fut *académicien*.

Une autre anecdote qui, je crois, n'a jamais été imprimée, mérite de trouver place dans cet article.

Laujon avait vécu dans l'intimité du comte de Clermont, et, après la mort de ce grand seigneur, qui arriva en 1770, le prince de Condé le nomma secrétaire du duc de Bourbon, et le chargea des détails des fêtes de Chantilly, emploi dont il s'acquitta jusqu'à la révolution. Lorsque la plupart de ceux qui avaient été comblés des faveurs de la cour furent les premiers à donner dans les excès de cette révolution, Laujon crut se devoir à lui-même de ne pas chanter un ordre de choses qui avait renversé ses bienfaiteurs.

Le régime de la terreur arriva; et, comme tant d'autres, il fut dénoncé à sa section; son plus grand crime était de ne pas vouloir *chanter la Ré-*

publique. Son ami Piis ayant appris qu'il courait un grand danger à garder un silence obstiné, alla le voir, et l'avertit qu'il devait être arrêté; il l'engagea à faire quelques couplets, lui promettant de les chanter lui-même à sa section, le décadi suivant.

Le vieillard se fit d'abord beaucoup prier; mais, voyant qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort, il composa un vaudeville républicain, et mit au bas, en gros caractères, par le CITOYEN LAUJON, *sans-culotte pour la vie...* Cette petite ruse jésuitique lui réussit; et depuis, il passait dans sa section pour un excellent patriote.

Chaque convive avait le droit d'inviter à son tour une personne de son choix; c'est à cette heureuse idée que nous dûmes le plaisir de recevoir le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, le géographe Mentelle, l'abbé Delille, le chevalier de Boufflers, le vieux Mercier (qui ne vivait plus que par curiosité), Daigrefeuille, le gourmand par excellence, et l'ami de Cambacérès; enfin, le fameux docteur Gall! Le jour où nous reçûmes la visite de ce dernier, on lui servit un plat de friture composé seulement de *têtes de gibier, de poissons* et *de volailles.* On lui demanda s'il voulait tâter les crânes de ces messieurs ou de ces dames?.... Le savant se dérida, et répondit en riant : « Qu'il » fallait qu'il tâtât les corps auparavant, vu qu'à » table son système ne s'isolait point. » Pas mal pour un Allemand.

Plus tard, on renchérit encore sur les plaisirs, et l'on s'adjoignit des artistes et des chanteurs.

Frédéric Duvernoy, Lafont, Doche, Mosin, Romagnesi, Baptiste, Chenard, et d'autres artistes, vinrent embellir nos dîners.

C'est en 1813 que notre Béranger prit place au milieu des enfans de la joie... Jamais réception ne fut plus aimable, ni plus spontanée. Plusieurs chansons de lui, qui couraient manuscrites, entre autres le *Roi d'Yvetot,* donnèrent une si haute idée de son génie et de son talent, qu'il fut élu par acclamations....

Béranger a donné à la chanson une direction qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce jour; il l'a nationalisée.

1814 arriva; chacun prit sa couleur: les uns restèrent fidèles au drapeau d'Austerlitz, les autres crurent devoir reprendre la bannière de Henri IV. Les chansonniers se trouvèrent partagés en deux camps bien distincts. (En ce temps-là, le juste-milieu n'avait pas encore été inventé.) On pense bien qu'une fois la politique introduite dans une réunion chantante, elle ne pouvait conserver cette allure franche et gaie qui en avait fait le charme pendant dix ans.

Les deux sociétés dont je viens de parler représentent une époque, et une époque glorieuse.... car elles ont presque toujours chanté entre deux victoires!... Leur éclat a été assez vif, assez bril-

lant, pour que j'aie pris le soin d'enregistrer les noms des hommes qui s'y sont distingués.

Sur plus de soixante chansonniers dont elles se composaient, les deux tiers au moins sont morts ; ils ont emporté avec eux le secret de rire et de chanter. Une littérature nouvelle remplace celle que nous avons perdue : fasse le ciel qu'elle donne à ses adeptes autant de plaisirs, de jouissances pures, que nous en avons goûtés au sein de l'amitié et des muses.

Alors les vaudevillistes ne s'isolaient pas. On pensait moins à l'argent qu'au plaisir. La calomnie, les passions haineuses ne guidaient pas la plume ; j'ai vu un temps où les auteurs s'aidaient de leurs conseils ; on faisait répéter la pièce d'un camarade, on travaillait même à la rendre meilleure, sans penser à lui demander pour cela une part de ses droits d'auteur.... Mais à quoi bon gémir sur un temps que nous ne reverrons jamais !...

On devenait alors chansonnier et auteur par goût, par vocation ; aujourd'hui la petite littérature est devenue un métier.

Lorsque le *Caveau moderne* cessa de paraître, M. Dusaulchoix, littérateur estimable et publiciste distingué, fonda les *Soupers de Momus*. Cette société marcha dix ans avec esprit et gaieté sur les traces de ses aînées.

Ainsi, les sociétés chantantes changent de noms, de formes, mais ne meurent jamais chez nous ;

parce que la chanson tient essentiellement à notre sol, à nos mœurs; c'est une plante indigène que rien ne pourra déraciner. L'enfant jette une pierre au pédant qui le contrarie; le Français lance un couplet au puissant qui l'opprime.

On ne saurait comprendre combien le goût de la chanson s'était répandu en France, et à Paris surtout, dans la première année de la restauration. En 1818, le nombre de ces sociétés était incalculable.

Après avoir parlé de l'aristocratie de la chanson, je vais essayer de tracer le portrait d'une de ces réunions bachiques, où se rassemblaient des ouvriers, des artisans, des gens en veste, gens qui ne sont pas les moins gais, ni les moins spirituels.

Il existait à Paris, à cette époque, la Société des *Lapins*, la Société du *Gigot*, la Société des *Gamins*, la Société des *Lyriques*, la Société des *Joyeux*, la Société des *Francs Gaillards*, la Société des *Braillards*, la Société des *Bons Enfans*, la Société des *Vrais Français*, la Société des *Grognards*, la Société des *Amis de la Gloire*, et cent autres sociétés dont j'ai oublié les noms, ou, pour mieux dire, dont je n'ai jamais su les noms.

J'avais un mien parent, commissaire-priseur, grand amateur de chansons, et qui aurait volontiers manqué dix ventes à l'hôtel de Bullion, plutôt qu'une goguette à l'Ile-d'Amour.... C'était un intrépide, un *gobletteur quand même!*.. Il n'aurait pas

reculé devant la *mère Radis*, pourvu qu'il eût été certain d'y entendre un couplet.

Mon cousin le commissaire-priseur arrive un jour tout essoufflé : « Cousin, me dit-il, je viens pour » vous conduire dans une réunion qui vous fera » plaisir, je veux vous mener dîner chez les *En-* » *fans de la gloire!...* » Moi, qui ai toujours aimé la gloire, moi, qui l'ai chantée n'importe sous quelle bannière elle a brillé, j'accepte l'invitation.

« Je vous préviens, ajoute mon cousin, que » vous allez vous trouver avec des ouvriers, des » artisans; c'est tout-à-fait une société populaire. » — Parbleu!... lui dis-je, j'aime beaucoup le » peuple, *surtout quand il chante.* » Nous partons tous deux, bras dessus, bras dessous; nous voici rue du Vert-Bois, ou rue Guérin-Boisseau, je ne me souviens pas au juste : je ne suis pas obligé de me rappeler le nom d'une rue. Nous entrons dans un modeste cabaret; la bourgeoise, qui était une grosse joufflue, nous dit avec un certain air de prétention : « Ces messieurs sont-ils de la société?... » — Oui, madame.... — Conduisez ces messieurs à » la société. »

Nous traversons la boutique, ensuite une petite cour carrée, aux quatre coins de laquelle il y avait les quatre tilleuls obligés, et nous nous trouvons dans une salle basse et noire.

Là, point de service damassé, point de surtout en cristal, point de fleurs dans des vases, point

de couverts à filets, point d'aiguières en argent ni en vermeil; mais une table de bois de bateau, recouverte d'une nappe de toile écrue, des assiettes en faïence brune, des couteaux en forme d'eustaches, des verres communs et ternes, un pain rond de douze livres au moins, du sel et du poivre dans des soucoupes ébréchées. Une bouteille de vin rouge était placée devant chaque assiette: deux bancs de bois de chaque côté de la table; seulement, au haut bout pour le président,

un tabouret de paille,
Qui s'était sur trois pieds sauvé de la bataille [1].

Quand je fus au milieu des *amis de la gloire*, mon cousin me présenta au président, qu'il me dit être compagnon menuisier. Je pensai à maître Adam, et cette analogie me fit sourire.

Les autres convives étaient des serruriers, des vitriers, des peintres en bâtimens, etc., etc. Je remarquai un gros papa, qui avait un ventre effrayant et des favoris affreux; il était débraillé, sans cravate, et suait tant qu'il pouvait. On m'apprit que c'était le charcutier d'en face. Je l'avais déjà deviné, les charcutiers ont une physionomie à part.

La grosse dame que j'avais vue au comptoir ap-

[1] Mathurin Reignier, *le Mauvais Gite*, satire.

porta, dans un énorme saladier, un civet de lapin dont, en entrant, j'avais senti l'odeur; il embaumait le lard et les petits oignons. Vinrent ensuite le carré de veau, la barbe de capucin flanquée de betteraves, un morceau de fromage de Gruyère; deux assiettes de mendians fermaient la marche.

On se mit à table : on me plaça à côté du président. « Monsieur, me dit-il, ici chacun a sa bou» teille; si le rouge vous incommode, vous avez » *celui* de demander du blanc. » Je répondis que le rouge ne m'incommodait pas.

Je mangeai de bon appétit. Le civet de lapin me parut délicieux; je dis de lapin, parce que c'est la foi qui sauve, et que j'ai le bonheur de croire.

Pendant le dîner, on ne parla que du grand Napoléon.... « Hem! disait l'un, c'est *celui-là qu'en vallait bien un autre....* Hem! oui.... *qui n'était pas faignant comme on dit chez nous*... Hem! *s'il n'avait pas été trahi à Waterloo!*... Hem!... *qui n'est pas mort pour tout le monde.*—Ah! oui... » dit le charcutier en s'essuyant le visage (car le malheureux ne faisait pas d'autre métier), « *le petit caporal vit encore.... et il leur z'y en fera voir de toutes les couleurs.... — Il n'en faut pas tant des couleurs,* » reprit le peintre en bâtimens, avec un sourire de Méphistophélès... « *qu'on nous en donne seulement trois des couleurs....* » A ce mot de *trois couleurs....* les applaudissemens partirent de tous les points de la salle; j'ai vu le moment où l'on

allait crier Vive l'empereur!... Alors la conversation prit une teinte tout-à-fait politique.

Je m'aperçus que j'étais dans une réunion séditieuse, et je pensai que si le commissaire du quartier venait à faire sa ronde, il pourrait faire évacuer la salle, et envoyer les *enfans de la gloire* à la préfecture de police. Je comptai combien nous étions; quand je vis que le nombre ne dépassait pas *dix-neuf*, c'est bon, me dis-je, *nous sommes dans la loi.*

Le moment de chanter étant venu, le président fit l'appel nominal, et quand chacun eut répondu, en portant la main droite au front, le numéro 1 monta sur la table, et chanta d'une voix de Stentor :

Salut! monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts,
D'une teinte chevaleresque
Toi seul colores nos remparts.
De quelle gloire t'environne
Le tableau de tant de hauts faits :
Ah! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne.

A chaque couplet, les convives se regardaient, se faisaient des yeux ; j'en ai vu qui pleuraient. Le numéro 2 ne se fit pas attendre; je me souviens encore qu'il chanta un couplet dont le premier vers était :

Sur son rocher de Sainte-Hélène....

et qui finissait par celui-ci :

Honneur à la patrie en cendre!

Du reste, toutes les chansons respiraient le plus pur napoléonisme; c'était toujours :

Il reviendra le petit caporal.
Vive à jamais la redingote grise.
Honneur, honneur à not' grand empereur!

Je demandai si l'on ne chantait que des couplets qui eussent rapport au grand Napoléon? « Mon» sieur, » me répondit mon voisin, « je vais vous » dire ; nous sommes tous ici des bons enfans » *qu'aservi* ensemble; nous ne *réconnaissons* que » deux choses, *l'empéreur* et la colonne. »

Quand mon tour de chanter fut arrivé, tous les yeux se tournèrent vers moi, au point que je devins timide et embarrassé. Je me défendis de mon mieux, mais avec la modestie d'un auteur qui n'est pas fâché qu'on le prie un peu. Je dis à ces bonnes gens que j'étais venu pour les entendre. Le président fit faire silence; il fallut se résigner. On me fit un honneur; je fus dispensé de monter sur la *table*. Je n'ai jamais su pourquoi. Bien que je possède un volume de voix assez étendu, je craignais qu'elle ne parût faible et flûtée à côté de celle des *amis de la gloire;* car ces lurons-là avaient tous des

voix de tonnerre, c'étaient des *petits Dérivis*, dans son bon temps.

Je chantai une chanson que j'avais faite en 1809, et dont le refrain était : *Comme on fait son lit on se couche*. Lorsque j'eus chanté ce couplet :

> Bravant la chance des combats,
> Lorsque leur chef les accompagne,
> Voyez tous nos jeunes soldats
> En chantant faire une campagne.
> Ils brûlent, ces braves guerriers,
> Jusqu'à leur dernière cartouche,
> Puis ils dorment sur des lauriers :
> Comme on fait son lit on se couche,

je laisse à penser l'effet que produisirent *guerriers* et *lauriers*... ce fut une explosion!... un délire!... une rage!... On me criait *bis!*... encore!... encore!... Tous les convives parlaient ensemble ; on m'entourait... on me serrait la main ; tout le monde m'embrassa... même le charcutier (après s'être essuyé le front, bien entendu).

On proposa mon admission séance tenante. Je répondis que j'étais très-sensible à cette marque de bienveillance, mais que je craignais de ne pouvoir assister régulièrement aux séances. On me nomma associé libre, on me fit promettre de revenir quelquefois ; je promis, mais je jurai en moi-même de n'y jamais remettre les pieds.

J'avais assez bien supporté le vin et les chansons,

mais je craignais les accolades ; les baisers fraterternels me tenaient au cœur; long-temps après, j'en étais encore poursuivi, comme le père *Sournois par un songe*. Le charcutier surtout n'a jamais pu s'effacer de ma mémoire...

Après avoir cité avec orgueil les noms des maîtres de la gaie science, il est juste que je mentionne honorablement d'autres noms, moins grands sans doute, mais qui méritent de trouver place dans cet article.

Parmi les chansonniers qui brillaient dans les sociétés plébéiennes dont je viens de parler, on remarquait en première ligne Émile Debreaux, Dauphin, Marcillac, et d'autres qui ont fait des chansons pleines de verve, de patriotisme, et de gaieté.

Je dois parler des chansonniers des *rues*, des faiseurs de *complaintes*... parmi lesquels on comptait les Duverny, les Cadot, les Aubert, les Collaud, poètes qui tous ont eu de la renommée dans leur temps, et qui nous ont laissé des successeurs.

Aujourd'hui, la chanson des rues a suivi le torrent politique; elle a son côté gauche, son côté droit, et même son juste-milieu. Si vous voulez un échantillon de couplets contre les émeutes, en voici un de M. Lebret, que je copie textuellement.

Quoique consul, Bonaparte sut s'y prendre
Pour apaiser tout genre d'opinion,

De grands travaux il a fait entreprendre;
L'on ne pensait qu'à son occupation.
Il appuya aussi des lois sévères,
En se montrant à la tête de tout;
Mais il n'est plus cet homme qu'on révère....
Pleurons, Français, nous avons perdu tout.

Je sais que, sous le rapport du style et de la versification, quelques critiques pourraient peut-être trouver à reprendre à ce couplet; bien des gens riront de l'ingénuité de ce vers :

L'on ne pensait qu'à son occupation...

Eh ! bien, moi, j'y vois le secret de la politique de Bonaparte... et peut-être aussi de sa puissance... *On ne pensait qu'à son occupation...* pesez bien ces mots!!... *on ne pensait qu'à son occupation...* c'est-à-dire, on ne se mêlait pas des affaires de l'État, on ne critiquait pas le budget, la liste civile, on ne courait pas les rues comme des fous; enfin, *on ne pensait qu'à son occupation.*

Une complainte sur le *choléra-morbus*, par M. de Courcelle, me paraît le chef-d'œuvre du genre. Elle est sur l'air *Fleuve du Tage.*

Pleurons sans cesse
De Paris les malheurs,
Quelle tristesse!
Tout le monde est en pleurs.
Partout, sur son passage,
Le choléra ravage

Rues et faubourgs,
Partout fixe son cours.
Hélas ! que de victimes,
A plongées dans l'abîme !
Implorons Dieu,...
Qu'il fuie de ces lieux.

Cela me rappelle la complainte des fameux chauffeurs, qui finissait par ces quatre vers :

Ils ont commis des crimes affreux,
Ils ont commis tous les délires.....
Prions le Dieu miséricordieux
Qu'il les reçoive dans son empire.

A présent que j'ai rendu à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, je me résume.

La chanson, qui, à sa naissance, était gaie, frondeuse, et presque toujours opposante, a fini, avec le temps, par oublier son origine; dans l'espace de cinquante ans, nous l'avons vue flatteuse, caustique, gaie, triste, impie, athée, bigote, pauvre, riche, cupide, désintéressée ; enfin, elle a suivi tous les partis, porté toutes les couleurs, et donné dans tous les excès.

Sous Louis XIV, ce monarque qui disait : « L'État c'est moi ! »... *la chanson* mettait des paniers, du fard et des mouches, pour assister aux fêtes de Versailles.

Pendant la régence, elle allait aux orgies du

Palais-Royal comme une fille... en bacchante... échevelée, la gorge nue... Elle faisait des yeux à un laquais, se vautrait sur les genoux d'un mousquetaire, mettait ses doigts dans l'assiette du régent, et trempait son biscuit dans le verre du cardinal Dubois. *La chanson* a trouvé des refrains pour les vertus comme pour les crimes; elle a célébré la bonté de *Louis XVI* et les *massacres des 2 et 3 septembre, la vertueuse Élisabeth à la Conciergerie* et *Marat dans son égout;* elle a vanté les grâces de Marie-Antoinette, de cette fille de Marie-Thérèse, qui n'a connu que les malheurs du trône... Quand cette reine donnait un dauphin à la France, *la chanson* s'habillait en poissarde, allait à Versailles, à Trianon, lui porter des bouquets, et lui chantait sur son passage :

La rose est la reine des fleurs,
Antoinette est la rein' des cœurs.

Pauvre femme!... pauvre mère!!... pauvre reine!!!.. elle croyait peut-être à ces cris de joie... à ces démonstrations d'amour!... Eh! bien, quelques années après, *la chanson,* vêtue en tricoteuse, suivait *la charrette* de Sanson, et criait à cette malheureuse princesse :

Madam' Veto avait promis
De faire égorger tout Paris;
Mais son coup a manqué,

Grâce à nos canonniers.
Dansons la carmagnole,
Au bruit du son
Du canon !

Quand Napoléon se fit empereur, *la chanson* courut la première au-devant de lui, se jeta à son cou comme une folle, lui donna les noms les plus doux, les plus beaux ! Elle l'appelait César, Alexandre, Auguste, Trajan ; c'était son dieu, son héros, son idole, son chéri... Elle le flattait, le caressait, le baisait sur les deux joues, et lui cornait aux oreilles soir et matin :

Vive, vive Napoléon
Qui nous baille
De la volaille,
Du pain et du vin à foison.
Vive, vive Napoléon !

Comme elle l'avait suivi à pied en Égypte, en Italie, elle le suivit encore en Russie. Elle avait pris pour le séduire le costume d'une vivandière ; elle riait avec les vieux grognards qui lui pinçaient la taille ; elle couchait au bivouac, sur l'affût d'un canon ; dînait à la table des officiers et buvait la goutte avec les tambours. En 1814 et 1815, elle l'escorta à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, en faisant entendre contre lui ce refrain ignoble :

Faut qu'il parte d' bon gré z' ou d' force,
Nous n' voulons plus d' l'*ogre d' la Corse*.
A bas, à bas l'*ogre d' la Corse*.

A la restauration, *la chanson* se fit sentimentale et pleureuse; elle fréquentait les salons du faubourg Saint-Germain, elle hantait les églises... Voyez-vous la Tartufe!... voyez-vous la jésuite!...

Qui croirait que *cette chanson*, si gaie, si folle, si indépendante, a donné même dans les cantiques!!... Qui croirait qu'on l'a entendue à Saint-Roch et à Saint-Étienne-du-Mont, psalmodier d'une voix douce et pieuse, sur un air de la *Marchande de goujons :*

C'est Jésus (*bis*.)
Qu'on aime
Plus que soi-même,
C'est Jésus (*bis*)
Qu'il faut aimer le plus!

Le 20 juillet 1830, *la chanson* était encore dévouée à la branche aînée des Bourbons, elle redisait encore : *Vive Henri quatre* et *Charmante Gabrielle*; mais les 27, 28 et 29, elle criait dans Paris, en faisant des barricades pour les chasser,

En avant marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Volons à la victoire.

Pauvre *chanson !* comme elle s'est prostituée!... ah! la vilaine! !...

On dit qu'en France tout finit par des chansons, même les révolutions... Voilà cinquante ans que nous chantons la nôtre, et elle recommence toujours. Que faire à cela ?... attendre et chanter.

N. BRAZIER.

LE GAMIN DE PARIS.

Naples a ses *lazaroni*, Venise ses *condottieri*, toutes les villes de France ont une classe de leur population qui sort du cadre ordinaire ; mais nous autres Parisiens, que pouvons-nous leur envier ? n'avons-nous pas notre gamin ?

Faire l'histoire de Paris sans d'abord parler du gamin !... autant vaudrait commencer celle de Rome à Brutus, en passant sous silence les rois qui l'ont fondée ; autant vaudrait prendre un peuple tout formé, sans s'occuper de son origine.

Le gamin, dont le nom n'a réellement pas de traduction dans aucune langue, est l'enfant de la ville ; les rues sont son berceau... elles ont vu son premier sourire et ses premiers pas. Fils soumis,

il ne quitte pas le giron de sa mère. Vous le trouverez à tous les coins, sous toutes les formes, dans tous les métiers.

Semblable aux divinités de l'Inde, à la sainte ampoule, aux dieux du paganisme, au lait de la Sainte-Vierge, au grand-lama, et à mille autres saintetés dont ni vous ni moi n'avons envie de nier le caractère sacré, le gamin est immortel! il est toujours jeune. Depuis que Paris et debout, il bat le pavé des rues : que dis-je... le pavé? le gamin existait bien avant que Paris fût pavé, il barbotait dans les boues du onzième siècle : j'oserais presque dire qu'il a vu les rois de la première race, et qu'il sait mieux que tel historien, qui pourtant est de l'académie, ce que c'était que Pharamond.

Si Paris eût existé au temps de Jules César, nul doute que le gamin eût escorté son char; car de sa nature il est de tous les triomphes, comme les autorités municipales, les mâts de cocagne, les gens du juste-milieu, les buffets de distribution et les gendarmes. — Il est de tous les deuils, comme les employés des pompes funèbres et les gens en place, avec cette différence qu'il ne porte pas de crêpe. — Il assiste aux enterremens de tous les partis; il est neutre, et il a raison.—Il profite des triomphes, sans s'occuper de leurs conséquences; il boit le vin du vainqueur, tout comme il boirait celui du vaincu, si ce dernier était d'humeur à payer à boire.

Il se jette sur un cervelas, sans y voir d'humiliation : dites qu'il n'est pas philosophe !

Les réjouissances publiques sont pour lui, car le bon ton ne lui défend pas de s'y amuser ; et puis c'est à lui que reviennent de droit les baguettes après un feu d'artifice. — Il crie : Vive tout le monde! A bas tout le monde! et n'est payé par personne; c'est pour son plaisir, par désœuvrement, sans motif. Pourvu qu'il y ait du bruit, que lui importe au gamin? qu'a-t-il à risquer? Il serait bien bon de tenir à l'ordre; il est enfant, libre, en haillons. Il ne craint pas de perdre ses souliers dans la foule; souvent il n'en a pas. Il se jette avec joie dans tout ce qui promet du mouvement, il s'y vautre; il est heureux quand il peut détruire.... ah! mais heureux! il ne possède rien. Combien de hurleurs de tribune en feraient autant, s'il ne fallait pas être propriétaire avant d'être député?

A lui seul le gamin représente tout le caractère intime de l'homme; non pas tel que nous le voyons, étroitement busqué au balcon de nos théâtres, les mains emprisonnées dans une peau si blanche et si fine, qu'on ne peut s'empêcher, en l'examinant, d'admirer jusqu'où est porté parmi nous le perfectionnement des automates; mais l'homme calme et emporté, bouillant et froid, avec ses passions intérieures mises au jour, comme si un autre Asmodée eût agi sur la triple enveloppe de son cœur de la même façon que sur les maisons de Madrid.

Le gamin est un peu de ce qui compose une organisation d'homme ; il est, et il n'est pas. C'est un homme et un enfant ; c'est tout, et ce n'est rien ; c'est... un être courageux et lâche, hardi et poltron, fier comme un homme, rampant comme un courtisan parvenu, sérieux, puis rieur à la folie, rieur comme un enfant heureux, moqueur, faisant des niches comme le polichinelle de la foire, spirituel comme un enfant de Paris, ou bête... oui bête, mais de cette bêtise des paysans de la banlieue, qui met en défaut la finesse musquée des citadins.

Le gamin est compatissant ; il rendra service si son idée l'y porte, et s'il n'a rien de mieux à faire ; il sera cruel, s'il y a pour lui du plaisir à être cruel. Il plaindra un pauvre diable blessé dans une rue, et, l'instant d'après, vous le verrez tirer avec une longue corde une échelle dont la chute va peut-être tuer un ouvrier. Le mal fait, il se sauve ; car il a la conscience de sa faiblesse, et avant tout il révère l'impunité. Il y en a bien d'autres qui se sont sauvés, et qui se sauveraient encore.

Du reste, insouciant comme Diogène, il joue dans les rues ; s'il est en retard, et qu'il craigne d'être battu en rentrant, oh ! ne soyez pas inquiet, il a un moyen sûr d'échapper au châtiment ; il ne rentrera pas. La pluie, le vent, que lui importe? ses vêtemens, craint-il de les gâter? Et puis il est chez lui dans les rues ; les rues lui appartiennent !

Vous possédez une maison, fort bien; mais les bornes qui la garantissent sont plus à lui qu'à vous; le voilà qui s'installe, pour y jouer, et tâchez de l'en faire partir! il se moquera de votre éligibilité. Si vous voulez employer la force, il s'en ira. Mais que lui font quelques coups? il aura raison contre vous; il se sauvera pour revenir et se sauver encore en vous faisant des cornes : il y a des propriétaires que cela offusque.

Avant d'aller plus loin, il serait bon, je crois, de tracer le portrait de notre héros.

Le gamin a de dix à quinze ans; fils d'ouvrier, il est apprenti; quand vous le rencontrerez, il est très-probable qu'il sera en course pour *le bourgeois*, *le maître*, ou *le patron*. Peut-être encore, depuis que l'instruction court les rues, ira-t-il à l'*école mutuelle* de son arrondissement. Autrefois il allait chez les *Ignorantins*. C'est là qu'il aurait fallu le voir faisant des niches au frère! — Vous avez été au collége, n'est-ce pas? Eh bien! imaginez ce dont peuvent être capables des enfans qui ne craignent pas le pain sec; ils ne mangent que cela; et encore!... On ne peut les priver de sorties; quant aux pensums, ils ne savent pas écrire : il ne reste donc pour les contenir que les oreilles d'âne, les écriteaux, toutes les punitions d'amour-propre; et, comme ils le disent en tirant la langue, on n'en meurt pas. Veut-on les battre? ils se défendent... Jugez!

Le gamin travaille chez un cordonnier, un menuisier, un serrurier, un peintre en bâtiment, un imprimeur, un colleur de papiers. Rien quant à lui-même, il est tout par son insolence.

Et puis, le gamin n'a pas de costume attitré; il porte tantôt le tablier vert, ou la blouse noircie par le fer; tantôt un bonnet de papier, une chétive casquette, une calotte à la grecque. Pour des bas, c'est du luxe; pas de mouchoir de poche, à quoi bon? Quelques lambeaux de chemise passent à travers son pantalon troué, et complètent son costume. Il faut que ses vêtemens soient percés, ou au moins qu'ils aient des pièces non assorties. Comment ne pas s'amuser avec une telle liberté? Le gamin joue continuellement; pour lui, la vie est une partie de plaisir jusqu'à quinze ans. Quelle différence de cette enfance si pleine et si variée, de cette existence si belle, avec celle que traînent vos enfans, à vous qui me lisez; au lieu d'être tiré à quatre épingles depuis le matin, le gamin est libre de ses actions; il n'a pas sans cesse auprès de lui un tyran galonné qui dit à chaque pas : Monsieur va se salir! Monsieur joue dans le sable! Monsieur va déchirer son pantalon! — et monsieur voulait monter sur un banc, dont il s'éloigne en pleurant. — « Oh! le vilain enfant! » s'écrient les bonnes qui sont dérangées dans leur tête-à-tête! « il va rentrer tout sale; fi! le vilain! » et l'enfant pleure de nouveau. C'est votre faute; pourquoi

emprisonnez-vous cette vie qui ne demande qu'à s'exhaler [1]? Dites à votre enfant qu'il ira déguenillé; il y a mille à parier contre un que, s'il a seulement trois ans, il va se désoler. C'est encore votre faute, votre avarice lui a déjà inspiré de l'orgueil; car si ce pauvre petit garçon, en jouant aux soldats, déchire sa veste si frêlement faite, vous allez le gronder, vous emporter plus qu'après un homme, et pour cause; l'enfant ignore le sujet d'une si grande colère; mais je le sais, moi, et bien d'autres; il faudra lui acheter d'autres habits, et votre amour-propre combat contre votre bourse. Mais mon gamin, si une fois, une seule fois dans sa vie de gamin, il se trouve possesseur d'un habit neuf, trouvé comme par miracle dans les pans d'une vieille redingote de son père, et qu'il vienne à le déchirer, — « Tu iras déchiré, » lui dit-on. Eh bien! soit, il ira déchiré. Cela ne lui fait rien, puisqu'il faut toujours qu'il aille en haillons. C'est sa condition, à lui, son avenir du mois suivant;

[1] Ceci me rappelle une petite anecdote que je crois bien placée ici. Le premier jour de l'an 1806, la mère du jeune prince Louis de Hollande, héritier adoptif du trône de Napoléon, princesse si ingénieuse à se faire aimer de tous ceux qui l'entouraient, et surtout si bonne, si attentive, si pleine de sollicitude pour son fils, promit de lui donner en étrennes tout ce qu'il demanderait. « Oh! je t'en prie, » ma petite maman, répliqua l'enfant en voyant le jardin d'Amster- » dam trempé des pluies de la veille; oh! je t'en prie, laisse-moi » jouer un peu dans la crotte! »

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

pour retarder d'un si court délai sa misère, se privera-t-il d'un plaisir? s'abstiendra-t-il de monter à un des arbres du boulevard, quand il y en avait, pour si peu de chose? Oh! que non! et il fera bien. Qu'est-ce qui lui en reviendrait? il aurait l'avantage de se mirer dans les glaces des cafés où il n'entre pas; bel avantage vraiment pour valoir de la gêne! Le gamin est trop philosophe pour sacrifier à une aussi vaine jouissance le bonheur du moment. Il joue dans les rues. Sa toilette ne lui donne pas accès dans vos promenades; et qu'y ferait-il? Rien! Il lui faut ses égaux; au milieu d'eux il respire, il s'appartient! Cependant vos rians jardins l'ont vu quelquefois, à plusieurs époques il y a régné; quand le peuple était souverain, le gamin jouissait des prérogatives d'un fils de France.

Vous qui me lisez, vous êtes tout au moins contribuable et sergent-major de la garde nationale, par conséquent trop haut placé dans ce monde pour jeter vos regards sur un enfant pauvre; mais voyez ceux que la nature gouverne encore malgré vous; vos enfans ont en eux un instinct de liberté qui ne les trompe pas; cette liberté chérie que vous leur ravissez, ils la devinent dans l'enfant du peuple. Le gamin passe-t-il auprès de votre fils, l'espoir de votre aristocratie se retournera avec envie. Combien j'en ai vu de ces pauvres victimes, qui vont processionnellement aux Tuileries, flanquées d'un grand laquais chamarré, disant des fadaises

à une jolie bonne, blonde et fraîche, avec une taille charmante, beaucoup mieux que sa maîtresse! Si c'est Monsieur qui conduit la maison, quelquefois même quand c'est Madame qui commande, un brillant chasseur balance son panache devant l'héritier présomptif d'une pairie devenue bien chancelante. Combien, dis-je, en ai-je vu de ces notabilités en herbe se faire pour ainsi dire remorquer, tant leurs regards envieux restent long-temps fixés en arrière, quand vient à passer notre gamin, l'air gai, une fleur à la bouche, avec un coin du tablier de manœvre coquettement retroussé, et chantant à tue-tête l'air qu'un orgue de Barbarie accompagne plus ou moins juste! Comme il a l'air dégagé, mon gamin, à côté de votre poupée à ressorts! comme il porte avec lui un air de liberté qui n'échappe pas à l'enfant de bonne maison, car il soupire en voyant quelqu'un de plus heureux que lui! il sent son infériorité, et brûle d'obtenir un sourire plébéien. Voyez, aussitôt on s'empresse de le distraire de cette envie: Venez donc, monsieur, lui dit-on, et laissez tranquille ce petit polisson. — Petit polisson c'est le nom qu'on donne aux enfans de la classe ouvrière! C'est ainsi que vous commencez l'éducation de vos enfans, par du mépris pour le peuple. Plus tard, chacun aura son tour.

Assez sur vous, enfant du grand monde; restez sous la haute surveillance d'une armée de valets;

moi, je retourne à mon être privilégié, à mon enfant de Paris, à mon gamin enfin, que j'aime parce qu'il est lui, parce qu'en l'aimant, je sais ce que j'aime, et que je vois en lui toute une souche d'hommes libres et forts.

Il n'y a pas de collége pour le gamin; il ne va pas user son enfance sur les gradins d'une classe; il fait mieux que cela, il vit. Avec une heure tout au plus par jour, il ne fera pas un pédant, mais il en saura assez pour lire des lois iniques, et les comprendre quand elles l'atteindront : que lui faut-il de plus? Vous occupez-vous des réglemens qui entravent les petites industries? Il en saura surtout assez pour savoir à quel signal il devra dérouiller la carabine de son père.

J'aime à voir le gamin à lui-même; c'est une étude d'homme; mais, pour cela, il faut aller le chercher, car, semblable aux grandes notabilités, le gamin ne se dérange pas; tant pis pour vous si, avec le désir de faire connaissance avec lui, vous êtes trop paresseux pour aller le trouver sur son terrain; tant pis pour vous, vous ne le verrez pas; vous ne le verrez pas, et vous y perdrez.

Tous les quartiers de Paris donnent naissance au gamin; il appartient à toute la ville; cependant il en est qu'il affectionne plus que tout autre. Si vous voulez l'étudier, allez sur le boulevard du Temple, c'est là qu'il se montre sous toutes ses formes, qu'il se pavane, allant, venant, sans oc-

cupation et sans souci comme un véritable gamin; le nez au vent, l'air moqueur, la tournure hardie; il vient de s'arrêter une heure devant un escamoteur, et maintenant il va tuer le temps devant une parade. Son essence est l'oisiveté, mais l'oisiveté italienne ; il savoure l'oisiveté. Là, vous le verrez tout entier à son existence de gamin, heurtant tout le monde, sans même s'occuper s'il est repoussé; il sait qu'il n'est pas le plus fort, et son honneur n'est pas compromis pour si peu de chose. Bien des gens ont reçu d'autres coups sans compter ceux de l'opinion publique, et n'en marchent pas pour cela la tête moins haute. D'ailleurs le gamin lutte avec vous; vous êtes dans son sanctuaire, il joue avec les basques de votre habit; il tracassera votre chien. Malheur à vous si vous portez encore une queue! Vous répondrez par un coup de canne, et ce sera la seule supériorité que vous ayez sur lui; que dis-je? il n'est pas vaincu pour cela ; ce qui vient de lui attirer votre colère, il le renouvelle contre un autre, ou même vous attaque de plusieurs côtés à la fois, et toujours riant, toujours sautant : oh! c'est une belle vie!

Vous avez voiture, vous! et lui aussi; il monte derrière les fiacres et les cabriolets, il s'y cramponne et n'est pas laquais; son pareil passe et crie: *Cocher, tapez derrière;* eh bien! il descend et attend une nouvelle voiture. Comment se fâcher avec lui, même quand il vous taquine, lui qui est tou-

jours si joyeux qu'on le croirait né sous le ciel brillant de l'Italie, par un jour de carnaval. Il n'y a pas de chagrin pour lui, pas d'avenir, tout est présent, et le présent est beau à douze ans, quand on ne connaît pas les colléges. Il sautille avec tant d'abandon, sa vie est toute joie, tout plaisir; c'est la vie d'Arlequin, de l'Arlequin de Bergame, avec sa batte et sa queue de lapin; c'est la vie d'Arlequin enfant avant qu'il ne soit amoureux, avec le gros bon sens de Polichinelle, et les niaiseries de notre Jeannot national, toujours le même, mais toujours si vrai, que ses bêtises portent en tout temps, parce qu'on est sûr d'y reconnaître quelqu'un.

Le gamin est joueur, mais joueur dans l'ame, joueur avec frénésie; ne vous ai-je pas prévenu que c'était un peu de tout l'homme? C'est avec passion qu'il joue des gros sous, vous jouez de l'or : voilà toute la différence. Le jeu national du gamin, son jeu favori, c'est *le bouchon*. Il faut du coup-d'œil, il faut de l'adresse; ce n'est pas comme à vos jeux... Ah! pardon, j'oubliais que maintenant il faut une grande adresse pour gagner à l'écarté.

Le gamin joue ce qu'il a, quelquefois même ce qu'il n'a pas; il emprunte; il paie ou ne paie pas s'il a perdu; mais aussi il prête quand il gagne. Tout cela ne sort pas de sa confrérie, il n'y a donc pas de mal! D'ailleurs, depuis Figaro, il y en a bien d'autres qui ne paient pas ce qu'ils doivent, ou qui

ne remplissent pas leurs engagemens. La galerie applaudit quand le bouchon est renversé d'un coup hardi; s'il y a du doute, la canne d'un spectateur sert de mesure pour *piger*, et le gagnant range par piles les gros sous dans sa main. Jamais il ne refuse une revanche, mais sitôt que le perdant se retire, alors le gain se métamorphose en marrons, fruits, ou pommes de terre frites, et tout le monde est appelé à profiter du régal. Que voulez-vous ? on ne peut pas aller au Cadran-Bleu avec huit ou dix sous.

Si des querelles s'élèvent, oh! il n'est pas nécessaire de se faire la mine pendant douze heures; sur-le-champ les vestes et les casquettes tombent; les coups de pied, les coups de poing pleuvent de toutes parts, et puis après on n'en est pas moins bons amis pour cela. On n'a pas tiré le pistolet à blanc; on n'a pas déjeûné chez Gillet : mais on s'est battu franchement; le reste est trop raffiné en civilisation.

Le gamin possède un sentiment de justice qui ferait honneur à un conseil de guerre et à un tribunal, même lorsqu'il est présidé par un conseiller à la cour royale. Qu'il voie un autre gamin prêt à succomber sous la force d'un plus grand, il ira se joindre au vaincu pour rétablir l'équilibre; il ira se battre sans souci, sans crainte, sans motif, uniquement par bonté d'ame, et pour le principe. N'est-ce pas toute la politique moderne?

Ainsi que vous, le gamin a ses spectales; le boulevard du Temple est couvert de théâtres où la gaieté est franche, où l'on rit tout haut; on fait ses réflexions de même. Chacun est libre, car chacun peut faire taire celui qui l'importune. Le gamin est là dans son centre, dans le sanctuaire de ses plaisirs. Le gamin ressemble aux journalistes et aux auteurs; il paie rarement sa place au théâtre. Il sait, grâce à son industrie, s'y créer des entrées gratuites. Solliciteur infatigable, il s'adresse aux promeneurs : « Oh! mon bourgeois, » il ne me faut plus que deux sous pour aller au » spectacle, donnez-moi deux sous, mon bour- » geois! » Et si vous lui refusez ses deux sous, il tire la langue, fait la grimace, et court s'adresser à un autre. Certes il aura bien du malheur si ce manége, vingt fois répété, ne lui procure pas une douzaine de sous. Et voilà mon gamin au bureau, dans les corridors, bruyant, appelant, criant; il pousse afin d'arriver; il pousse afin de se mettre, à son aise, accoudé, sur le devant. S'il a chaud, il quitte sa veste; s'il s'ennuie, à toutes ses autres qualités il joindra celle d'agioteur; le voilà qui vend sa contre-marque. Plus heureux que vous, qui êtes obligé de louer très-cher une loge pour voir souvent une mauvaise pièce, jouée par de mauvais acteurs, il a sa place réservée à laquelle personne ne touche; c'est comme la loge royale à nos grands théâtres, si ce n'est que celle de ce roi

du boulevard est toujours pleine ; le gamin la remplit en entier de sa capacité populaire ; et ses acteurs sont bons, et ses pièces sont bonnes ; il ne bâille pas devant des drames romantico-ridicules ; il ne s'endort pas devant des tragédies classico-somnifères, mais il rit aux éclats devant une pantomine rappelant l'enfance de l'art, où le sylphe Arlequin tourmente de ses plaisanteries vieillies le malencontreux Pierrot Desbureaux, le premier mime d'une époque déjà si riche en ce genre. Le gamin rit à se pâmer d'aise devant cette peinture si vraie des tribulations de cet honnête serviteur, à qui rien ne réussit lorsqu'il veut le bien, et qu'un fripon berne d'un bout à l'autre de la pièce. Le gamin rit, le peuple rit quand on lui joue de pareilles scènes tous les jours ; ce sont de bien grands philosophes !

Le *poulailler* est la place du gamin ; c'est la moins chère ; il s'y pavane, il mange des noix, et jette les coquilles sur le parterre. Il appelle le marchand de coco et boit en répandant la moitié de son verre sur la galerie, puis rit aux éclats de la mauvaise humeur de ceux qu'il vient de baptiser avec du jus de réglisse.

Il y a des barres de fer ; dans l'entr'acte, le gamin s'y cramponne, et répète un tour de force de madame Saqui, tout comme, en sortant des Bouffes, vous fredonnez une cavatine de la *diva Cinti*. Que de plaisirs avec la liberté !

Le gamin nargue un agent de police, en décrochant un réverbère pour embarraser les chevaux d'un fiacre; ou bien, s'il est pris en flagrant délit, attachant la boutique d'un marchand de marrons à la roue d'un cabriolet, eh bien! que lui faire? avec quoi paierait-il l'amende? ses vêtemens ne valent rien : quelques taloches, tout est dit, et les autres rient, autant de sa mésaventure que de celle du pauvre marchand qui cherche ses marrons de Lyon dans le ruisseau pour achever de les faire cuire.

La gamin passera entre vos jambes dans une foule, peut-être même il vous pincera, et puis, courez après. Le monde, la foule, les cohues, voilà son élément; il est partout où il y a du mal à faire, car il est méchant; partout où il y a de quoi s'amuser, car il est enfant. Comme je vous le disais tout à l'heure, il aime le bruit, uniquement pour faire du bruit; depuis que le gamin existe, et par conséquent depuis l'origine de Paris, il se trouve dans toutes les émeutes, dans tous les bouleversemens. Il se dresse à côté de la révolte sans craindre son sifflement aigu. Du temps de la ligue, il suivait les processions en chantant, puis tout-à-coup criait Vive le Navarrais! Un coup de plat d'épée le faisait taire; un homme aurait été perdu; mais lui, un enfant! quelle importance avait-il? On n'aurait pas osé. Il est le seul en France qui jouisse pleinement de l'inviolabilité.

Avant cette époque, il était à la Saint-Barthélemy; quand, dans la nuit du 23 au 24 août 1572, la grosse cloche du Louvre donna le signal du massacre, le gamin, comme s'il eût été du complot, fut le premier debout, et marcha dans les rues d'un pas ferme, par curiosité, pour voir; et vous savez ce qu'il vit!

Il passa au milieu de toutes les époques sanglantes, pur de sang; sa main était sans armes, et cependant il aurait pu, comme tant d'autres, frapper un homme sans défense. Il a regardé souffrir, sans faire souffrir, seulement pour s'instruire; et il s'est instruit.

A une grande journée de notre révolution, le gamin suivait les combattans. Sous la terreur il suivit les charrettes, sans colère et par désœuvrement; qu'avait-il à gagner? Lui qui est toujours libre, il n'avait pas à craindre d'être enfermé à la Bastille, et pourtant il était à la prise de la Bastille; il y est entré sans armes; il a encloué un canon, non par mesure de sûreté, mais pour s'amuser, parce qu'il est toujours drôle de pouvoir s'écrier : *Eh! dis-donc, Chauvin, j'ai encloué un canon, moi.* Il en aurait fait autant de l'artillerie des assaillans si on l'avait laissé faire. Mais aussi, quand on a frappé des médailles avec la pièce qu'il avait prise, il n'y en a pas eu pour lui, pas plus que de croix de juillet; tandis que tant de gens la portent, qui n'y étaient pas.

C'est à cette époque, c'est pendant ces chaudes journées, que plus que jamais j'ai pu me convaincre de toute l'importance du gamin dans l'État! Je l'ai vu dresser des barricades, je l'ai vu arracher des pavés, et les monter dans les maisons. Lui aussi a servi la liberté! Monté sur un toit, les jambes pendantes au-dessus de la porte Saint-Denis, il faisait pleuvoir des pierres, et criait : Vive la Charte! — Pauvre enfant!

Je l'ai vu seul, en vrai don Quichotte, s'avancer, un bâton à la main, contre un peloton entier! Il était au pillage des armes, et n'a rien pris, parce qu'il n'a rien trouvé à sa convenance. Il a pillé l'Archevêché pour détruire, sans rien garder pour lui. Par compensation, ceux qui sont payés pour conserver, détruisent à leur profit.

Enfin, pour terminer ses hauts faits, il a été blessé sur la place Vendôme; la dernière décharge d'artillerie lui a valu un rhume. Chaque fois que vous le rencontrerez, il aura l'air de vous narguer avec ses longs cheveux en désordre, son nez retroussé et sa bouche sardonique, l'air railleur et surtout insolent. C'est sa manière d'être; tant pis pour vous si elle ne vous plaît pas, elle a su plaire à bien d'autres. Le gamin! c'est l'enfant d'adoption de Charlet! Charlet l'a immortalisé avec ses crayons; c'est lui qui vous le montrera sous mille formes différentes, comme un amant pourrait peindre sa maîtresse. Tenez, le voyez-

vous avec son gros livre, ses yeux, sa bonhomie, ses réflexions naïvement profondes? Le gamin est, avec le vieux troupier, le type choisi par notre peintre national, et vraiment il y a une bien grande pensée dans le choix de ces deux héros. C'est le peuple dans son enfance et sur son déclin. Les extrêmes se touchent.

Et si vous demandez à Charlet ce qu'est devenu le gamin, il vous montrera le vieux grognard, racontant *comme quoi l'autre a témoigné sa satisfaction aux enfans.*

La gaieté du gamin républicain se retrouve dans les jambes avinées de l'invalide décoré à Marengo.

Et si vous demandez encore autre chose, vous apprendrez que le gamin de 1815, celui qui saluait toutes les rentrées en véritable gamin qu'il était, s'est formé depuis ce temps; qu'il est rentré au Louvre un fusil noirci de poudre à la main, et qu'il a respecté la propriété nationale. Quelques coups de feu, après il buvait le vin du roi; c'était encore une gaminerie. Et si vous demandiez encore ce que deviendra celui qui l'autre jour jouait avec les gibernes des gardes royaux, morts sur la place du Palais Royal, je vous dirai, Si vous êtes ministre dans quelques années, et qu'il vous prenne fantaisie d'imiter vos devanciers, je vous dirai donc de prendre garde à vous; car mon gamin d'aujourd'hui aura grandi, il saisira le fusil que

son père portait hier, son bras aura acquis assez de force pour le mettre en joue; alors votre poitrine à vous ministre, qui voudriez essayer du despotisme, deviendrait son but; et prenez-y garde, le gamin viserait bien.

GUSTAVE D'OUTREPONT.

PORTRAITS

ET

SOUVENIRS CONTEMPORAINS,

PAR BENJAMIN CONSTANT;

SUIVIS

D'UNE LETTRE DE JEFFERSON,

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS,

A MADAME DE STAEL.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous étions loin d'espérer qu'un publiciste fameux, qu'un député célèbre, enlevé trop tôt aux lettres et aux débats parlementaires, Benjamin Constant, dût payer aussi son tribut au livre des *Cent-et-un*. Les portraits qui suivent, échappés de sa plume spirituelle, nous les devons à une illustre amitié. L'original en est déposé dans nos mains. A ces souvenirs posthumes était joint une lettre autographe du président Jefferson à madame de Staël. L'intimité qui existait entre cette femme célèbre et Benjamin Constant explique comment ce dernier se trouvait en possession de ce curieux document, que nous n'avons pas craint de publier

dans les *Cent-et-un*, le croyant de nature à piquer la curiosité de nos lecteurs.

Cette pièce, en effet, qui date de l'année 1816, a cela de remarquable qu'elle contient la prédiction exacte de tous les événemens qui se sont réalisés depuis, tant en France qu'en Amérique.

L'ABBÉ SIÈYES.

Sièyes avait environ trente-cinq ans quand la révolution commença. Il embrassa le parti de la liberté, parce que ce parti était l'ennemi de la noblesse, et que la noblesse était ce qu'il détestait le plus. Depuis son enfance, cette haine l'avait dominé ; et comme il avait plus d'esprit que les autres révolutionnaires, sa haine s'augmentait du sentiment qu'on ne parviendrait pas à la détruire. Quand il avait bien déclamé contre elle, il finissait par dire en soupirant : « Et après tout cela, » je ne serais jamais un Montmorency ! » Quand il fut question de chasser tous les nobles de France, il n'y eut aucun raisonnement qui pût faire impression sur lui. Il répondait toujours :

« Quand on n'cst pas de mon espèce, on n'est pas » mon semblable; un noble n'est pas de mon es- » pèce, donc c'est un loup, je tire dessus. »

A son entrée dans l'Assemblée constituante, l'aversion contre les prêtres était encore plus violente que celle que l'on avait contre les nobles ; ce qui lui déplut fort, parce qu'il était prêtre par caractère autant que par état. Aussi les défendit-il avec un courage qu'il ne montra plus depuis, et dit-il, à l'occasion de la vente de leurs biens, cette fameuse phrase qui ne s'est que trop vérifiée: « Vous voulez être libres, et vous ne savez pas » être justes ! »

Mirabeau, qui n'aimait pas Sièyes, crut le déjouer en le noyant d'éloges. Il dit à la tribune que le silence de l'abbé Sièyes était une calamité publique. Sièyes eut le bon esprit de persister dans son silence, et la phrase de Mirabeau ne servit qu'à augmenter sa réputation.

Après la haine, la passion la plus vive de Sièyes, c'était la peur. Il se croyait toujours menacé, et alors il cherchait quelqu'un qu'il pût exposer à sa place. Un jour qu'on lui annonça qu'un des hommes qu'il voyait le plus était arrêté : « Ce » diable d'homme, dit-il, ne pense jamais qu'à » me compromettre, » et il appuya de toutes ses forces les charges qui pesaient sur cet homme.

Au commencement de sa carrière il était fort désintéressé, parce qu'il ignorait le prix de l'ar-

gent, comme les lions ne sont cruels que lorsqu'ils ont goûté du sang. Dès qu'il eut découvert ce que l'argent pouvait rapporter, il changea de caractère, et il crut qu'il n'en pouvait avoir assez. Il disait à une de ses amies qui le lui reprochait : « Voyez-vous, quand j'allais à pied, les gens qui » me rencontraient disaient du mal de moi et je » l'entendais; à présent je vais en voiture et je ne » l'entends pas : voilà la différence. »

Une fois engagé dans la révolution, ses deux passions, la haine et la peur, le rendirent terrible. Il ne figura pourtant point sous le règne de Robespierre. Mais après sa chute, il fut le promoteur ou le partisan de presque toutes les mesures rigoureuses, sans jamais vouloir paraître en première ligne. La nuit du 18 fructidor, il était derrière une espèce de rideau qui séparait en deux l'estrade où siégeaient les députés à l'École de médecine, et il passait son bras par une ouverture pour donner des noms qu'il faisait ajouter aux listes de proscription.

Quand il fut nommé directeur, son premier et son unique but fut de changer la constitution pour faire chasser ses collègues, et quand on lui faisait des objections, il répondait toujours : « Je suis un » bon cheval de charrette, mais je ne vaux rien » pour un attelage. »

Quand il eut réussi à en faire expulser deux, il aurait désiré qu'on n'en nommât point, ou qu'on

prît deux de ses créatures. Mais il voulait être deviné, et se mettait en fureur de ce qu'on ne le devinait pas. Les jacobins vinrent lui demander qui il voulait. Il les regarda fixement les bras croisés, puis il leur dit : « Allez au diable, et pensez par » vous-mêmes ! »

Ils pensèrent si bien, qu'ils choisirent précisément les deux hommes qu'il ne voulait pas !

Sièyes aurait pu pourtant gouverner encore ; car ses nouveaux collègues ne demandaient pas mieux que de lui obéir. Mais il prétendait aussi qu'ils le devinassent, et jamais il ne répondait un mot aux questions qu'ils lui adressaient.

M. DE TALLEYRAND.

Ce qui a décidé du caractère de M. de Talleyrand, ce sont ses pieds. Ses parens le voyant boiteux, décidèrent qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique, et que son frère serait le chef de la famille. Blessé, mais résigné, M. de Talleyrand prit le petit collet comme une armure, et se jeta dans sa carrière, pour en tirer un parti quelconque.

Jusqu'à la révolution il n'eut que la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme à bonnes fortunes. Entré dans l'Assemblée constituante, il se réunit tout de suite à la minorité de la noblesse, et prit sa place entre Sièyes et Mirabeau. Il était peut-être de bonne foi, car tout le monde a été de bonne foi à une époque quelconque. D'ailleurs, dans ce temps-là, on pouvait être de bonne foi et réussir, parce que les opinions et les intérêts étaient d'accord.

Pour briller dans l'Assemblée, il aurait fallu travailler ; or, M. de Talleyrand est essentiellement paresseux : mais il avait je ne sais quel talent de grand seigneur pour faire travailler les autres.

Je l'ai vu à son retour d'Amérique, quand il n'avait aucune fortune, qu'il était mal vu de l'autorité, et qu'il boitait dans les rues, en allant faire sa cour d'un salon dans l'autre. Il avait, malgré cela, tous les matins, quarante personnes dans son antichambre, et son lever ressemblait à celui d'un prince.

Il ne s'était jeté dans la révolution que par intérêt. Il fut fort étonné quand il vit que le résultat de la révolution était sa proscription, et la nécessité de fuir la France. Embarqué pour passer en Angleterre, il jeta les yeux sur les côtes qu'il venait de quitter, et il s'écria : « On ne m'y reprendra » plus à faire une révolution pour les autres ! »

Il a tenu parole !

Chassé d'Angleterre fort injustement, il se réfugia en Amérique, et s'y ennuya trois ans. Son compagnon d'exil et d'infortune était un autre membre de l'Assemblée constituante, un marquis de Blacous, homme d'esprit, joueur forcené, et qui s'est brûlé la cervelle de fatigue de la vie et de ses créanciers, à son retour à Paris. M. de Talleyrand parcourut avec lui toutes les villes d'Amérique, appuyé sur son bras, parce qu'il ne savait marcher seul.

Quand il a été ministre, M. de Blacous, revenu en France, invité par lui, a demandé une place de 600 livres de rente : M. de Talleyrand ne lui a pas répondu, ne l'a pas reçu, et Blacous s'est tué. Un de leurs amis communs, ému de cette mort, dit à M. de Talleyrand : « Vous êtes pourtant cause » de la mort de Blacous, » et lui en fit de vifs reproches. M. de Talleyrand l'écouta paisiblement, appuyé contre la cheminée, et lui répondit en baillant : « Pauvre Blacous ! »

Pendant qu'il était en Amérique, il apprit que madame de Staël était rentrée en France, et il chargea ses amis de lui monter la tête pour son retour. Cela ne fut pas difficile. Madame de Staël est de toutes les femmes celle qui aime le plus à rendre des services. Elle croit qu'on ne peut pas les refuser, comme s'il y avait quelque chose qu'on ne pût pas refuser dans ce monde. Elle s'employa pour M. de Talleyrand avec un zèle admirable. Grâce à ses soins, Chénier le présenta à la Convention comme un des républicains les plus purs, comme un ennemi de la monarchie dans tous les temps, etc. La Convention, qui, à cette époque, votait également d'enthousiasme la proscription de ses membres et le rappel de ses ennemis, vota la rentrée de M. de Talleyraud.

Une fois rentré, il fallait arriver au ministère, et madame de Staël fut encore son moyen.

Mme RÉCAMIER,

LA HARPE, Mme DE STAEL, ET M. NECKER.

Parmi les femmes de notre époque que des avantages de figure, d'esprit ou de caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord fait admirer, son ame s'est ensuite fait connaître, et son ame a paru encore supérieure à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est resté au dessous ni de sa beauté ni de son ame.

A peine âgée de treize ans, mariée à un homme qui, occupé d'affaires immenses, ne pouvait guider son extrême jeunesse, elle se trouva presque en-

tièrement livrée à elle-même dans un pays qui était encore un chaos.

Toutes les sociétés étaient mêlées, tous les rangs étaient confondus; les familles anciennes étaient détruites, les nouvelles fortunes précaires; les lois qui avaient régi le passé n'existaient plus; les lois qui devaient régir le présent n'étaient basées sur aucune habitude; l'opinion, qui remplace les lois, n'avait plus de centre; personne ne croyait à soi ni aux autres; les individus des classes élevées n'échappaient à la persécution qu'en se perdant dans les classes parvenues. Celles-ci, qui sentaient que tout ce qui les avait précédées était en opposition avec elles, prenaient pour autant d'ennemis la religion, les mœurs, les souvenirs, et même les convenances. La morale ne commandait plus l'estime; la puissance était séparée de la considération.

Plusieurs femmes de la même époque ont rempli l'Europe de leurs diverses célébrités. La plupart ont payé le tribut à leur siècle, les unes par des amours sans délicatesse, les autres par de coupables condescendances envers les tyrannies successives.

Celle que je peins sut échapper à l'influence de cette atmosphère, qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait pas. L'enfance fut d'abord pour elle une sauvegarde, tant l'auteur de ce bel ouvrage faisait tourner tout à son profit. Éloignée du monde, en-

tourée, dans la solitude, de ses jeunes amies, elle se livrait souvent avec elles à des jeux bruyans. Svelte et légère, elle les devançait à la course. Ses yeux, qui devaient pénétrer plus tard toutes les ames, n'étincelaient alors que d'une gaieté vive et folâtre. Ses cheveux, qui ne peuvent se détacher sans nous remplir de trouble, tombaient quelquefois, sans danger pour personne, sur ses blanches épaules. Un rire éclatant et prolongé interrompait souvent ses conversations enfantines. Mais déjà l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce qui s'en amuse sans jamais blesser, et surtout ce sentiment exquis d'élégance, de pureté, de bon goût, véritable noblesse native, dont les titres sont empreints sur les êtres privilégiés.

Le grand monde d'alors était trop contraire à sa nature, pour qu'elle ne préférât pas la retraite. On ne la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout venant, seule réunion possible quand toute société fermée eût été suspecte; où toutes les classes se précipitaient, parce qu'on pouvait y parler sans rien dire, et s'y rencontrer sans se compromettre; où le mauvais ton tenait lieu d'esprit, et le désordre de gaieté. On ne la vit jamais à cette cour du Directoire, où le pouvoir était à-la-fois terrible et familier, et inspirait la crainte sans échapper au mépris.

Cependant elle sortait quelquefois de sa retraite

pour aller au spectacle ou dans les promenades publiques ; et l'on peut dire que, dans ces lieux fréquentés par tous, ses rares apparitions, quoique toujours imprévues, étaient comme de véritables événemens. Dès qu'elle paraissait, tout autre but de ces réunions immenses était oublié; chacun s'élançait sur son passage. L'homme assez heureux pour la conduire avait à surmonter l'admiration comme un obstacle; ses pas étaient à chaque instant retardés par les spectateurs pressés autour d'elle : elle jouissait de l'effet de ses charmes avec la gaieté d'un enfant et la timidité d'une jeune fille. Mais son esprit avait besoin d'un autre aliment. L'instinct du beau lui faisait aimer d'avance, sans les connaître, les hommes distingués par une réputation de talent et de génie.

M. de La Harpe, l'un des premiers, sut apprécier cette femme qui devait un jour grouper autour d'elle toutes les célébrités de son siècle; il l'avait rencontrée dans son enfance, il la revit mariée, et la conversation de cette jeune personne de quatorze ans eut mille attraits pour un homme que son excessif amour-propre, et l'habitude des entretiens les plus spirituels de France, rendaient fort exigeant et fort difficile.

M. de La Harpe se dégageait, auprès de madame Récamier, de la plupart des défauts qui rendaient son commerce épineux et presque insuppor table. Il se plaisait à être son guide : il admirait

avec quelle rapidité son esprit suppléait à l'expérience et comprenait tout ce qu'il lui révélait sur le monde et sur les hommes. C'était au moment de cette conversion fameuse que tant de gens ont qualifiée d'hypocrisie. J'ai toujours regardé cette conversion comme sincère. Le sentiment religieux est une faculté inhérente à l'homme. Il est absurde de prétendre que la fraude et le mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien dans l'ame humaine que ce que la nature y a mis. Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de certains dogmes peuvent nous faire illusion à nous-mêmes et nous révolter contre ce que nous éprouverions si on ne nous l'imposait pas : mais dès que les causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre tendance primitive. Quand il n'y a plus de courage à résister, nous ne nous applaudissons plus de la résistance. Or, la révolution ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que la vanité seule avait rendus incrédules purent devenir religieux de bonne foi.

M. de La Harpe était de ce nombre, et le spectacle des malheurs qui l'entouraient le confirma sans doute dans cet appel à la protection d'un Dieu contre les fureurs des hommes ; mais il porta dans sa conversion son caractère intolérant, ses formes tranchantes, et cette disposition amère, qui lui faisaient concevoir de nouvelles haines sans abjurer les anciennes. Tous ces épines de sa dévotion dis-

paraissaient cependant auprès de madame Récamier; elle connaissait peu le passé qui embarrassait M. de La Harpe, elle ne l'importunait point par les souvenirs que d'autres lui rappelaient par leurs insinuations ou par leur silence. Il était donc avec elle plus libre et plus à son aise. Il jouissait d'autant plus de la confiance qu'il lui inspirait, qu'il n'inspirait pas la même confiance à tout le monde; et, sûr d'être cru sur sa parole, il n'éprouvait pas, dans sa société, l'irritation qui, ailleurs, le poursuivait toujours parce qu'il se sentait toujours soupçonné.

Ce n'est pas que les ridicules de M. de La Harpe pussent échapper aux regards pénétrans et fins de sa jeune amie, mais elle en riait de gaieté et non de moquerie; elle respectait son âge, elle respectait sa réputation. L'une de ses qualités distinctives est d'éviter, avec une délicatesse d'autant plus admirable qu'elle est à peine aperçue, tout ce qui peut blesser. On sait si bien que dans ses plaisanteries et dans ses jeux elle ne veut causer aucune peine, qu'en en devenant l'objet, on ne se sent ni humilié, ni embarrassé; on lui sait gré d'être gaie, et l'on se sait gré de lui en avoir fourni l'occasion.

Quelque temps après, madame Récamier contracta, avec une femme bien autrement célèbre que M. de La Harpe, une amitié qui devint plus intime et qui dure encore.

M. Necker ayant été rayé de la liste des émigrés, chargea madame de Staël, sa fille, de vendre une maison qu'il avait à Paris. M. Récamier l'acheta, et ce fut une occasion naturelle pour madame Récamier de voir madame de Staël.

La vue de cette femme célèbre la remplit d'abord d'une excessive timidité. La figure de madame de Staël a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde et qui fasse moins peser cette supériorité.

Rien n'était plus attachant que les entretiens de madame de Staël et de sa jeune amie. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les saisir et à les juger ; cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout : tout cela formait une réuuion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même.

L'amitié de madame Récamier pour madame



de Staël se fortifia d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes deux, l'amour filial. Madame Récamier était tendrement attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la santé donnait déjà des craintes, et que sa fille ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Madame de Staël avait voué à son père un culte que la mort n'a fait que rendre plus exalté. Toujours entraînante dans sa manière de s'exprimer, elle le devient surtout encore quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux prêts à se mouiller de larmes, la sincérité de son enthousiasme, touchaient l'ame de ceux même qui ne partageaient pas son opinion sur cet homme célèbre. On a fréquemment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle lui a donnés dans ses écrits; mais quand on l'a entendue sur ce sujet, il est impossible d'en faire un objet de moquerie, parce que rien de ce qui est vrai n'est ridicule. M. Necker, d'ailleurs, trop faible pour les circonstances où il s'est trouvé, ou dans lesquelles il s'est placé, méritait néanmoins à beaucoup d'égards les louanges de sa fille. Peu d'hommes ont eu des intentions aussi pures. Son orgueil même le préservait de toute personnalité étroite ou avide. Les hommages qu'il se rendait, l'engageaient à en rester digne à ses propres yeux. Il se considérait lui, sa femme, et sa fille, comme d'une espèce privilégiée, et presque au-dessus de l'humanité; mais il en résultait qu'il aimait à remplir quelques-unes des

fonctions de la Providence, et qu'avec des formes un peu superbes, il faisait beaucoup de bien. Ses relations avec madame de Staël se ressentaient de l'immense distance qu'il mettait entre tout ce qui était émané de lui et le reste du monde. Il jouissait de son esprit, de sa grâce, de sa vivacité, et même de sa véhémence, comme de qualités surnaturelles. Il avait pour elle la protection d'un père et l'adoration d'un amant. L'amour-propre de madame de Staël souvent satisfait, mais quelquefois froissé dans la société, parce que la société est sévère pour qui se met trop en avant, n'était jamais en souffrance avec M. Necker, dont l'affection exclusive approuvait tout, et dont l'ingénieuse partialité expliquait ce qu'on était surpris de lui voir ainsi approuver sans réserve. De là une véritable passion pour ce père, dont l'indulgence s'annonçait comme justice, et dont le suffrage était la meilleure des apologies, et répondait à tout. Quand madame de Staël parlait de son père à madame Récamier, celle-ci admirait en elle la force et la profondeur du sentiment le plus respectable.

Il y a, dans l'admiration, quelque chose de noble qui attache presque autant à celui qui sait l'éprouver qu'à celui qui en est l'objet; et à celle de madame de Staël pour son père se mêlaient encore des regrets qui la rendaient plus touchante. Ce père qu'elle idolâtrait, elle le quittait assez,

fréquemment. Son éducation au milieu de Paris, dans le salon d'une mère qui plaçait au premier rang des plaisirs, et même des devoirs, celui de briller en conversation, lui avait fait des succès de ce genre un besoin qui la tourmentait dans la retraite; elle laissait donc M. Necker dans la solitude durant une partie de l'année, pour chercher à Paris des applaudissemens, et, comme nous le dirons, pour y trouver aussi des persécutions. Mais la satisfaction qu'éprouvait son amour-propre à enchanter de nombreux auditeurs par ses entretiens, ne l'empêchait pas d'avoir un certain remords de soigner trop peu la vieillesse d'un père qui, dédaignant ses alentours, ne s'amusait qu'avec elle ; et ce remords donnait à tout ce qu'elle disait de lui une expression sensible et triste, dont on ressentait l'effet sans en connaître la cause.

LETTRE DE M. JEFFERSON,

A Mme DE STAEL.

Monticello, 6 septembre 1816.

Madame, une demande que renferme votre lettre du 6 janvier vous donnera la peine de lire ce qui suit.

Vous désirez des éclaircissemens sur l'état actuel de l'Amérique méridionale. Nous-mêmes, qui avons des relations furtives avec ces contrées, nous avons peine à nous en former une idée précise; mais ce qui est difficile aux États-Unis, est, je le suppose, impossible en Europe. Le système de mensonge dont l'Espagne, à l'exemple de l'Angleterre, fait un des principaux rouages de la

machine du gouvernement; déjoue toutes les recherches, et rend impossible de démêler le vrai du faux. Les Espagnols, à en croire leurs rapports, ont remporté de grandes victoires dans des batailles qui ne se sont jamais livrées; ils ont massacré un million de rebelles qu'ils n'ont jamais vus; et, de même que, lors de notre révolution, les Anglais remportaient sur nous des avantages journaliers, jusqu'à ce qu'à force de victoires ils aient été chassés de l'Amérique du Nord, à force de gagner des batailles, ils sont en bon train d'être chassés de l'Amérique du Sud. Mais, cependant, comme ces notions sur la situation des colonies espagnoles sont loin d'être claires et certaines, je ne pourrai vous en donner qu'une idée générale.— Pour y parvenir, il faut diviser ces colonies en grandes masses dont le Brésil forme le noyau, et antour duquel se groupent comme il suit:

1° Buénos-Ayres, et le pays au sud du Brésil.

2° Le Chili, la province de Rucuman, et le Pérou, à l'ouest du Brésil et sur l'océan Pacifique.

3° Caracas et les contrées au nord du Brésil sur le golfe du Mexique.

4° Le Mexique.

1° La province de Buénos-Ayres a fondé son indépendance, ainsi que les fonctionnaires espagnols en conviennent eux-mêmes. Elle a été troublée pendant quelque temps par l'ambition de Monte-Video, sur la rive gauche de Rio de la Plata,

qui voulait être la capitale, et soutenait ses prétentions par la force des armes; mais enfin les deux partis en sont venus à un accommodement, et se sont donné un gouvernement régulier. L'Espagne, qui sait fort bien que ce pays est irrévocablement perdu pour elle, traite, à ce qu'on dit, avec la cour du Brésil, d'un échange contre le Portugal. Vous êtes plus capable que nous de juger si l'Espagne pourra de gré ou de force transformer en amour la haine que le Portugal a eue jusqu'ici pour elle. Au reste, l'usage de vendre un peuple, ainsi qu'un troupeau, avec le sol qu'il habite, me paraît devenir un des articles du droit des gens européen; mais il est peu probable que cette doctrine s'introduise ici, où nous regardons les troupeaux comme propriétaires du sol. Entouré, ainsi que l'est le Brésil, de pays et de principes révolutionnaires, il pourrait bien se faire à la fin que ce fût le Brésil qui fût donné à Buénos-Ayres, au lieu que Buénos-Ayres fût transféré au Brésil.

2° Le Chili, Rucuman et le Pérou, qui étaient déjà dans une marche ascendante, ont depuis lors éprouvé des revers; toutefois on nous assure que Buénos-Ayres leur a envoyé des secours, et que la métropole aura peu d'action sur cette côte.

3° La province de Caracas est la plus accessible aux armes d'Espagne, et c'est aussi là que les succès ont été le plus variés; dernièrement, les patriotes renversaient tout ce qui s'opposait à eux,



mais maintenant il y a lieu de croire qu'ils ont éprouvé des échecs sérieux; les cruautés les plus atroces ont été commises. Les patriotes ont en vain cherché à y mettre fin par des exemples de modération; les royalistes y ont répondu par des exemples d'extermination. Mais, quelque difficile que soit la lutte, ce pays finira sa révolution.

4° Le Mexique; les royalistes sont encore en possession de la ville de Mexique et du port de la Véra-Crux, le seul qu'il y ait dans cette province, tandis que les patriotes occupent le reste du pays. On dit que le siége de la Véra-Crux est commencé, ou va l'être, et c'est à ce motif qu'on attribue le retour d'Apadoca, le nouveau vice-roi du Mexique, qui avait fait voile de la Havane pour la Véra-Crux, et qui a été forcé de s'en aller sans avoir osé débarquer. Cette province la première de toutes les possessions espagnoles, supérieure à l'Espagne elle-même en étendue, en fertilité, en population, en richesses et en lumières, n'a rien à redouter de la chétive puissance de l'Espagne. Jusqu'ici tout serait donc bien; mais leur tâche la plus difficile n'est pas de repousser les efforts de la métropole, c'est de désarmer les factions qui déchirent leur propre sein, dans toutes ces contrées qui existent soit entre les différentes côtes, soit entre des chefs rivaux. On a fondé et renversé constitution après constitution, et, en attendant, tout est à la merci des commandans militaires! Le continent méridio-

nal est plongé dans l'ignorance et la bigoterie les plus profondes; un seul prêtre suffit pour tenir tête à une armée, et si le bas clergé, qui est aussi opprimé que le peuple lui-même, n'avait pas pris en général parti pour les iusurgés, leur cause aurait été désespérée dès l'origine. Mais, lorsqu'ils auront conquis leur liberté, la même ignorance et la même bigoterie les rendront incapables de former et de conserver un gouvernement libre; et il est cruel de penser que tout finira par un despotisme militaire sous les Bonapartes de ces régions. Le seul aspect consolant qu'offre cet horizon couvert de nuages, c'est que les mouvemens révolutionnaires ayant excité chez ces peuples l'usage du sens commun que la nature a donné à tous les hommes, ils continueront à marcher vers les lumières d'une raison cultivée, qu'ils acquèrront peu à peu le sentiment de la liberté, et qu'ils pourront, avec le temps, assujétir leurs chefs à la respecter.

En attendant, nous prions Dieu de tout notre cœur pour votre pays; nous lui demandons de vous donner la patience pendant vos malheurs, et une heureuse délivrance de toutes vos afflictions.

La résolution de ne pas retourner dans votre patrie, tant qu'elle sera soumise à une puissance étrangère, est digne de vous. Le patriotisme le plus ardent ne nous oblige pas à être témoin de maux auxquels nous ne pouvons apporter de remède ni de soulagement; et, d'ailleurs, pour ce but même,



votre plume est plus efficace, quoique loin, que votre présence. Une nation telle que la nation française ne peut pas rester long-temps dans un état d'oppression et d'humiliation : c'est un des décrets du ciel qui ne seront point effacés. Notre plus grande crainte, c'est qu'elle ne prolonge ses souffrances par des efforts trop prématurés pour s'en délivrer, et nos vœux sont qu'elle attende avec patience jusqu'au moment où des dissentions entre ses ennemis lui permettront de choisir des amis. C'est en général un vœu coupable que de souhaiter la guerre et les troubles entre les nations, mais ce souhait devient pieux lorsque c'est le seul moyen de dissoudre leurs combinaisons criminelles. Je vous félicite de l'heureux mariage de votre fille avec un pair et un patriote de France ; et si votre fils réalise le projet de visiter le sanctuaire de tous les malheureux de tous les pays, où le loup habite avec l'agneau, et où le léopard repose en paix avec le chevreau, il sera salué comme le fils de madame de Staël et le petit-fils de M. Necker ; il verra dans la réunion paisible de tous les réfugiés français d'opinions différentes, un exemple du bonheur dont ils auraient joui dans leur patrie, si les principes de tolérance de son grand ancêtre avaient été suivis.

Permettez-nous de vous renouveler, etc., etc.

UN JOUR DE PAIEMENT DE RENTES

AU TRÉSOR PUBLIC.

Quand, après un long travail, vous allez vous promener aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillans, par un beau jour d'automne, dans ce doux état de nonchaloir, de presque absence de pensée, que l'on a comparé souvent au mouvement plein d'indolence d'un canot abandonné au flottement d'un petit lac, votre esprit fatigué qui veut du repos, comme l'œil ébloui veut de l'ombre, en a assez pour l'occuper du tourbillon de feuilles mortes qu'emporte un coup de vent, du léger froissement des pas dans ces feuilles desséchées,

du frôlement de la robe d'une jolie promeneuse, ou d'un coup-d'œil vague jeté sur la longue façade du ministère des finances.

Ne vous êtes-vous pas alors rappelé l'illumination magique qu'aux jours de réjouissances forme cette rangée de pots à feu, de chacun desquels s'élève un jet de gaz resplendissant, qui inonde de tant de lumière cette ligne d'arcades, qu'elle semble transparente comme un château de fée? De cette fantaisie des *Mille et une Nuits* passant à de plus graves méditations, à l'aspect du centre des mouvemens financiers de toute la France, une image immense ne vous a-t-elle pas tout à coup apparu? Quarante mille conseils municipaux épars sur notre vaste sol, pérorant, délibérant, votant, pour venir concentrer leurs opérations dans trois cent soixante-six arrondissemens; les arrondissemens, dans quatre-vingt-cinq préfectures; les préfectures, dans sept ministères; les minstères, dans les trois pouvoirs qui font la loi; puis la loi tombant de son haut dans cet océan de hiérarchies; et le cercle qu'a produit sa chute s'étendant, s'étendant toujours, jusqu'à ce qu'il embrasse les quarante mille communes, et, en se rétrécissant, rapporte l'argent rue de Rivoli.

Ce mouvement perpétuel du centre à la circonférence, de la circonférence au centre, vous aura sans doute rappelé le dieu des brames, immense soleil qui épanche ses rayons toujours, et toujours

ses rayons reviennent à lui; type admirable de la centralisation!

Puis, en regardant encore les quatre rangs de fenêtres du ministère, n'aurez-vous pas aperçu quelque jeune dame au premier? Là, demeurent les gens que l'on sollicite. Au second, au troisième, un chef et un sous-chef se montrent au balcon pour observer leurs femmes qui passent la journée aux Tuileries, au pied de la statue du Méléagre. Du haut du quatrième, un jeune expéditionnaire guette certaine dame ou demoiselle, peu importe? Et puis, qu'un régiment passe dans la rue de Rivoli, et au bruit de la musique militaire, tous les employés prennent leur volée sur les balcons. Eh! messieurs, permettez-leur de venir se réveiller un peu de leur torpeur à l'enivrante harmonie des fanfares guerrières : le sang coule si lourdement à travers les rapports et les chiffres.

Ou bien ne vous êtes-vous pas dit : — Heureux qui vient là toucher vingt mille francs de rente!

Vous qui n'avez pas cet honneur ou ce bonheur, vous n'allez guère au Trésor, à moins que vous ne soyez employé ou de garde. Je vais donc vous parler des paiemens du Trésor.

On entre dans l'immense édifice par la rue Neuve-de-Luxembourg, de Rivoli, du Mont-Thabor, et de Castiglione. Que de souvenirs de gloire militaire autour du pays fort positif de l'or! L'entrée principale est rue du Mont-Thabor, n° 11.

C'est au-dessus de cette porte qu'on lit en lettres de bronze ces mots : *Trésor public*. Que de gens, dans Paris, qui concluraient volontiers qu'ils peuvent, en leur qualité de public, y venir puiser, comme ce bouffon personnage de théâtre, qui voulait gagner à la loterie sans y avoir rien mis.

Cette belle porte conduit à la cour de l'Horloge, entourée de galeries comme on en voit à l'extérieur; et sous ces galeries sont les différentes caisses; mais c'est au n° 6 qu'est le couloir où l'on attend ses rentes et ses pensions.

Nous sommes au premier jour du paiement. Le tableau des séries a été affiché. Croiriez-vous bien, vous qui pouvez à votre aise attendre vos rentes huit et quinze jours, croiriez-vous que, pendant que vous dormez, une foule veille dans la rue Neuve-de-Luxembourg, pour entrer dès l'ouverture des portes, et avoir les premiers numéros? Sans doute parmi ceux qui font si longue faction, beaucoup s'y résignent pour vendre leurs places, comme le soir ils le feront aux entrées des théâtres; mais il y a là aussi de pauvres rentiers qui peut-être ont besoin d'un prompt paiement pour avoir un pain le matin, ou un gîte assuré le soir.

Il est huit heures. Un ou deux chariots verts sont dans la cour de l'Horloge, et les garçons de caisse y viennent puiser les pesantes sacoches d'argent que les payeurs verseront bientôt dans des milliers de mains.

Je n'ai jamais pu voir l'argent qui aboutit ici de tous les coins de la France, sans être assailli de réflexions philosophiques, géographiques, pittoresques, morales. Dans cet immense amas de pièces de cinq francs, il n'y en a pas une seule qui n'ait subi plus de transformations, de métamorphoses, d'incarnations que Vichnou, le dieu conservateur de la trinité indoue. Le Nord, avec son houblon et son colza; l'Est, avec ses forges, ses maïs, ses vignobles; l'Ouest, avec ses champs de blé, ses vergers, ses bruyères, et son Océan; le Midi, avec ses Alpes et ses Pyrénées, sont là, oui là, dans ces deux chariots verts. Voyez quel vaste paysage! quel tableau de genre! quel tableau de mœurs! Il y a, dans cet argent, bonnes, mauvaises consciences, avarice, générosité, actions grandes et viles, tous les vices, toutes les vertus, le livre des *Cent-et-un*.

Combien de laboureurs se sont levés au point du jour, se sont desséchés aux ardeurs du soleil! combien de buveurs se sont enivrés en Champagne, en Bourgogne! combien ont absorbé Surêne ou Bordeaux! combien d'amoureux ou de moribonds ont passé contrat de mariage ou testament! Enfin, ils ont rempli ces deux chariots verts!

Neuf heures approchent. Le long couloir d'attente est plein de rentiers : les banquettes sont couvertes de cette foule : il y a encore foule debout. C'est là que l'on apprend ce que c'est que la

vie à Paris. Voyez ce petit homme rond, à cheveux blancs, qui s'étendent en ailes sur sa redingote bleue des dimanches; il avait deux mille livres de rente en 89. Il vient de la rue Copeau chercher son tiers consolidé, terriblement ébranlé par le projet de remboursement du ministère Villèle. Il faut entendre aussi ses acclamations, ses terreurs : il est toujours malade quinze jours avant le paiement du semestre, de peur qu'une révolution n'arrive. Il y a un an, il se le rappelle avec épouvante, une émeute éclata le jour qu'il était ici pour toucher son pauvre revenu. Au premier rappel qui retentit sous les arcades comme un long tonnerre, il y avait encore cent numéros à passer avant le sien. Quelle impatience! quelle irritation! Concevez : chaque nouvel arrivant apportait un bruit sinistre. — Si je n'allais pas être payé! que dira ma femme! Mon Dieu! mon Dieu! — Et l'on appelait si lentement les numéros! Son sang bouillait et s'en allait en vapeur. — Un second rappel! ah! mon Dieu! je suis perdu! vingt personnes avant moi encore! — Il ne respire plus, sa tête se perd. — Dépêchez-vous, ou je me trouve mal. — Et voilà que l'on rappelle pour la troisième fois. — Pour le coup, c'est la générale. — Non, monsieur, c'est une marche. — Quel numéro? Heim?... Ah! merci, c'est le mien. — Et d'un pas chancelant il court à la caisse, en souhaitant de tout son cœur qu'il n'y ait pas d'émeute au prochain semestre. Il en a été pendant huit jours à la mort.

Il conte toutes ses peines à une ancienne femme de chambre qui s'est constitué une inscription de douze cents francs, à force d'ouvrir la porte de sa maîtresse, et de la tenir fermée à propos.

A côté de la camériste est une chétive et débile femme, courbée en deux, et ayant peine à tenir dans ses mains tremblotantes l'inscription de 300 francs qui la fera admettre à l'hospice La Rochefoucauld. C'est une de ces bonnes petites vieilles femmes d'une exquise propreté. On baiserait avec plaisir ses joues colorées de la teinte du soleil couchant, et dont les rides inspirent un calme respect, parce qu'on est sûr que les orages de la vie et les remords n'y sont pour rien. Son bonnet rond est si bien plissé ! C'est en vérité sa robe de noce qu'elle met pour venir toucher ses rentes, et elle n'est pas usée cette robe, elle l'a ménagée comme un monument de joie. Elle ne descend la rue Saint-Jacques que deux fois par an, pour venir toucher ses 150 fr. au 22 mars et au 22 septembre. Pauvre vieille ! c'est toute sa vie que ces 300 fr., toute sa vie, c'est le mot. Depuis dix-huit ans jusqu'à soixante elle a travaillé le jour, la nuit souvent, pour composer sa petite fortune; toujours son aiguille allait, et ne s'arrêtait que le dimanche quand sonnait la messe à Saint-Médard. Elle l'allait entendre dévotement, retournait à vêpres, se couchait à huit heures, et dès le lundi recommençait sa laborieuse vie, et ainsi travaillant et priant, elle était arrivée à la soixantaine.

Aussi elle aime son inscription, la ménage, la choie comme on ferait de la dernière lettre d'une femme chérie. Elle aime son trésor ; et ce n'est point avarice, c'est bien plus un souvenir de jeunesse, c'est la tendre amitié que l'on éprouve pour l'être avec qui on a grandi, vieilli. Ce trésor, c'est son enfant de tous les jours. Elle a eu tant de peine à l'élever !

Aventureux capitalistes, qui compromettez dans vos jeux de si chères fortunes, vous êtes plus coupables que l'assassin !

Eh bien ! à côté de cette vieille est un jeune commis d'agent-de-change, qui avant-hier n'avait pas un sou, qui a gagné hier dix mille francs de rente dans une bourse très-agitée, qui demain les perdra dans une autre tempête.

Déjà chacun a pris la quittance que, moyennant cinq centimes, préparent des écrivains rangés dans le couloir, devant chacune des hautes fenêtres.

C'est à un de ces écrivains que l'éditeur du livre des *Cent-et-un* devrait demander un chapitre, et je certifie qu'il serait curieux : c'est l'écrivain qui voit défiler devant son bureau les gros, les petits, les moyens rentiers. L'écrivain seul pourra vous dire comment son état l'a rendu bon physionomiste, comment il distingue l'avare du prodigue, à la manière dont l'un ou l'autre lui délivre les cinq centimes. Il vous montrera un homme gros,

jeune encore, au teint fleuri, à l'œil plein d'un calme contentement de soi, fredonnant, chantonnant le couplet, et qui lui demande une quittance de douze mille francs : l'écrivain vous dira alors : Vingt-quatre mille francs de revenu gagnés à faire des vaudevilles !

— Et vous, monsieur?—Une quittance de cinq cent francs, s'il vous plaît, répond un grand vieillard au front jauni, ridé, à l'habit blanchi par l'âge, à la voix chevrotante comme ses maigres jambes. — Oh ! oh ! s'écrie l'écrivain, mille francs de rente pour vingt tragédies ou vingt in-quarto de science : hélas !

Et il soupire; car l'écrivain a le cœur attendri par l'aspect de tant de misère, révolté par le spectacle de tant d'opulence; opulence et misère également imméritées !

Des sentinelles sont placées à la porte de la caisse. Neuf heures sonnent : on appelle les numéros.

Plus de noms, plus de titres quand vous êtes entré là; vous n'êtes plus qu'un nombre, un chiffre dans le pays des chiffres. J'ai vu notre bonne vieille à trois cents francs de rente passer à la caisse avant une dame qui en allait toucher trois mille. Il est vrai que celle-ci se vengea de l'inflexibilité de la série arithmétique par un coup d'œil de dédain qu'elle laissa tomber sur la petite pile de la pauvre femme. — Avez-vous donc passé

bien des jours, bien des nuits, madame, pour gagner vos rentes?

Quelle agitation! chaque numéro nouveau que l'on appelle amène dans la foule un mouvement de fluctuation, et la sentinelle a peine à contenir le torrent.

J'ai toujours été pris d'une foule de réflexions en voyant la sentinelle placée, comme le Destin, à la porte d'une caisse. Un malheureux soldat, qui a par jour cinq centimes à employer en menus et bien menus plaisirs, constitué pendant deux heures le protecteur de millions, et condamné à voir défiler devant lui les rentiers qui emportent, joyeux, leurs sacs plus ou moins ronds! Il me semble qu'en passant devant ces factionnaires, que doit torturer le son clair de l'argent, je cacherais avec soin ce que je viens de recevoir. Il est délicat de ne pas faire parade d'agilité devant un estropié, ou preuve d'esprit devant un imbécille.

Quel numéro? c'est un homme d'affaires, un receveur de rentes. Il va déposer toutes les inscriptions dont il est chargé; on passera les écritures, et demain il viendra toucher à l'heure où les caisses ne sont pas encombrées.

Le receveur de rentes n'est qu'un membre de cet homme complexe qu'on appelle homme d'affaires, homme-affaire plutôt. L'homme d'affaires a tant pour cent sur les maisons, sur les fermes, sur les remplaçans, sur les filles ou veuves qu'il

vend : l'homme d'affaires ne vit que de remises, de primes, de prélèvemens. Les affaires vont-elles bien? il a une existence proportionnelle. Plus de maisons à vendre, de rentes à recevoir, de femmes à marier? Plus d'affaires, plus d'homme.

Si votre numéro est éloigné encore assez pour que vous ayez une heure à attendre, allez, je vous y engage, pour faire une promenade dans le ministère. C'est une promenade longue, curieuse, une promenade en labyrinthe, et il est plus facile, je vous le proteste, de s'y perdre que dans celui du Jardin des Plantes.

Quatre grands escaliers, une vingtaine de petits vous conduisent à cinq corridors aussi longs que la façade, artères de ce grand corps financier; des corridors latéraux, ce sont les veines, y aboutissent et vont joindre cinq autres corridors parallèles aux premiers. C'est le corridor du nord, c'est le corridor de l'ouest; ici du midi, ici de l'est : on se croirait dans un roman de madame Radcliffe. De chaque côté est une ligne de bureaux numérotés comme les rues, pair à droite, impair à gauche.

Et ces corridors sont aussi animés que les rues. C'est le commis d'ordre qui court un papier à la main; le chef de bureau qui marche à grands pas, sous le bras son porte-feuille, et dont les souliers crient d'une façon fort distinguée. Voici le marchand de *bouillon à domicile*, qui fait élec-

tion de domicile dans le couloir; voilà les gardiens de bureau (on ne dit plus garçon de bureau depuis qu'on ne dit plus boutique ou apothicaire). Cet homme qui se promène à pas lents, c'est un employé qui fait son second déjeuner. On se heurte, on se coudoie. — « Bonjour, comment va? » et l'on passe sans attendre la réponse. C'est ainsi qu'on se prend, qu'on se quitte dans les bureaux.

— Monsieur, le bureau de monsieur un tel? — Je ne le connais pas.— Pourtant, monsieur, il est dans le ministère. Et voici l'étranger qui court de bureau en bureau à la recherche de son ami, et on le renvoie de numéro en numéro. — Madame, que cherchez-vous? — Monsieur un tel : vous devez le connaître. — Non, madame. — Impossible! — Et la dame continue, en murmurant, des investigations.— Écoutez donc : le ministère est plus grand qu'une ville de province.

Les vestibules du premier étage sont magnifiques, ils conduisent aux bureaux du directeur et aux appartemens du ministre : là on adjuge les emprunts, et l'on donne les places. Le second est déjà moins beau; le troisième moins encore; plus on monte, plus l'on descend : mais c'est au quatrième que sont les timbres visibles. Si vous passez d'un soleil éclatant et chaud sous ces voûtes fraîches, vous y marchez long-temps à tâtons comme sous la voûte du canal Saint-Maur. Ce long corridor est éclairé au fond par une seule fenêtre

devant laquelle les employés qui passent et repassent se dessinent noirs comme des fantômes : cependant il faut reconnaître qu'à chaque porte est un carreau de verre dépoli qui laisse arriver, à travers les cartons, un peu du jour de la rue dans cette espèce de galerie souterraine au quatrième étage. J'y ai vu, vers la fin d'un jour sombre d'hiver, tout au fond de la partie la plus obscure, des hommes qui soufflaient un large réchaud de charbon, et la flamme, à chaque coup de vent, leur jetait sur la face un reflet sanglant. Un poète en aurait fait une scène infernale, une conjuration magique : un employé habitué à cela n'y a vu que des plombiers qui réparaient les tuyaux du gaz.

En continuant votre marche dans un étroit corridor du quatrième étage, vous arriverez à une large porte vitrée qui laisse voir l'immense mouvement de l'horloge de la grande cour : elle est au premier ; ainsi vous voyez que, comme pour toutes les choses d'ici-bas, la loi lui vient d'en haut. C'est à ce cadran que les employés voient si, par hasard, ils ne sont pas arrivés avant neuf heures, s'il n'est pas plus de quatre heures quand ils s'en vont.

Peut-être avez-vous remarqué le long des murs de nombreux tuyaux ? ils descendent du cinquième étage, et aboutissent à trois vastes bassins de plomb toujours remplis d'eau. Figurez-vous bien un incendie qui viendrait à éclater le jour, la nuit ce

serait plus pittoresque ; vous frémiriez en voyant les arrêtés, les ordonnances, les décisions, les bordereaux, les cartons, voltigeant en étincelles ou en dentelle noire, les caisses flambant comme des bûches de Noël, et les espèces d'or et d'argent coulant comme une lave! Eh bien, les réservoirs s'ouvrent, les cataractes sont déchaînées, et un déluge fond sur cet embrasement ; et il y a bien plus d'un paresseux surnuméraire qui se dit voyant cela : Je n'irai pas demain au bureau.

O fortunatos! Heureux les employés, s'ils connaissaient tous leurs biens! et ils se plaignent! Consultez sur leur compte les rentiers entassés dans le couloir d'attente, et vous verrez si ce n'est pas le plus bel état de tout Paris que l'état d'employé. Ma foi! je suis de leur sentiment : l'employé a cette médiocrité d'or si précieuse! il l'a au positif comme au figuré : partant, point de crainte des larrons. L'employé entre à vingt ans dans son ornière, et l'y voici lancé pour toute sa vie, il aime à le croire. Voyez-le donc roulant toujours sur la même ligne, comme les roues d'un char sur les rainures d'un chemin de fer ; mais il ne voyage pas si vite. Sentez-vous bien l'inapplicable avantage de ne pouvoir s'écarter de sa voie étroite? l'employé en jouit pleinement. Eh! mon Dieu! capitalistes, banquiers, négocians, propriétaires, deux pas de côté peuvent vous faire tomber dans l'abîme : ces deux pas, l'employé ne peut pas les faire ; donc il est heu-

reux. L'employé est un homme à heures fixes, à idée fixe, à repas fixes; donc il a bon estomac, source de la santé. L'employé est, de par sa profession, un homme calme, régulier, sans passions; il ne faut pas qu'il soit amoureux, il ne travaillerait pas ou ferait une fausse addition, heureux s'il ne mettait pas le nom bien-aimé dans un rapport au ministre; il lui convient encore moins d'être ambitieux, car son ambition serait aussi triste qu'un amour malheureux; qu'il ne soit pas jaloux surtout, car il passe sept heures loin de sa femme. Mais on est homme avant tout! Non, monsieur, quand on est employé, on est employé. J'en ai connu un, nouveau marié, qui avait dans la journée des appréhensions conjugales, et, pour les aller apaiser, quittait le bureau; le chef passait et le notait comme mauvais employé. C'est, je le répète, l'état le plus heureux du royaume. La plus complète tranquillité d'esprit sur toutes les choses de cette vie, pas même le sentiment de l'amitié qui, n'étant point une passion, n'est pas défendu à l'employé. *On se prend sans se connaître, on vit ensemble sans s'aimer, on se quitte sans se regretter.* Je sais un employé qui a vécu trente ans dans les bureaux, sept heures par jour, un tiers de la vie, avec d'autres hommes, des centaines peut-être : il n'a retiré de tout cela qu'un seul ami.

Quel calme d'ame a l'employé! Il y a des millions d'êtres humains qui, dès leur entrée dans la

vie, regardent par où ils iront, comment, jusqu'où; l'horizon illimité les éblouit, leur tête s'y perd : l'employé n'a point de ces momens de vertige; il sait qu'à soixante ans il aura la moitié de son traitement pour vivre, pour vivre à moitié : c'est-là toute sa perspective. Rien ne peut l'étourdir pendant sa marche entre des cartons et des registres; il n'a pas de ces immenses points de vue qui peuvent égarer; s'il lui en survenait, qu'il se couvre les yeux : désirs, affections, espoir, pensée, tout, dans un excellent employé, est borné comme son revenu.

Je vous le dis, la vie de bureau serait une ineffable béatitude, le *sourire éternel* du paradis de Dante, sans le retour annuel de la session. L'employé redoute le député, comme les animaux redoutent l'anatomiste qui fait ses expérimentations sur la nature vivante. C'est que le député prend corps à corps l'employé : il a pour arme une lime et une varlope, puis il l'étend sur le bureau d'une commission, et là, sans écouter ses cris de détresse, le rogne et le rabote à merci et à miséricorde. Si du moins chaque coup de rabot n'emportait que les rugosités et les superfétations; mais non, il enlève la peau, la chair, les nerfs, les muscles au pauvre employé : ses petits projets d'économie, l'éducation de son fils, la mince dot de sa fille, tout cela s'en va sous quelques tours de l'inflexible varlope; et c'est ainsi que, depuis quinze ans, le député

traite l'employé. Aussi, je dois en prévenir le public, si bientôt il rencontre dans les rues un être, espèce de fantôme, un être grêle, décharné, amenuisé, ténu, diaphane, transparent, disloqué comme une créature fantastique de Bürger, d'Hoffmann, ou de Boulanger, qu'il n'ait pas peur.... C'est un employé. — C'est l'état le plus heureux, je le répète, que l'on puisse envier!

Redescendez : votre numéro est-il arrivé? Non. Faites alors un tour dans les cours voisines. Dans la cour du sud-ouest est la vaste salle de la loterie.

Il y a tout auprès de cette salle un bureau qui fait aussi battre bien des cœurs : c'est le bureau *des oppositions*.

L'écrivain dont je vous parlais comme étant bien capable de coopérer au présent livre, m'a raconté qu'une pauvre veuve qui avait à rentrer dans le cautionnement de son mari; se présenta un jour à la caisse pour le recevoir. C'était au fort de janvier. Elle n'avait pas de bois, des vêtemens à peine, plus de logement le lendemain. Cet argent la sauvait : sans cet argent elle était perdue.

— Madame, allez au *visa*, lui dit, sans la regarder, le payeur.

— Au *visa?* Et elle balbutiait.

— Oui. Pour savoir s'il y a opposition.

—Opposition ! murmura-t-elle douloureusement entre ses lèvres.

Elle avait des raisons de trembler : son mari avait des dettes.

Elle passe au bureau des oppositions, le cœur gros et la langue amère.

L'employé prit le mandat que lui présentait la veuve d'une main frémissante, et alla à un registre. Il le feuilleta, le feuilleta encore, tourna le mandat, le retourna comme s'il était embarrassé, puis revint à sa place la tête baissée : la veuve voyait son trouble, et s'en troublait davantage. Elle n'osa provoquer une parole que par un de ces regards désolés qui brisent le cœur.

L'employé allait parler : il se tut.

— Madame, reprit-il enfin, il y a opposition.

La malheureuse femme sortit en courant comme une désespérée.

En achevant ainsi sa simple narration, l'écrivain frappa sa table de sa plume, et sa plume se brisa.

Quel numéro appelle-t-on? C'est le vôtre. Prenez votre quittance : le temps presse; voici bientôt trois heures. Les écrivains, hommes et femmes, ayant cessé leurs travaux administratifs, tricotent ou lisent des romans.

J'ai vu ces jours derniers payer les pensions militaires, et c'est une scène d'un intérêt plus vif que le solde de ces annuités que vous avez gagnées au coin de votre feu à écrire de la prose, à faire des actes judiciaires ou dramatiques. Ce sont de plus nobles combats que ceux de la bourse qui ont valu aux soldats leurs pauvres retraites.

— Monsieur, dit celui-ci, en montrant au

payeur qui se sert fort bien de ses deux mains, une manche vide, monsieur, voici mon inscription.

— Mes cent francs de pension! dit un autre. Je les ai gagnés bien lentement. Dix francs aux Pyramides, dix à Marengo, dix à Austerlitz, dix à Leipsick, soixante à Waterloo; et il essuie ses yeux éteints.

Et voilà qu'entre tous ces vieux soldats il y avait un grand vieillard aux cheveux blancs qui se bouclaient sur le collet de son habit noir à forme très antique. Pendant que tous ces troupiers parlaient garnison et batailles, en sacrant, Dieu sait comme! on voyait les lèvres du vieillard s'agiter, et sa main se lever souvent comme pour faire le signe de la croix. C'était un prêtre qui venait chercher sa pension. Voyez comment cet homme de l'autel et ces hommes du camp avaient vécu différemment pour acquérir cet argent qu'ils allaient recevoir ensemble. Que de baptêmes, de carnages; de prières solitaires, de tumultueuses orgies; que d'agitations, que de recueillement! le calme presbytère, les villes prises d'assaut; le jardin riant de la cure, les champs brûlés et dévastés! et tout cela pour venir un jour, à la caisse centrale du trésor, demander le même pain pour la même vieillesse, tout aussi caduque, tout aussi abandonnée.

Voyez-vous cet homme au teint basané, il marche sur deux jambes de bois, c'est que les véritables ont été enlevées par un boulet au siége de

Saint-Jean-d'Acre. Il a traversé tout le désert de Syrie, ainsi mutilé, porté par ses soldats : il était capitaine. — Au nom de Dieu, dépêchez-vous de me payer : mes deux jambes valent bien 900 fr. par an.

Et les pauvres veuves qui viennent là, tristes, désolées, seules sur la terre, ne semblent-elles pas dire ? « Les affections d'un époux, son dévoue- » ment, son sang qu'il a mêlé au mien pour laisser » un héritier de son nom, vous payez tout cela » soixante francs ! »

Et une fausse nouvelle, qu'elle soit mauvaise ou bonne, un tour de roulette, un hasard à la loterie, font à un fat une existence opulente.

Voilà la morale des paiemens au Trésor.

ERNEST FOUINET.

LES THÉATRES DE SOCIÉTÉ.

Parmi tous les amusemens que multipliait la prospérité dont nous jouissions avant la révolution de 1830, la comédie de société occupait le premier rang. Les concerts et les bals pâlissaient devant une soirée dramatique, et les mots *On fera de la musique*, ou bien *On dansera*, n'avaient pas, sur une invitation, l'attrait puissant de cette courte et modeste annonce : *On jouera des proverbes*. Il n'était pas de prières, pas de démarches, pas de ruses dont on ne se servît pour être invité. On se réconciliait avec un ennemi, on donnait la main à un homme de police, on écoutait sans bâiller un député du centre : aucun sacrifice ne coûtait si l'heureux billet devait en être le prix. C'était alors un

billet de spectacle qui éveillait la concurrence : c'est aujourd'hui un billet d'hôpital. Comme tout a changé!

Ce n'était pas seulement dans les vastes galeries du faubourg Saint-Germain, et dans les riches salons de la Chaussée-d'Antin, que s'élevaient ces théâtres improvisés : le simple atelier de l'artisan s'embellissait par fois du double rang de paravens et de la rampe de chandelles : aucun plaisir n'était interdit à la classe ouvrière, qui trouvait dans le travail de la veille les amusemens du lendemain. Il m'est arrivé d'assister, dans un grenier, à la représentation de *Zaïre* et du *Dîner de Madelon*. Zaïre était une jeune et jolie blanchisseuse qui savait mal son rôle, ce qui donna lieu à un plaisant de dire qu'elle aurait dû le *repasser;* mais, comme à chaque instant elle essuyait ses yeux avec un beau mouchoir brodé, je fus convaincu de son extrême sensibilité; et, quand elle tomba morte sous le poignard d'Orosmane, je fus édifié de voir avec quelle décence elle s'occupa de cacher au public la jarretière que le mouvement de sa chute avait mise à découvert. Je ne dirai rien du jeu de l'Orosmane : on peut s'en faire une idée maintenant au Théâtre-Français : mais je n'ai point oublié avec quelle présence d'esprit il se jeta, après s'être frappé, sur la malheureuse Zaïre, de manière à l'embrasser à plusieurs reprises. Tous les spectateurs applaudirent; et on persuada à la mère de

Zaïre, qui ne savait pas lire, que c'était écrit dans le rôle. *Le Dîner de Madelon* ne fut pas moins remarquable par la dignité que la cuisinière mit dans son rôle. Elle eût joué Cléopâtre, Athalie, avec les mêmes gestes, le même accent, et les mêmes attitudes; et, lorsqu'elle s'assit à la table de son maître, elle déploya toute la grâce et toute la noblesse de Sémiramis montant sur son trône. Cette Madelon était pourtant une cuisinière; mais une cuisinière sur un théâtre ne doit pas ressembler à une cuisinière dans sa cuisine: aussi ses grands airs de princesse eurent-ils beaucoup de succès. Cette bizarre représentation, qui m'amusa beaucoup, m'a convaincu que le mérite le moins apprécié dans un acteur par un public peu éclairé, c'est le naturel. La dame de province qui se plaint de ce que mademoiselle Mars joue sur le théâtre comme si elle était dans sa chambre, m'aide à comprendre le public de nos boulevards. Je me rends compte de son engouement pour des pièces où l'exagération du style répond à l'invraisemblance des situations, et pour des comédiens qui joignent à la fausseté d'une déclamation emphatique le ridicule d'attitudes forcées et de contorsions bizarres. Le naturel n'est senti que par les gens de goût; et c'est l'art seul qui le donne.

Ce naturel, qu'on ne trouve jamais chez les acteurs qui s'exercent sur les planches d'un grenier, ne se rencontre même que bien rarement parmi

les comédiens qui se montrent dans un salon. Ce n'est pas que l'intelligence, l'esprit et le goût leur manquent; mais la plupart ont le tort de chercher leur talent dans le talent d'un comédien de profession. Ils apprennent des gestes, ils étudient des intonations ; et comme ces gestes et ces intonations ne sont pas les leurs, mais ceux d'un maître, il en résulte qu'ils deviennent nécessairement de mauvaises copies souvent même d'un mauvais original. Les conseils d'un comédien sont utiles pour la mise en scène, mais non pour l'art de dire. Si vous n'avez pas en vous-même la faculté d'exprimer nettement ce que vous sentez, si votre organe se refuse à peindre les émotions de votre ame, si vos regards ne s'animent pas du feu de vos paroles, et si vos traits restent immobiles dans le trouble des passions, croyez-moi, ne jouez jamais la comédie, et n'espérez pas que les meilleures leçons puissent suppléer à ce qui vous manque. Permettez-moi de vous dire, en parodiant le *Misanthrope :*

Et n'allez pas quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, *des leçons d'un pauvre professeur,*
Celui de ridicule et misérable *acteur.*

Il n'y a ni honte ni malheur à ne pas jouer la comédie; mais comme il y a toujours un peu de ridicule à la mal jouer, beaucoup de gens devraient s'abs-

tenir, qui ne s'abstiennent pas. D'où vient? C'est que rien n'est plus amusant.

Que, dans une société où la langueur et l'ennui commencent à s'introduire, une voix s'élève tout-à-coup et dise : Jouons la comédie! voyez soudain comme toutes les figures s'animent, comme toutes les ambitions s'éveillent, comme tous les amours-propres surgissent. Mais qui jouera? Personne n'ose encore se proposer. Une jeune dame s'écrie : J'aurais trop peur.... Ce mot suffit pour prouver qu'elle veut qu'on la rassure, et pendant qu'on s'efforce de dissiper la frayeur qu'elle n'a pas, la maîtresse du logis va chercher dans un coin un jeune homme auquel personne ne prend garde. Il a fait le quart d'un vaudeville.... cela suffit, c'est un auteur, et on le proclame directeur de la troupe.... Voyez alors comme on se presse autour de lui. Il n'est pas d'attentions et de prévenances qu'on ne lui montre. On le complimente sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il n'a pas fait, peu importe. Il faut le gagner, il faut le mettre dans ses intérêts. On propose de jouer un de ses ouvrages. Ils sont tous charmans ; on n'a qu'à choisir. Par malheur on n'en sait pas même les titres ; et la modestie de son refus vient secourir l'embarras de ses flatteurs. On s'occupe d'abord du choix des pièces.... et comme la maîtresse de la maison a une jolie voix et prend des leçons de Benderali, on se décide pour le vaudeville.... mais quel vaudeville? On

n'en manque pas, cherchons : *La Visite à Bedlam?* « — Non pas, dit une dame, j'ai mon mari à Cha-» renton, et cette pièce me le rappellerait. — *Le* » *Secrétaire et le Cuisinier?* — Vous n'y pensez » pas, s'écrie tout bas un jeune homme. Ce gros » intendant militaire qui joue là-bas au whist, a » porté autrefois le bonnet de coton, et ce serait » une personnalité. — Eh bien, *le Diplomate?* — Je » m'y oppose, dit une vieille dame, mon petit-fils » est troisième secrétaire d'ambassade à Copenha-» gue, et je ne sais vraiment pas comment M. Scribe » ose se permettre de tourner en ridicule la diplo-» matie. » — Vingt ouvrages sont tour à tour proposés et rejetés pour des motifs non moins puissans. Enfin, après avoir parcouru tout le répertoire du Gymnase, du Vaudeville et des Variétés, on s'arrête à deux vaudevilles qui ont le mérite de ne pas présenter d'allusions fâcheuses. Vient alors la distribution des rôles. Après une révolution, lorsque se fait le partage des places, on voit accourir de toutes parts une nuée de solliciteurs : l'un veut être ministre, l'autre conseiller d'état, celui-ci préfet, celui-là receveur-général. Nul ne trouve le fardeau trop lourd pour ses épaules : on se croit administrateur, financier, du moment que le Moniteur vous a nommé : on revient jouer son rôle dans son département, et on est tout furieux de voir que le public se moque de vous. C'est avec moins de légèreté et plus de discernement peut-être

que se fait la distribution des rôles d'un vaudeville; mais l'ambition est la même dans les aspirans, et personne ne se croit fait pour un emploi ou pour un rôle subalterne. Enfin, après de longs débats, tout se concilie. Une dame de quarante-cinq ans, maigre, sèche et ridée, jouera l'ingénue; sa fille fera la mère, et, en la grimant un peu, elle sera charmante. Un jeune homme que cet arrangement n'arrange pas, prend par dépit le rôle d'un grand-père et cède l'amoureux à son oncle, qui mettra une perruque blonde, se peindra les sourcils, et achètera des mollets. Une jeune et jolie brune, dont la main s'appuie sur le bras du directeur, obtient de lui l'emploi de soubrette, et comme il jouera le valet, il lui fera souvent répéter son rôle en particulier. Quant à la maîtresse de la maison, elle se sacrifie. Elle accepte un bout de rôle: cependant il faut qu'on trouve moyen d'y insérer un grand air de Rossini qu'elle chante à merveille. C'est tout ce qu'elle demande: on n'est pas moins exigeante. Mais voilà que le mari de la jolie soubrette s'avise de trouver mauvais qu'on n'ait pas employé son talent pour la comédie, et il en a beaucoup, lui qui était autrefois chambellan de l'empereur. Il se plaint amèrement de l'oubli dont il est victime. Comment faire? Il ne reste plus que l'emploi de souffleur: il s'en empare, et peut-être espère-t-il que la maladie ou la mort de quelque acteur le fera sortir de son trou et le lan-

cera sur le théâtre. Cet autre monsieur, qui ne sait pas dire trois paroles, mais qui plante admirablement un clou, est proclamé machiniste du théâtre. Il lèvera et baissera le rideau. Quant aux trois coups, c'est un autre qui les frappera; car tant de fonctions pourraient l'embarrasser. Mais le sujet le plus intéressant de la troupe, c'est le fils de la maison; il doit apporter une lettre et répondre : *Oui, Monsieur*. Sa mère, qu'étonne son intelligence précoce, ne doute pas qu'il ne s'en tire à merveille : mais pour en être plus sûre, elle le fait répéter vingt fois, et s'extasie sur sa bonne grâce et son naturel sous la livrée. Voyez, s'écrie-t-elle, ne dirait-on pas que c'est un vrai domestique? et elle est enchantée.

Bientôt les répétitions commencent, et avec elles les tribulations de la maîtresse de la maison. Ce n'est pas chose facile de réunir à jour et heure fixes, même pour un plaisir, huit ou neuf personnes, chacune d'elles ayant ses devoirs, ses intérêts, ses passions, et surtout ses caprices. L'une veut qu'on répète le soir, l'autre le matin : celle-ci n'est libre que le dimanche, celle-là va à la campagne. Enfin on convient du jour et de l'heure, et on se promet réciproquement de savoir son rôle. Le rendez-vous général est pour deux heures : il en est trois, et personne ne paraît encore. Le premier acteur qui arrive fait constater son exactitude, et va faire, en attendant, une visite dans

le voisinage : le second (c'est une dame) se récrie sur l'inconvenance de faire attendre une femme : le troisième arrive tout en nage, et annonce que, dans une heure, il est obligé de se trouver chez son notaire. Puis vient une lettre d'excuse : le chien de la jeune première est malade, et elle attend le médecin ; elle ne sait pas même si elle pourra jouer, tant la santé de cet être chéri lui cause d'inquiétude. Quatre heures sonnent, et on n'a pas encore dit un mot de la pièce. C'est à peine si chacun a lu son rôle, car on répète sur le manuscrit. Il est cinq heures, qu'on n'est pas encore convenu des places, des entrées, des sorties. On se sépare en se jurant d'être plus exact à la seconde répétition, et chacun s'en va en se promettant bien de n'en rien faire. On ne veut pas être victime de la paresse des autres. Une, deux, trois répétitions pendant lesquelles on se raille, on se flagorne, on se querelle, n'offrent ni plus d'ensemble ni plus de mémoire. Cependant le jour de la représentation approche, et on se décide à faire partir les lettres d'invitation. Chaque acteur en demande pour sa famille, pour ses amis, pour ses connaissances. Comment refuser des gens qui se fâcheraient peut-être, et qui feraient tout manquer ? Il faut bien les satisfaire ; et la malheureuse maîtresse de maison est condamnée à exclure ses amis pour faire place à des étrangers. Cependant les répétitions marchent au milieu de discussions sans cesse renais-

santes. L'un s'arrête, et s'obstine à ne rien dire tant que l'on cause bas dans la coulisse : le plus léger bruit le trouble : le chien qui jappe le déconcerte ; la porte qui s'ouvre lui fait perdre la tête. L'autre a la manie de donner des conseils à chaque phrase, il vous interrompt pour vous dire : Gonthier dit cela ainsi ; Léontine Fay joue ici avec son éventail. Il imite Gonthier et Léontine, et on ne reconnaît ni l'un ni l'autre. Celui-ci ne veut pas qu'on le souffle, et à chaque instant il reste court, et se fâche de ce qu'on ne le souffle pas. Celui-là ne peut se résoudre à dire son rôle tel qu'il est : il le brode, et le charge, et l'arrange, et fait si bien qu'il dénature et gâte tout.

Le plus à plaindre est le pauvre jeune homme qu'on a nommé directeur, et qui ne dirige rien, car chacun fait à sa tête. Cependant tous l'assiégent pour lui demander ses avis. Malheur à lui s'il se permet quelques observations, et si ses conseils ne se bornent pas à dire : Vous serez ravissante ! vous serez parfait ! Qu'il s'avise de blâmer ! on lui tourne le dos, on se moque de lui ; et, si la pièce va mal, c'est de sa faute, car il est directeur.

Trois jours avant la représentation, une grande question s'agite : c'est celle des costumes ; et, comme le dit M. Leclercq dans l'un de ses plus jolis proverbes : *Les costumes font beaucoup*, si ce n'est tout.

« — J'aurai une robe rose, dit la dame de quarante-cinq ans.

» — Et moi aussi, ajoute la jeune soubrette.

» — Mais, ma chère, c'est impossible, nous ne pouvons pas être habillées de même. Ce serait ridicule; et d'ailleurs le rose ne vous sied pas.

» — Le rose ne me sied pas!.... à mon âge!.... Est-ce vrai, monsieur?

» — Quand on est jeune et jolie, tout sied également bien. Le rose a l'avantage de rajeunir.

» — Eh bien, ma chère, je vous cède le rose, réplique malignement la soubrette. Moi je ne tiens pas à me rajeunir. »

Et voilà deux amies qui, de trois jours, ne se parleront pas.

Mais ce ne sont pas seulement les dames qui attachent une haute importance à leur toilette. Suivons chez Babin nos comédiens de société, et nous serons en peine de savoir dans quel sexe la nature a jeté le plus de prétentions. Là, on essaie vingt habits différens; mais aucun ne prend bien la taille, aucun n'a bonne grâce; le drap est trop gros; il est couvert de taches; la couleur en est terne, et n'aura pas d'effet au théâtre. Après avoir mis les magasins sens dessus dessous, et madame Babin au désespoir, on se décide enfin, sans trop penser à son rôle, pour le costume qui plaît et non pour celui qui convient. Il ne faut pas croire que ce soient les premiers sujets qui s'occupent le plus de cette grande affaire. L'acteur chargé d'apporter une lettre est précisément celui qui y met

le plus d'importance, et plusieurs heures se passent avant qu'il ait décidé s'il apportera sa lettre en livrée jaune, ou rouge, ou verte. On délibère moins long-temps pour mettre un pays en état de siége.

Enfin le grand jour arrive ! Mais voici bien une autre tribulation !... l'amoureuse a la migraine, et on ne croit pas qu'elle puisse se lever.... L'oncle a une extinction de voix, et on craint qu'il ne puisse ni chanter ni même parler. —Malheureuse maîtresse de maison, que va-t-elle faire de tout ce monde, qui dès sept heures assiégera sa porte? — « Au moins, s'écrie-t-elle dans son désespoir, s'il était mort il y a trois jours, j'aurais eu le temps de le remplacer ! » Dix fois dans la journée elle va chez le pauvre malade : vingt fois elle envoie chez le malheureux enroué : jamais on ne vit tendresse pareille, ni plus touchant intérêt : une mère, une amante, pâlissent devant elle en soins, en attentions, en dévouement. Mais, comme il y a un dieu pour les amans et les ivrognes, il y en a un aussi pour les comédiens ; et quand l'heure du spectacle arrive, la migraine a disparu, l'enrouement a cessé.

Quelle foule dans ce salon! on se presse, on s'entasse : les plumes, les fleurs, les diamans forment un coup-dœil ravissant. Mais qui vois-je bon Dieu! aux premiers rangs ? des dévotes qui jamais n'ont mis le pied dans un théâtre! Elles sont arrivées les premières, et elles ont pris place avant

tout le monde. C'est qu'ici il n'y a pas de péché : les pièces, à la vérité, sont les mêmes qu'au théâtre ; mais les comédiens de société vont à la messe. D'ailleurs, comme me l'a dit une d'elles, on ne paie pas ici, et tout le mal est de payer pour soutenir ce que l'église combat. J'ai admiré, sans trop la comprendre, cette subtile distinction.

Mais chut ! chut !... on va commencer... Pourquoi ce bruit dans la coulisse? Hélas! c'est que l'oncle se désespère... Babin a oublié sa perruque, sa perruque blonde qui devait lui donner vingt ans de moins... sa perruque, vrai chef-d'œuvre de Michalon. Comment faire ? on commence à s'impatienter dans la salle où la chaleur est accablante : par malheur, le perruquier du coin n'a que des faux toupets. Enfin on aperçoit dans la salle un vieux monsieur dont la chevelure blonde et frisée paraît plutôt l'œuvre d'un perruquier que de la nature. On l'appelle ; et, bon gré mal gré, il est obligé de prêter sa perruque, quoiqu'il soutienne que ce sont ses cheveux. Pour le consoler, on lui met un bonnet de coton, et on lui permet de rester dans la coulisse et de ne rien voir.

Enfin le rideau se lève, et la pièce commence. Au milieu de la seconde scène, la femme d'un ministre arrive, et il faut que tout le monde se dérange pour la laisser parvenir à la place qu'on lui garde sur le devant. Cette interruption trouble l'actrice qui était en scène... Elle cherche en vain

à se remettre : sa mémoire s'égare ; sa voix s'altère : elle ne voit plus rien, n'entend plus rien, ne dit plus rien, et elle tombe évanouie dans les bras de son interlocuteur, qui lui-même ne sait plus où il en est... Il faut baisser la toile. — Après une demi-heure pendant laquelle on fait respirer à l'infortunée, qui pâlit sous son rouge, des sels de toute espèce, on recommence le vaudeville. Cette fois tout va bien ; et les spectateurs, que glaçait d'abord la chaleur de la salle, finissent par s'échauffer, et paient en bravos le talent des acteurs. Le grand air de la maîtresse du logis a obtenu trois salves d'applaudissemens, et la grâce et l'intelligence que son fils déploie en apportant la lettre, enlèvent tous les suffrages. La toile tombe au milieu de l'enthousiasme universel : mais la femme du souffleur se promet bien de faire une scène à son mari, qui lui a fait manquer la sienne, en la soufflant mal à propos.

Le second vaudeville a encore plus de succès que le premier. Mais au dénouement, au moment de la reconnaissance, dans l'instant le plus pathétique, quand les deux époux se jettent dans les bras l'un de l'autre, voilà que la moustache postiche du mari s'accroche dans le bonnet de sa femme. Il s'en aperçoit, et, la pressant plus tendrement dans ses bras, il lui dit tout bas.... Ne me quittez pas.... vous emportez ma moustache. —

Mais la jeune actrice, dont la position embarrassante commence à exciter le rire, s'efforce de s'arracher des bras de son trop tendre époux, qui, de son côté, s'obstine à la retenir, et fait d'inutiles essais pour dégager sa moustache. Enfin il faut bien se quitter, et la malheureuse moustache reste suspendue aux barbes du bonnet. Alors un rire général part de la salle, et gagne le théâtre : spectateurs et acteurs, comparses, machinistes et valets, tout le monde rit aux éclats, et la toile tombe au milieu de l'hilarité générale, comme on dit à la chambre des députés.

A la comédie sur le théâtre succède la comédie dans la salle. Il n'est pas de complimens, pas d'éloges, pas de flatteries, qu'on ne jette à la tête des acteurs, qui finissent par en être embarrassés. On n'entend plus que ces mots : *Comme un ange!..* C'est le terme convenu, la formule obligée. *Comme un ange!..* se dit et se répète à tous sans distinction... *Comme un ange!...* subit tous les tons et toutes les inflexions de l'accent laudatif, et il n'est pas jusqu'au souffleur qui ne reçoive aussi son *Comme un ange!*

Et bien, de ces ennuis, de ces tourmens, de ces contraintes, de ces intrigues, de ces querelles, de ces accidens, de ces désespoirs, se compose un des plaisirs les plus vrais et les plus amusans, celui de jouer la comédie.

Il ne faut pas croire que le tableau que je viens

d'ébaucher, d'après ce que j'ai vu souvent, soit l'image fidèle de tous les théâtres de société. Dans plusieurs salons du faubourg Saint-Germain, on jouait la comédie, le vaudeville, et même l'opéra comique, avec un ensemble qui eût fait envie à des comédiens de profession. Les maîtresses de maison prenaient à elles seules toute la peine; mais le plaisir des autres la leur faisait oublier.

Après avoir peint la tragédie dans un grenier, le vaudeville dans un salon, il me reste à vous parler de la comédie dans un château. Là, ce ne sont plus des planches mal jointes qui crient sous les pas des acteurs; les coulisses ne se composent plus des débris d'un paravent, dont les feuilles trop rapprochées ne permettent d'entrer en scène qu'en marchant de biais : la rampe n'est plus un cordon de bougies dont la flamme peut incendier la robe d'une actrice, ou brûler la manche du souffleur. Là, c'est un vrai théâtre avec ses décorations peintes par Cicéri; son parquet légèrement incliné et recouvert d'un tapis, et sa rampe de quinquets qu'on élève et qu'on baisse à volonté, pour faire le jour ou la nuit. Là, les spectateurs ont des loges élégantes, et les bancs de l'orchestre et du parterre, élevés en gradins, permettent aux dames d'étaler dans leur coiffure tout le luxe des plumes et des fleurs. Là, ce n'est point un maigre piano, que souvent n'entend pas l'acteur qu'il accompagne; c'est un orchestre complet, que dirige un de

nos meilleurs violons, et qui fait honte aux symphonistes du Théâtre-Français.

Mais ce n'est là qu'un des moindres avantages de la comédie à la campagne sur la comédie à Paris. Quinze jours avant l'époque fixée pour la représentation, la dame du château rassemble les sujets épars qui composent la troupe qu'elle a formée elle-même avec soin. On se connaît à peine en arrivant, et souvent il suffit d'une répétition pour établir entre tous les nouveaux camarades cette bienveillance, cette union, et même cette familiarité, dont l'aimable abandon fait le charme de la vie de château. On n'est plus étranger l'un à l'autre, et l'intérêt commun fait aussitôt disparaître toutes les distinctions sociales. On dirait une république de gens heureux; et c'est par une grâce charmante, par mille attentions délicates, par les prévenances les plus aimables que la châtelaine établit son doux despotisme, sans qu'aucun murmure proteste contre la légitimité de son pouvoir. Les répétitions ne causent là ni gêne, ni ennui. On n'a pas d'autre affaire, et cette affaire est un plaisir de plus au milieu des autres plaisirs. J'en appelle ici à tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de faire partie des aimables et brillantes réunions de Lormois, du Marais, et de Luciennes. Je ne doute pas que ces jours de fêtes ne soient au nombre de leurs plus doux souvenirs, et qu'ils ne trouvent place au milieu de tous les regrets du passé.

On ne se renfermait pas là dans les étroites proportions d'un vaudeville ; c'était la vraie, la bonne comédie de Molière, dont nous tentions d'atteindre la hauteur. C'était déjà une jouissance réelle d'enrichir sa mémoire de ces beaux vers qui seront à jamais les plus nobles enseignemens de la raison, et les plus sublimes inspirations du génie. La force de ces chefs-d'œuvre soutenait notre faiblesse; et l'admiration qu'excitait le poète, suppléait au talent qui manquait à l'acteur. *Le Misanthrope, les Femmes savantes, le Tartufe!* voilà les ouvrages que nous osions jouer devant des spectateurs blasés sur tous les talens dramatiques de nos jours : l'effet que nous parvenions à produire était comme un nouvel hommage au génie de Molière, et ce n'était peut-être qu'à l'admiration qu'il inspirait que nous devions les suffrages qu'on donnait à nos efforts.

Souvent alors une princesse, dont le nom sera grand dans l'histoire, venait, par sa présence, ajouter à nos plaisirs ; l'intérêt qu'elle semblait y prendre ne prouvait pas moins son goût pour les arts que sa bienveillance pour nous, et la grâce de son esprit était d'accord avec la bonté de son cœur, pour dire à chacun le mot qui devait lui plaire. Ce n'est plus, hélas! à des jeux de théâtre qu'elle assiste aujourd'hui ! Quand je la voyais au milieu de nous, si heureuse et si gaie, j'étais loin de penser que cette jeune et faible femme dût bientôt,

comme Marguerite d'Anjou et Marie-Thérèse d'Autriche, étonner le monde par l'énergie de son courage et l'héroïsme de son dévouement.

ED. MENNECHET.

UNE SCÈNE DE MAGNÉTISME.

This only is the witch craft I have us 'd.
SHAKESPEARE.

MONSIEUR l'éditeur du livre des *Cent-et-un* veut bien me demander un nouvel article; c'est fort obligeant, sans doute : mais il exige absolument que j'y parle du magnétisme; c'est fort embarrassant.

D'abord, il n'est pas du tout agréable de passer dans le monde pour s'occuper de magnétisme. Beaucoup de vos meilleurs amis vous considèrent alors avec une sorte d'inquiétude compatissante; comme celle que nous inspirent les gens dont la tête n'est pas bien rassise. Je trouve cela tout naturel; il y a quelques années que j'en usais ainsi

avec les autres, et aujourd'hui, par la même raison, je suis presque honteux d'être signalé comme un adepte de Mesmer, de Puységur, et du bon M. Deleuze.

Ne voyez-vous pas tout de suite les inconvéniens d'une réputation de ce genre? En politique, cela vous classe infailliblement parmi les esprits faibles; en philosophie, parmi les cerveaux creux; en littérature, parmi les niais. Ainsi, par exemple, si jamais je trouve assez de confiance en moi-même pour ramasser dans mes paperasses de quoi remplir un ou deux in-octavo, et puis après cela que je m'avise, tout comme un autre, de me mettre sur les rangs pour l'Académie française, pensez-vous qu'une pareille note sur mon compte soit une bien bonne recommandation auprès de MM. les trente-neuf? Supposez encore un député à nommer, et un candidat véhémentement suspect de magnétisme; comment l'accueilleront les électeurs avec un antécédent, ou, si vous voulez, un précédent semblable? Je vois déjà venir toutes les railleries : Il veut magnétiser la chambre, endormir l'Europe; enfin, une nuée de traits qui tuent un candidat dans un chef-lieu d'arrondissement.

Parbleu! c'est une chose bien singulière! dans un temps où le magnétisme n'était pas encore publiquement constaté, alors que le charlatanisme se chargeait de l'exploiter en grande partie et que le mystère ajoutait à son merveilleux, il était du

bon ton de s'en mêler, et chacun, sans risquer sa réputation, pouvait y croire tout à son aise. On croyait à cela et à bien d'autres choses. Je me souviens d'un vieux brave homme, ancien capitaine de dragons, qui, au retour de l'émigration, avait conservé, comme une sorte de bagage de l'ancien régime, le magnétisme, la baguette divinatoire, nombre d'anecdotes sur M. le comte de Cagliostro, le tout entremêlé de citations de M. de Voltaire, et d'une quantité de remèdes de bonne femme empruntés au journal de Verdun. Le digne oncle! il n'avait pas de plus grand bonheur que de donner ses recettes et d'administrer ses simples, et il croyait à leur efficacité aussi fermement qu'il était convaincu que, sans M. Necker, la révolution française n'aurait pas eu lieu! Pardon de la digression.

Je disais donc qu'avant la révolution, il n'y avait nul inconvénient à croire au magnétisme, qui pourtant n'était rien moins que démontré; et aujourd'hui que nombre d'expériences ont été faites solennellement en présence des plus célèbres facultés d'Europe, que de nombreuses cures ont été opérées publiquement dans un hôpital de Paris à la face de tous les médecins, étudians, et curieux, qui ont voulu en être témoins; aujourd'hui qu'une commission nommée *ad hoc* a conclu à l'existence des phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme; aujourd'hui que vous rencontrez par-

tout des gens qui ont vu, ou qui ont été guéris, ou dont les amis l'ont été, ou qui conviennent d'avoir éprouvé un effet quelconque de cet agent physique singulier, comment se fait-il qu'il y ait un peu de ridicule à passer pour étudier le magnétisme et pour y croire?

Voilà pourtant où en est maintenant la question. C'est une des bizarres inconséquences de l'humaine nature. Les uns croyent parce qu'ils ont vu ou éprouvé; les autres ne croyent pas, parce qu'ils n'ont pas eu de preuves; et tous s'en tiennent là. Ceux qui n'ont pas été convaincus, aiment mieux ne pas y croire que d'y aller voir; et il leur est également commode de se moquer de ceux qui ont jugé que la chose valait la peine d'être vérifiée. Tâchons de savoir pourquoi cela.

Quand il se fait une découverte dans les sciences physiques, et qu'elle est suffisamment constatée par les témoignages du monde savant, personne ne prend la peine de la révoquer en doute; on a plus tôt fait d'y croire sur la foi d'hommes spéciaux et capables, qui ont comme la procuration de l'humanité civilisée pour admettre les nouvelles vérités et leur donner cours. Quand j'entendis parler pour la première fois de l'action extraordinaire du galvanisme sur le système nerveux même après la mort, je fus sans doute fort émerveillé; mais le fait n'étant contesté de personne, je n'hésitai pas un moment à l'admettre. S'il eût été contesté,

j'eusse pensé qu'il méritait bien qu'on s'en assurât, et je n'eusse rien négligé pour savoir parfaitement à quoi m'en tenir. Ainsi ai-je fait pour le magnétisme; ainsi, ce me semble, devrait faire tout le monde, ou bien je ne sais plus ce qui est digne de curiosité, dans un temps surtout où tant de gens s'évertuent à chercher de la poésie.

Mais, voyez-vous, il y a quelque chose qui nuit au magnétisme; c'est qu'il dévoile un côté du monde physique qui nous était entièrement inconnu; c'est que la science, suivant son habitude, a irrévocablement fixé les lois du monde connu; c'est qu'elle est fondée à regarder comme impossible ce qui semble déroger à ces lois, et ce que le vulgaire, moins scrupuleux qu'elle, admet tout bonnement comme merveilleux. Cette manière de raisonner est en effet fort plausible; ce qui a une apparence de merveilleux étant jugé impossible, on décide qu'il ne vaut pas la peine de s'en occuper. Mais combien d'autres faits maintenant admis, ont passé autrefois pour merveilleux, parce qu'ils semblaient choquer les idées reçues, et sortir de l'ordre naturel? Les phénomènes de l'électricité, du galvanisme, du magnétisme minéral, etc., ne parurent-ils pas merveilleux d'abord, et les explique-t-on bien aujourd'hui? Eh bien, ceux du magnétisme animal doivent entrer dans le domaine physique, quoiqu'on ne les explique pas, et ils doivent avoir aussi leur loi, qui peut-être un jour sera connue et les expliquera.

Oh ! pardon, voilà que je me laisse aller à traiter la question scientifique, et pourtant je me suis bien promis de n'en rien faire. Je ne veux que me placer au point de vue moral, poétique, philosophique, pittoresque, si vous voulez. Je ne dois vous donner ni un procès-verbal de clinique, signé de trois médecins, ni une théorie sur le magnétisme, ni une discussion pour ou contre. Tout cela serait ici hors de propos.

Cependant, il faut bien que je prenne mes précautions avec le lecteur sérieux. Ainsi, de grâce, laissez-moi ajouter quelques mots à ce préambule. Je vous assure donc que je crois au magnétisme, et même au somnambulisme, qu'il serait mieux d'appeler autrement [1]. J'y crois, parce que j'ai examiné nombre de somnambules avec la prévention la plus défavorable d'abord, et ensuite avec la plus impartiale attention. Je vous dirai encore que l'appareil nerveux est principalement en jeu

[1] Le somnambulisme magnétique, c'est le développement d'un sixième sens, ce sens qui se révèle quelquefois dans les pressentimens, les sympathies, et tant d'autres phénomènes de la vie ordinaire; c'est, si l'on veut, l'instinct naturel stimulé à tel point qu'il a des perceptions que nous refusent nos sens dans l'état de veille. Nous ne savons ni pourquoi ni comment cette faculté se développe ainsi; les somnambules ne peuvent nous rendre compte du genre de leur perception, de leur vision. Mais, du moins, les gens qui se donnent la peine d'observer le fait ne peuvent le nier. J'en ai vu bien d'autres chez le docteur Chapelain, cet ardent expérimentateur magnétique, qui a sacrifié toute sa carrière médicale aux progrès de la science, et qui, chemin faisant, opère des cures étonnantes.

dans l'action magnétique, et qu'ainsi, moins il y a de sensibilité nerveuse, moins le magnétisme agit. On conçoit dès-lors pourquoi les femmes sont plus aisés à magnétiser que les hommes.

Je crois aussi que le charlatanisme s'est souvent emparé de cette découverte, sans doute renouvelée des anciens, et que l'enthousiasme l'a exagérée; mais, dites-moi un peu, quelle découverte en médecine n'a pas eu ses enthousiastes, ses fripons et ses dupes?

La panacée physique et morale, le moyen d'arriver à l'absolu, à la vérité universelle : il y a des gens qui voient cela et bien d'autres choses dans le magnétisme. Quant à ceux qui ne sont ni dogmatiques, ni illuminés, mais qui observent les faits à l'aide de l'expérience et de la raison, qu'ils se bornent à étudier le plus possible de faits magnétiques, avec toute la prudence du doute. Mais qu'ils se gardent bien de faire aussi leur théorie, que d'autres faits viendraient bientôt renverser. De tout temps on a pensé que l'époque de la synthèse était venue; aussi combien de systèmes ont passé sur cette planète, comme les générations, les monumens, les empires! Dans deux mille ans on en fera d'autres qui seront supplantés plus tard. Pour moi, j'aime assez les systèmes, mais seulement comme méthodes. En voilà bien assez là-dessus.

Pour en finir, voici une lettre dans laquelle se trouvent rassemblés, comme dans un cadre, les phé-

nomènes les plus intéressans, mais non pas les plus merveilleux du magnétisme. Elle m'a été adressée par un ami dans lequel j'ai autant de confiance qu'en moi-même, et je la publie toutefois sans en prendre la responsabilité.

. . . .

« .... Décidément, mon très-cher, nous n'allons point aux eaux. La saison commence à être avancée. Les bains de mer n'ont rien fait, et, qui pis est, ils ne sont pas en vogue cette année; on n'y va pas non plus. Le voyage d'Écosse est remis à l'année prochaine, et voilà tout l'été passé à Châteauverger. Ne serait-ce pas à périr d'ennui sans les ressources de ton ami? Mais qu'il est difficile d'amuser une jolie femme accoutumée à faire effet partout et gâtée par les succès du monde!

» La charmante cousine se plaint donc toujours de ses nerfs. Elle gémit de ce que son mari soit obligé d'être maintenant à la tête de son régiment. Sa première ferveur de romantisme est passée; les romans de Walter Scott et à la Walter Scott ne l'intéressent plus. Nous lisons encore parfois quelques vers de Wordsworth et de Byron, mais avec une attention languissante. Elle s'est dégoûtée de la peinture, parce que les talens sont devenus trop communs, et que, dans les couvens, les petites filles composent des tableaux de genre ou peignent d'après le modèle. Rossini? elle a tant chanté ce

qu'on chante de lui dans les salons! Elle ne conçoit plus qu'on fasse de la musique d'amateur sans exécuter un acte entier avec chœurs et orchestre. Quoi donc faire ?

» J'ai trouvé les circonstances plus favorables que jamais pour reproduire mes offres de magnétisme. On a ri, on a rejeté cela bien loin comme chimères. Le lendemain migraine insupportable. C'était un excellent motif. J'ai ramené la question, j'ai exposé ma théorie, j'ai cité mes cures merveilleuses, j'ai vanté mes somnambules. La curiosité a paru excitée. « Mais est-il possible? n'est-ce pas une illusion?—Essayons, vous verrez.—On va se moquer de nous.—Qu'importe?—Cela me rendra plus malade. — Au contraire, je réponds de vous guérir. — Eh bien, cela m'ennuiera. — Vous n'en aurez pas le temps.— Sera-ce long? — Au plus dix minutes.—Et puis, n'êtes-vous pas un peu jeune, ou bien moi?—Oh! je suis votre cousin.—Au fait, c'est vrai. Allons..... au moins Alberte peut rester, n'est-ce pas? — Comment donc? sans doute.»

» Franchement elle en mourait d'envie, et la belle Alberte n'en était pas moins curieuse qu'elle. Te le dirai-je? c'était surtout à cause de celle-ci que je souhaitais si ardemment cette expérience. Avec ses beaux yeux si noirs, si brillans, ses grands cheveux lisses qui ceignent son front comme un bandeau de jais; cette expression de physionomie si touchante, cette pâleur que relève

un teint légèrement espagnol, enfin tout ce charme répandu sur sa personne, quelle somnambule ce serait qu'Alberte! mais je n'osais y songer; et pourtant, me disais-je, c'est alors que je saurais son secret....

» Madame de B... a plus d'esprit que la jeune pupille de son mari, et d'ailleurs l'usage du monde, sept à huit ans de plus, cela se conçoit. Mais quelle ame que celle d'Alberte ! et puis dans sa dix-huitième année, à l'âge des pâles couleurs... il lui faut un mari. Or, dans ce siècle et dans le monde où elle se trouve placée, quel mari trouverait-elle? La pauvre enfant, elle n'a rien! cinquante mille écus tout au plus! Il est vrai que c'est tout venu; mais au point où en est le luxe, surtout au Gymnase !

» Tu t'impatientes : j'arrive. Je voudrais bien pourtant m'arrêter sur la charmante composition de chevalet que j'avais sous les yeux. J'ai toujours regardé comme l'un des plus délicieux contrastes que nous offre la nature, un groupe formé d'une brune et d'une blonde, appuyant leurs deux jolies têtes l'une contre l'autre, et joignant leurs chevelures aussi dissemblables que leur teint, leurs yeux, leur port, et l'expression de leur physionomie.

» Ici, comme il arrive souvent malgré le préjugé contraire, c'est la brune qui est tendre, sérieuse, mélancolique; c'est la blonde qui est vive,

enjouée, piquante. Madame de B... est au fond beaucoup plus sensible qu'elle ne veut le paraître. Elle a l'air de ne s'intéresser à rien et de traiter les choses en pirouettant. Mais, en dépit de son cerveau d'homme qui comprend tout, elle a une ame de femme qui sent vivement, un cœur qui a besoin de quelque idole... pour long-temps? j'en doute.

» Pour Alberte, sa tête souvent penchée sur sa poitrine, ses yeux un peu battus et sur lesquels s'abaissent de longs cils noirs, son regard souvent fixe, humide et pourtant brûlant, tout en elle annonce une prédestination à quelque passion profonde, c'est-à-dire aux plus grandes ivresses de bonheur et aux douleurs les plus poignantes. Passion à toujours? je le crois.

» Enfin, madame de B... est sur un divan, moi devant elle sur une chaise, pressant légèrement ses genoux entre les miens. Je lui dis de s'appuyer la tête sur un coussin, de se laisser aller au sommeil sans essayer de résister à mon influence; car, à quoi bon rendre l'expérience plus longue et plus pénible pour tous deux? Qu'est-ce que cela prouverait? Je prends une de ses mains (fort belles comme tu sais, mais je n'y songe pas alors, comme de raison); je laisse Alberte, qui est aussi sur le canapé, tenir l'autre dans les siennes. C'est pourtant contre les principes qui prescrivent l'isolement; mais penses-tu que je veuille m'isoler d'Alberte?

» Après trois minutes de recueillement ou de concentration, pendant lesquelles je dirige très-faiblement mon action magnétique pour la ménager, je projette doucement ma main vers le front, puis je l'abaisse le long de la figure avec beaucoup de lenteur ; et descendant ainsi, je m'arrête successivement devant la clavicule, le sternum, les plexus solaires et l'épigastre, que je presse un peu. Bienheureuse langue anatomique ! elle n'effarouche point la pruderie ; aussi je ne manque pas de m'en servir.

» Tout cela n'a été en tout que l'affaire de cinq minutes, et déjà la respiration devient plus fréquente, les mains plus chaudes et un peu moites, le sein légèrement agité, les regards incertains et les paupières demi-closes. Je continue avec assurance du succès. Mais j'en obtenais bien un autre pendant ce temps-là ! Je tourne la tête du côté d'Alberte ; elle était profondément endormie. Cette organisation si délicate et si impressionnable avait absorbé le fluide, comme nous disons nous autres magnétiseurs.

» Madame de B... s'aperçoit de mon étonnement, et en voit aussi la cause. Encore entre la veille et le sommeil, elle n'était pas tout-à-fait sous ma puissance.

« Je ne veux plus être magnétisée, » me dit-elle en se levant tout à coup.

« — Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? — Mais

» vraiment, c'est sérieux; voyez donc cette enfant. » — Elle dort profondément, voilà tout. — Il me » semblait tout-à-l'heure que je ne m'appartenais » plus à moi-même. Je sentais comme si le moi » s'en allait. — Cela se passe toujours ainsi. — » Mais je vous dis (en souriant un peu) que cela » est fort dangereux. — Idée que cela! avec moi » du danger! — Je vous déclare que je ne vou- » drais être magnétisée que par l'homme que » j'aime le mieux au monde, et ce n'est pas vous. » — Imaginez donc que dans l'état de veille les » affections habituelles reprennent tous leurs droits, » et l'influence du magnétiseur n'est presque plus » rien. — Je le veux croire; mais convenez alors » du moins que, dans l'état magnétique, ces affec- » tions peuvent être remplacées un moment par » d'autres. — Quelquefois, il est vrai. Eh bien! le » grand mal! C'est comme une infidélité en songe, » comme une passion pour un être imaginaire » rencontré dans un roman. Bien fou qui serait » jaloux de ces choses-là! »

» Alberte dans ce moment paraissait agitée, sans doute parce que j'étais moi-même un peu ému, tant le rapport magnétique existait dès lors intimement entre nous deux. Je calme aisément, par quelques passes à distance, de légères crispations nerveuses, et me tournant vers madame de B... :

« Tenez, c'est vous qui êtes cause qu'elle souffre.

» Les nerfs sont si irritables dans cet état, que » notre petite contestation suffit pour l'inquiéter. » Il vaudrait mieux finir tout uniment par vous » laisser endormir. — A quoi bon ? ma migraine » est passée. — Cela ne ne se peut pas. Au con- » traire, je vois que vous avez la tête pesante. — » Oui, je suis toute maussade. — Il faut que vous » dormiez un peu pour vous calmer avant que je » vous dégage du fluide ; sans cela vous seriez » indisposée tout le jour. — Est-ce que vous allez » laisser encore dormir cette jeune fille?—Un peu » de temps, par la même raison. — Comme ça, » vous allez donc être seul avec deux femmes en- » dormies ? Savez-vous que ce sera un peu singu- » lier ? Et mes devoirs de tutrice ? — Allons donc ; » laissons ces enfantillages. Et puis, ne disiez- » vous pas que vous êtes curieuse de voir ce que » fait à présent votre mari ? — Oh ! j'oubliais cela. » Sans doute, si j'étais sûre de voir ! Allons. »

» Elle se rassied, et je l'endors, mais sans m'occuper d'elle avec trop d'intérêt, car je craignais de renouveler les crispations de nerfs d'Alberte. Je savais que la jalousie se développe à un point étonnant chez les somnambules. Je n'étais pas sûr qu'Alberte le fût, car je ne lui avais pas parlé ; mais je m'en doutais bien. Malgré toute mon attention, la charmante pupille donnait des signes d'agitation au moment où madame de B... faisait les derniers bâillemens, et, se laissant aller à un

sommeil invincible, étendait ses membres, et posait sa tête en arrière avec cette grâce qui n'abandonne jamais les femmes, lors même qu'elles ne songent plus qu'on les regarde.

» Figure-toi, si tu peux, ce ravissant tableau et les émotions ineffables qui faisaient vibrer mon ame après cette petite victoire magnétique si facilement obtenue.

» Je l'ai dit vingt-fois : on ne connaît pas encore tout ce qu'il y a de poétique, de sublime, d'aérien dans la femme, quand on n'en a pas vu dans l'état de somnambulisme. Telle même qui attire à peine les regards dans l'état ordinaire, possède alors un charme à part. La carnation devient plus transparente, plus fraîche ; la peau mieux tendue la physionomie a une expression plus gracieuse ou, suivant l'occasion, plus énergique, quoique les traits semblent reposés comme dans le sommeil ; les poses sont toujours heureuses, et les gestes aussi ; enfin la voix est plus douce, plus pénétrante. Une fois je fis chanter une somnambule, et on versait des larmes à l'entendre : réveillée, je lui demande le même air qu'elle ne se doutait pas d'avoir chanté un moment auparavant ; ce n'était plus ni la voix ni l'ame de tout-à-l'heure.

» J'aurais voulu d'abord parler à la charmante Alberte ; mais je n'osais en vérité. Je tremblais qu'elle ne fût pas tout-à-fait en somnambulisme, et qu'elle ne se réveillât en m'entendant. Je lui

prends donc seulement la main bien doucement ; elle est complètement insensible, comme il arrive dans cette sorte de catalepsie. Mais je veux qu'elle sente la mienne et me donne un signe de connaissance ; alors il me semble que je trouve cette main un peu *responsive*, comme on dit si joliment en anglais.

» Alberte dormait toujours, et avait entendu ma pensée ; le rapport était complet.

» Après un long regard d'amour, de désir et d'espoir, épandu avec délices sur toute sa personne, je me tourne vers madame de B... et j'essaie de lui dire tout bas quelques mots, comme : « Vous trouvez-vous bien ? » Elle répond faiblement : « Oui, » sans cesser de dormir. Évidemment elle était en somnambulisme. Ce succès m'enchante, m'encourage et m'intéresse plus vivement à elle. Je lui porte une main devant le front, une autre vers le cœur en la magnétisant avec un peu plus d'intensité ; en moins d'une minute, elle donne des marques de l'influence de cette action, et commence à parler spontanément pour chercher à me rendre compte de l'état singulier où elle se trouve.

« Je ne sais plus où je suis, » me disait-elle, « mais je sens que je suis avec vous, avec Alberte » aussi ; cependant c'est par vous que je la vois. » C'est un monde nouveau qui se développe en » moi ; mais c'est encore le chaos, tout est dans le » vague. Plus tard je verrais bien mieux. Oh ! mon » Dieu, que c'est extraordinaire ! »

» Mais l'attention trop exclusive que je lui portais dans ce moment-là paraissait faire mal à Alberte: elle sentait que je ne m'occupais plus d'elle : les battemens de son cœur étaient violens, pressés; j'entendais comme des soupirs douloureux; ses membres se roidissaient déjà ; aussitôt je me mets à la calmer.

« Vous magnétisez Alberte, » dit madame de B... « Oh! comme vous aimez cette enfant; vous » ne pouvez plus me cacher cela ; je lis maintenant » dans votre cœur.

» — Je ne prétends rien vous cacher non plus. » Mais elle?

» — Je ne sais... Allons, il faut nous réveiller. » Vraiment, c'est très dangereux; vous auriez bientôt tous nos secrets. »

» Le visage d'Alberte s'était un peu coloré pendant ce temps; une légère transpiration avait rafraîchi tout son corps; un sourire d'innocence et de bonheur parcourait ses lèvres ; sa physionomie annonçait une douce sécurité, une sorte de béatitude. J'ose alors lui adresser mentalement, et sans ouvrir la bouche, cette question : « M'entendez-vous? — Oui, » répond-elle d'une voix embarrassée.

» (Toujours mentalement.) — « Connaissez-vous » à présent ce qui est dans mon cœur? »

» Elle paraît avoir peine à répondre : — « Peut- » être. »

« J'ajoute encore mentalement : « — M'aimez-
» vous aussi ? »

» Son visage se couvre de rougeur ; elle ne répond rien, mais je sens qu'elle m'a pressé la main à peine sensiblement. Je n'ai pas besoin de te dire si cette réponse me plaît mille fois plus.

« — Vous croyez donc que je ne vous entends
» pas ? » dit madame de B... avec humeur ; « c'est
» comme si vous parliez tout haut ; ne vous gênez
» point. »

» Alberte ne l'avait peut-être pas entendue ; toutefois elle paraissait souffrir dans ce moment.

« — J'étouffe, » me dit-elle, en portant la main à son cœur.

» Je la magnétise dans cet endroit : j'en approche ma bouche, et, connaissant les heureux effets de l'insufflation, j'y exhale toute mon haleine, ce qui semble aussitôt la soulager, et même lui faire éprouver un vif sentiment du plaisir.

« — Oh ! comme cela me fait de bien ! Le sang
» se portait trop au cœur. »

» Je lui dis tout haut : — « Pourquoi cela ? que
» voyez-vous en vous-même ?

» — Je vois que j'ai une tendance à l'anévrisme.

» — Cela vous semble inquiétant ? — Oh ! mon
» Dieu ! j'en mourrai, si j'éprouve quelque chagrin
» cuisant. — Ne vous mettez point de telles idées
» dans l'esprit. — Je n'y peux rien. — Vous vous
» guérirez ; j'en ai l'espoir, j'en suis certain ; je

» veux que vous ayez la même confiance... Croyez-
» vous qu'en vous magnétisant je vous guérirais?
» — (Vivement.) Sans doute!... (Lentement.)
» Peut-être, veux-je dire... Mais je ne veux plus;
» non, plus; c'est trop...
» — Quoi! vous ne voudriez pas me devoir la
» santé, ma chère Alberte?

» Elle ne répond que par quelques sanglots apaisés bientôt par d'abondantes larmes, qui s'échappent de ses paupières fermées.

« — Ne pleurez pas, ma tendre amie; non, ne
» craignez aucun chagrin, de moi surtout. Je vous
» guérirai; vous serez heureuse, s'il dépend de
» votre meilleur ami... Mais voici madame de B...
» qui souffre; il faut que je m'occupe d'elle. Essuyez
» vos larmes, pour qu'il n'y paraisse pas quand
» vous vous réveillerez. Je veux à présent que vous
» dormiez d'un profond sommeil.

» Elle me dit qu'elle a grand'soif. Je remplis un verre d'eau que je magnétise avec la volonté qu'elle ait le goût de limonade. Elle boit avidement, et dit: « Qu'est-ce?... c'est, je crois, de la limonade...
» Oh! que cela me paraît bon maintenant! » En même temps, je pose une main devant l'épigastre, l'autre sur le front, avec l'intention déterminée de la faire dormir jusqu'à ce qu'elle se réveille d'elle-même. Je veux même qu'elle se trouve plus calme, plus heureuse, et qu'elle conserve de son sommeil un souvenir agréable sans pouvoir s'en rendre

compte. Tout cela ferait hausser les épaules à beaucoup de gens ; mais toi, qui connois ces expériences, tu n'as pas besoin de commentaires.

» Après deux minutes, Alberte est déjà profondément assoupie. J'approche une chaise de madame de B..., et je la soulage *avec des passes à grand courant ;* elle se calme un peu, et me dit : — « Vraiment, je crois que vous m'auriez laissé mou» rir sans daigner songer à moi, tant vous étiez tout » entier à cette petite.

» — Vous jugez sévèrement votre cousin. Est-ce » que vous étiez bien mal?

» — Oui ; la migraine était revenue ; mes nerfs » étaient agacés ; je souffrais à l'estomac. — C'était » peu de chose, et à présent? — Je suis mieux ; » mais ne faudrait-il pas qu'on fût à la mort pour » vous émouvoir? — Allons, belle cousine, plus de » courroux ; je suis à vos pieds... Que dites-vous » de la modération d'un puissant magicien qui de» mande pardon à la beauté enchantée, et qui » s'humilie quand il pourrait commander? — C'est » pourtant vrai ce que vous me dites-là !... Il me » semble que mon ame est soumise à la vôtre, existe » en elle, et ne voit plus que par elle ; vous dirigez » jusqu'à ma pensée. »

» En même temps, je lui baisais la main ; il est vrai, par pure galanterie, mais avec la volonté qu'elle le sentît. — « Oh ! ce n'est pas sincère ; je » sens que vous ne pensez pas à moi dans ce mo-

» ment-ci. — Et vous? je vous crois aussi un peu » préoccupée. Vous froncez le sourcil ; à quoi son- » gez-vous? — Mais, je ne sais; je songe à mon » mari; je me demande s'il serait bien aise que... » — Bon Dieu! que lui importe? quel mal y a-t-il » à cela? — Ce n'est pas tout; je voudrais bien le » voir, savoir ce qu'il fait, ce qu'il pense à présent; » s'il s'occupe de moi. — Essayons un peu. — Eh » bien! oui, je tâche... Ah! je commence à l'entre- » voir confusément; mais c'est encore si entouré » de brouillard... je pense qu'avec de l'application, » et si votre volonté me soutenait, j'en viendrais à » bout avec le temps. — Je dirige de ce côté toute » ma pensée. — Je le sens bien. »

» En même temps, j'approche mon front du sien, et je les mets en contact.

« — Bien, dit-elle, je vois mieux. Oh! que cela » donne de force à mon cerveau! mais j'en vien- » drais à bout tout de suite, si je tenais quelque » objet qui me mît directement en rapport avec » lui, quelque chose qu'il eût touché récemment. » — C'est juste : qu'allons nous prendre? — Ah! » tenez; c'est bien ce qu'il nous faut; donnez-moi » sa dernière lettre, qui est là, sur la chiffonnière. »

» Je la lui donne; elle la palpe avec soin, la pose sur son cœur, sur sa poitrine, sur son front, où elle la tient plus long-temps; puis s'écrie avec transport : — « Oui, je le vois bien, bien claire- » ment; pas à présent, du moins, mais au moment

» où il écrivait la lettre. Oh! il songeait bien à moi!
» Comme il m'aime, ce cher Gustave!... Eh! mais,
» quelqu'un entre dans sa chambre... Qui est-ce?
» Dieu! c'est une femme. Il se lève. Ah! »

» C'était un grand cri qui sortait du fond de sa poitrine. Elle serait tombée évanouie, si elle n'eût été dans l'état somnambulique, où ma volonté la soutenait et l'empêchait de défaillir sans se réveiller. Elle se lève brusquement, et se précipite vers la fenêtre comme pour accomplir un acte de désespoir. Je la retiens; et, en même temps, il faut que je dirige mon attention vers Alberte, qui semblait se ressentir de la commotion que j'éprouvais. Imagine un peu mon embarras durant une telle scène.

» Enfin, en le voulant fortement, je fais asseoir madame de B... dans l'attitude de la résignation; puis je la calme par les passes, le souffle à distance, et surtout par ma ferme intention de lui ôter tout souvenir de sa fâcheuse vision.

« — Faut-il que je vous réveille bientôt?

» — Oh! je suis encore bien agitée. Était-ce réa-
» lité ou illusion? Pourtant j'ai bien vu, comme si
» j'y eusse été. (Je pose ma main sur son front.)
» Non, non, j'ai cru voir. Oui, c'était pure illu-
» sion. Justice du ciel! serait-ce possible, lui qui
» en me quittant... Cependant, j'ai... Oh! ce n'est
» pas vrai; sinon... je me... vengerais peut-être.
» Gustave infidèle à ce point! Oh! malheureuse que
» je suis! Non, non, cela ne peut être, cela n'est pas.

» — Dormez, je vous en conjure. En ma qualité
» d'enchanteur, je l'exige.

» — Oh! ne plaisantez plus. Il n'est pas en votre
» pouvoir de me faire dormir à présent. Je vou-
» drais me réveiller et me souvenir...

» — Pour cela, non, lui dis-je avec force, je
» veux que tout cela s'efface de votre esprit, comme
» tant de vains songes; et puisque vous le désirez,
» réveillez-vous. »

» En disant cela, je fais le geste d'usage, c'est-à-dire que je sépare vivement mes deux mains devant le visage de la somnambule; et que je lève plusieurs fois mes doigts sur ses yeux, comme pour lui ordonner de les ouvrir; ce qu'elle fait bientôt en les frottant, car elle y éprouve une légère cuisson. Je la fais disparaître en passant légèrement sur ses paupières mes pouces que je sépare aussi. Le nerf optique est encore comme paralysé.

« — Eh bien! Madame, comment cela va-t-il? —
» Sommes-nous dans les ténèbres? Ah! je com-
» mence à voir. Je suis comme si l'on m'avait
» grisée. Je sens des vertiges. Vraiment, je ne
» pourrais marcher... Oh! mon Dieu, quelle fai-
» blesse j'ai dans les jambes! Concevez-vous cela?

» — Rien de plus naturel, c'est toujours ainsi.
» Vous êtes saturée de mon fluide; il faut que je
» vous en débarrasse.

» — Oh! dit-elle en riant, débarrassez-moi de
» votre fluide; car il me met fort mal à l'aise. Re-

» mettez-moi comme auparavant, et que je sois
» tout-à-fait moi-même.

» — C'est bien facile : tenez-vous debout. »

» Alors je fais avec mes deux mains, de la tête aux pieds plusieurs passes sur les côtés, puis devant elle, et sur la colonne vertébrale. Elle est parfaitement dégagée.

«—Comment vous trouvez-vous maintenant? —
» Bien.—Rien que cela?—J'ai peur de vous donner trop de vanité, mais il faut l'avouer: en
» honneur, je me trouve mieux qu'auparavant.
» Pourtant, il me semble que j'ai fait un rêve désagréable; je croirais avoir eu le cauchemar. —
» Cela produit parfois cet effet-là; et la migraine?
» — Disparue; mais je me sens la tête un peu
» exaltée, je ne sais pourquoi. Est-ce que j'ai dormi
» long-temps ? — Voyez la pendule : trois quarts
» d'heure. — Je n'ai rien dit au moins ? — Vous
» avez dormi, vous dis-je. — Pourquoi cette lettre
» sur le canapé? (J'avais oublié de la remettre où elle était, et je m'en repentais cruellement; je tremblais déjà.) — « C'est que je vous l'ai mise
» entre les mains pour voir... — Ah! vraiment?
» Et mon mari, qu'avez-vous appris de lui?—Mais
» autant que j'ai pu entrevoir, il se porte fort bien.
» — Vous riez, n'est-ce pas? Vous n'avez rien vu,
» serait-ce possible? — Au fait, à une telle distance, il faudrait un rapport bien mieux établi.
» — Eh! mais (se regardant à une glace), comme

» me voilà en désordre! que m'avez-vous donc » fait? — Vous avez eu un peu d'agitation, que » j'ai calmée. Voilà tout. — Je crois tout ce que » vous me dites. Il le faut bien. Mais voyez donc : » et moi qui devais lire dans votre pensée, je ne » me souviens de rien. A quoi cela m'avance-t-il? » Au surplus, c'est une chose bien étrange. Je me » rappelle encore le moment où je m'endormis et » celui de mon réveil. Et cette jeune fille, comme » elle dort de bon cœur! La laisserez-vous se ré- » veiller toute seule? le pourra-t-elle? Je crois » que le magnétisme lui est bon. — Oui, sans » doute; et à vous? — Oh! à moi? non.... je ne » sais. »

» Alberte s'est réveillée deux grandes heures après, avec des couleurs charmantes, n'ayant pas l'ombre du souvenir de son sommeil, et pourtant me regardant avec des yeux plus timides ou plus éloquens, car c'est la même chose. Je l'ai laissée, aussi, et d'après les prescriptions de la prudence magnétique, dans l'ignorance de son somnambulisme. En effet, les indiscrétions en pareil cas sont presque toujours dangereuses. Elles donnent de l'inquiétude aux somnambules sur ce qu'elles peuvent avoir dit, troublent leur cerveau, nuisent à leur isolement, en mêlant l'existence de l'état de veille à l'existence tout-à-fait à part du sommeil magnétique; enfin, elles affaiblissent leur lucidité, et la détruisent quelquefois.

» Alberte ignore qu'elle a laissé échapper son secret dans mon cœur, et moi j'ai tout cela encore présent ; je sais tout. Quel avantage j'ai sur elle ! Ne crains rien, charmante fille ! je n'en abuserai pas ; et si ton bonheur dépend de moi, tu seras heureuse.

» Ah ! ça, mon cher, que dis-tu de moi à présent ? N'est-ce pas là de la vertu, modestie à part ? car il faut bien appeler les choses par leur nom. Combien connais-tu de gens qui ayant surpris le secret d'une jolie fille, et entendu une jolie femme proférer le mot de vengeance, en useraient comme moi ? Et puis, dis-moi si je ne t'ai pas fait là, en style naïf, mais parfois prétentieux, une manière de petit conte physiologique, dramatique et moral ? Oui, moral ; et tout autant pour le moins que ceux dont M. de Marmontel édifiait le dix-huitième siècle. »

Je répète que je ne donne pas toute cette lettre sous ma garantie. Il s'y trouve certaines allégations qui soulèveront l'incrédulité. Eh bien ! que les incrédules expérimentent aussi. Ce n'est pas mon affaire de les convaincre. En affirmant tout, je ne serais cru sur rien. Je veux une issue pour une honorable retraite.

Voilà, du moins, le côté poétique du magnétisme. Si de là vous descendez à certaines somnambules de profession, qui dorment pour tout le



monde, et moyennant un prix fait, qui chaque jour délivrent nombre de consultations, et souvent toujours la même pour toutes les maladies, qui ont enfin acquis une telle habitude du sommeil magnétique, qu'on le dirait attaché à leur canapé, alors vous pourrez bien être arrivé quelque peu sur la limite du charlatanisme.

FÉLIX BODIN.

LA FACTION DES ENNUYÉS.

—

La plus terrible, la plus cruelle, la plus dangereuse, la plus violente des factions qui s'agitent à la surface de la société parisienne !

Ne riez point ; car il n'y a pas de quoi rire, je vous assure.

Vous vous accommoderez avec toutes les factions politiques, si vous renoncez à l'ambition de gouverner le pays, si vous vous condamnez à ne pas discuter les droits, la force, les intentions et le mérite des partis ; si vous payez bien vos contributions, quelque système qui les réclame. Comme vous ne serez gênant pour personne, personne ne vous attaquera ; vous glisserez entre la république américaine, la république renouvelée de 1791, le

napoléonisme, l'henriquinquisme, l'opposition, la doctrine, la royauté des Tuileries, le programme de l'hôtel-de-ville; vous passerez au milieu de tout cela sans coudoyer une opinion, sans heurter une idée, parce que vous vous serez fait prudemment bien mince, bien petit, bien souple, bien adroit.

Vous vivrez en paix avec toutes les factions religieuses, si vous avez assez de bon sens pour vous abstenir de controverses sur des principes que les sectaires ne comprennent pas plus que vous, sur des symboles, des mythes qui valent la peine d'être examinés, mais qui ne valent pas assurément qu'on se tourmente un quart d'heure, qu'on s'irrite, qu'on s'arrache un cheveu de la tête, ou une goutte de sang de la veine.

Si vous n'êtes pas trop entêté (et un homme sage ne doit point avoir d'entêtement pour une idée d'art); si dis-je, vous n'êtes pas trop entêté de Racine ou de Goëthe, vous vivrez bien, ou au moins politiquement, avec toutes les factions de la littérature. Les classiques vous passeront votre tendance au romantisme, à condition que vous reconnaîtrez que la perfection se rencontre aussi quelquefois chez Corneille et Racine; les romantiques vous pardonneront *Britannicus*, les *Horaces* et *Phèdre*, à condition que vous leur concéderez la moitié de Shakespeare, et les très-belles parties de Hugo, de de Vigny et de Dumas.

Les partisans de Ingres ne transigent guère; les

imitateurs de Delacroix ne font pas davantage l'abandon de leurs principes : mais enfin vous pourrez rester en paix avec ces deux factions extrêmes de la peinture, en faisant comprendre aux descendans du descendant de Raphaël, que, pour aimer la couleur, l'énergie, la chaleur, l'originalité, la vie passionnée dans les œuvres du pinceau, vous ne faites pas mépris du dessin; et vous leur donnerez pour preuve que vous admirez les belles improvisations que la plume libre d'Eugène Delacroix produit avec tant de bonheur, le soir, dans une causerie d'amis, sur le revers d'une lettre, sur le livre de marché de votre cuisinière, sur une carte de visite, sur un billet de garde; vous leur direz que vous aimez cela justement parce que vous aimez Michel-Ange, parce que vous aimez le beau style, la noblesse, le grand caractère du dessin de Raphaël. Les ingristes finiront par vous permettre la couleur et l'effet, si vous prenez la peine de leur démontrer que vous n'êtes pas aveugle aux beautés des maîtres qui ont dessiné plus que coloré. De ce côté-là, je suis encore assez tranquille.

Je ne suis pas trop effrayé non plus du côté des philosophes, bien qu'à vrai dire ces amis de la sagesse soient des gens fort intraitables, chicaneurs à propos de rien et de tout, vous toisant leur homme du haut de leur grandeur, et le traitant avec un mépris très-peu civil. Mais, à la rigueur, il est des transactions possibles avec eux si l'on

flatte leur chimère, si l'on ménage leur amour-propre, si, sans approuver complètement leur doctrine, on critique amèrement les doctrines opposées ou rivales.

Donc vous pourrez vous arranger avec les factions musicales;

Avec les factions médicales;

Avec les factions qui se disputent le domaine des sciences;

Avec les coteries philosophiques;

Avec les partis qui agitent les arts et la littérature, et disputent beaucoup, quand ils devraient, au lieu de cela, nous donner leurs chefs-d'œuvre;

Avec les sectes religieuses;

Avec les factions politiques;

Mais, avec la faction des *Ennuyés*, jamais!

Et pourquoi jamais avec celle-là, quand il y a accommodement avec toutes les autres? Pourquoi? le voici.

L'Ennuyé est l'homme le plus tyrannique que je connaisse. Il ne trouve rien de bien; et si, par hasard, vous vous amusez de quelque chose, d'une pièce de théâtre, d'un livre, d'un tableau, d'un article de journal, il vient se mettre à côté de vous, s'offense de votre plaisir d'un moment, se fait une joie de le troubler, et dit en bâillant tout haut : «Dieu! que c'est mauvais! c'est stupide! c'est insupportable!» Et ne croyez pas qu'il s'en ira ensuite, ce qui paraîtrait tout simple, puisqu'il

s'ennuie ; non, il restera là, attaché à vous comme un insecte incommode, bâillant à vous faire bâiller, à se décrocher la mâchoire, et à vous causer un mal horrible à l'estomac ; il restera pour siffler l'air qu'on chante, pour se moquer de la prose ou des vers que débite le comédien, pour faire de plates critiques du roman, de la peinture, ou des sentimens du journaliste ; il restera jusqu'à ce qu'il vous ait forcé de lui quitter la place, parce que, où irait-il pour s'amuser davantage?

Heureux encore, et félicitez-vous-en, s'il vous poursuit seulement par ses larges hiatus ou ses interjections méprisantes lancées à demi-voix ! car, s'il vous aborde avec sa discussion, vous êtes perdu. Son intolérance est inimaginable ! Il faut penser comme lui, c'est-à-dire n'avoir que cette seule pensée : Tout ce qui se fait, se dit, se montre, se vend, est mauvais et ennuyeux. Si vous lui contestez cette vérité, il s'emportera, et frappera par terre de son bâton.

Car il porte un bâton, l'Ennuyé, un gros bâton. Il a renoncé aux petites cannes, aux badines des *incroyables* ses devanciers et ses maîtres ; il lui faut, pour supporter son corps nonchalant, un bâton fort et solide ; comme au vieillard ou au libertin usé, il faut une béquille pour soutenir sa faiblesse.

Si vous vous fâchez, il se battra ; parce que se battre, c'est quelque chose qu'on ne fait pas tous

les jours, et qui réveille les sens blasés, les émoustille un peu, donne du ressort à l'esprit, au cœur, aux bras, pendant une heure ou deux. L'Ennuyé se bat donc volontiers; il aime le duel autant qu'il peut aimer quelque chose, comme il aime les révolutions, les violentes émeutes. Que le peuple s'assemble, qu'il y ait des chants, des cris de guerre et de sang, l'Ennuyé se mettra à sa fenêtre; le drame l'intéressera tout d'abord, et l'amusera. Il ira s'y mêler, non pour y jouer le rôle de séditieux qui veut de l'énergie, ou celui d'ami de l'ordre qui veut de la persévérance, mais pour s'y donner une émotion. Des blessés, des morts, la frayeur de la population, les boutiques fermées, les discussions vives dans les cafés à propos des événemens de la matinée, les bulletins, les réclamations, et surtout les déclamations le lendemain matin dans les journaux; tout cela lui convient à merveille. Mais qu'une seconde journée de trouble et de mouvement suive la première, que la fusillade se fasse entendre plus de vingt-quatres heures, oh! alors il rentrera dans son caractère; cela l'ennuiera; il ira criant partout :

« Pour dieu! que ces gens-là en finissent! c'est toujours la même chose! Que fait donc la police? pourquoi souffre-t-elle ces démonstrations si longues qui ennuient tout le monde? Un jour, c'était bon; mais deux! »

Que dira-t-il donc le troisième! Rien. Il haus-

sera les épaules, restera étendu sur son canapé en fumant un cigare espagnol, laissera sa porte et sa croisée soigneusement fermées, pour entendre le moins possible ce qui se passe, pour ne recevoir personne qui puisse venir lui en parler.

Une des joies de l'Ennuyé, c'est le débit d'une mauvaise nouvelle. Aussitôt qu'il apprend quelque chose de fâcheux (et il est à la piste de ces exquises jouissances!), il va partout pour le redire. Vous le trouveriez à-la-fois dans tous les salons; il crevera le cheval de son tilbury, pour arriver le premier, afin de raconter l'affaire dans le lieu où elle devra produire la plus vive, la plus cruelle impression. Ce n'est pas méchanceté, c'est besoin de se distraire, et voilà tout. Les pleurs que fera verser le fatal incident qu'il est venu annoncer ne lui plairont pas pour le chagrin qu'ils expriment, mais pour la sensation qu'ils lui procureront. Pénible ou agréable, peu lui importe, pourvu que ce soit une sensation!

Tout ce qui lui fait sentir qu'il existe est un bienfait pour lui. Il court après un accident qui lui donnera quelques heures de fièvre, quelques instans d'angoisse, qui doublera les pulsations de son cœur, qui agira avec violence sur son cerveau pendant une demi-journée, comme vous courriez, vous, pour vous en préserver. C'est là son courage spécial. Le premier qui ait essayé les montagnes russes, c'était un de ces Ennuyés dont je vous

parle. J'en ai vu un tourmenter, supplier madame Blanchard de le recevoir dans la nacelle de son ballon, le jour même où cette pauvre femme tomba du ciel pour mourir au coin de la rue de Provence, sur la maison d'Hoffmann.

Quand il y a course de chevaux au Champ-de-Mars, l'Ennuyé y va; et ce n'est pas pour voir, parce qu'il n'a pas plus de goût pour ce genre de spectacle que pour un autre. Que tout se passe convenablement, il sera désolé d'y être allé; mais qu'un cheval s'abatte, qu'il blesse le jockei qui le monte, que ce jockei ait une jambe cassée, qu'on le porte dans une des tentes réservées aux concurrens, qu'un chirurgien vienne à l'instant poser un premier appareil: c'est du mouvement, du désordre, de la douleur, des plaintes, quelque chose d'extraordinaire; c'est ce qu'il lui faut. Il se sera amusé, et peut-être que le soir, aux Bouffes ou à l'Opéra, il ne vous importunera point comme à l'ordinaire; il sourira en se rappelant le malheur du groom, et le racontera à tous ceux qui voudront l'entendre, et même à ceux qui ne s'en soucieront guère. Mais la chute du cheval, la blessure du cavalier, sont de ces chances dont le ciel est avare; il faut donc que l'Ennuyé se défraie autrement. Un de ses amis fait courir sans avoir de prétention au prix, mais seulement pour montrer sa jument, lui délier les jambes, et avoir son nom dans tous

les journaux à l'article *Courses du Champ-de-Mars ;* l'Ennuyé va à lui :

— Qui est-ce qui monte ta *Sylphide ?*

— John Parquir, un des piqueurs de lord Seymourd.

— Te promet-il de gagner la course?

— Non, certainement! il y a trois chevaux plus forts que ma bête; mais la *Sylphide* ne sera pas la dernière, et c'est tout ce que je veux.

— Et combien donnes-tu à John?

— Trois louis, s'il est le quatrième; cinq, s'il se maintient entre le second et le troisième; dix, s'il gagne la course.

— Donne-lui deux louis pour ne pas courir; je monte ta jument, et je te promets de te faire honneur. Veux-tu? cela me fera bien plaisir!... je suis malade, et le médecin m'a recommandé de transpirer un peu.... Tu hésites?

— Non, fais comme tu voudras.

Voilà notre homme aux anges! John était déjà habillé, botté, paré, garni de plomb dans sa ceinture :

— John, déshabille-toi; c'est moi qui cours la *Sylphide.* Monsieur te donne deux louis, et moi un. Prête-moi ta veste et ta casquette.

Le jockei est dépouillé en un instant de son costume, et l'Ennuyé s'en affuble. Bientôt, il est à cheval, appuyé sur ses courts étriers, le menton pris dans la gourmette de son bonnet de velours

violet à visière de cuir noir, le haut du corps libre, dans une veste de soie aventurine, la taille serrée et fortement amincie par une ceinture de buffle à grande boucle de cuivre, semblable à celle qui porte l'innocente épée de Crispin. La *Sylphide* est impatiente de partir, mais non pas plus que son cavalier, qui déjà ne s'amuse plus de son travestissement, et de sa camaraderie ou de sa rivalité avec cinq valets. Cependant il prélude par quelques temps courts de galop devant les loges où sont cinquante personnes de sa connaissance qui se moquent de lui, et qu'il salue comme un enfant vaniteux, enchanté qu'on le voie jouer au soldat ou à la chapelle. Au bout de quelques instans, les concurrens sont mis en ligne dans l'hippodrome, et le signal du départ est donné. Au premier tour, l'Ennuyé se soutient assez bien; la *Sylphide* est long-temps la troisième, son jockei lui donne un coup d'éperon fort à propos, en lui rendant la main, et d'un saut elle dépasse les deux premiers chevaux; c'est que pendant ces premières minutes, l'Ennuyé s'est distrait; il a vécu, il a trouvé de la force corporelle et de l'activité d'esprit. Mais ces ressorts se détendent vite chez lui : au second tour tout est mort. La *Sylphide* va seule, la généreuse bête! elle entraîne son conducteur et n'est plus aidée par lui. Soutenue par l'écuyer, elle remporterait peut-être le prix, parce qu'une noble émulation l'enflamme; abandonnée, elle court, mais

se décourage. Une seconde de cette démoralisation a tout perdu! Le jockei aventurine ne songe plus à sa course, il s'ennuie ; aussi la *Sylphide* est dépassée par tous ses concurrens; elle reste seule, loin, bien loin en arrière, honteuse, fuyant pour se cacher, sifflée, honnie, conspuée. Quand elle arrive devant les loges, de grands éclats de rire accueillent le groom amateur qui paierait bien cher pour n'avoir pas ce vêtement aux couleurs éclatantes, que tout le monde montre du doigt en riant. Envié d'abord par les jockeis, il en est moqué à son retour; il faut qu'il supporte patiemment ces railleries! Il va essuyer les reproches de son ami qui plaint la défaite de la *Sylphide.*

— Comment as-tu fait pour mollir ainsi au second tour? Étais-tu fatigué?

— Non.

— La jument ne voulait-elle plus courir?

— Je crois que si.

— Sais-tu que tu m'as fait perdre six mille francs!

— Que veux-tu? je m'ennuyais.

Il n'y a rien à répondre à cela.

Mais cet homme à qui il faut des commotions violentes, parce qu'il n'y a plus pour lui d'émotions, vous allez croire que c'est un corps usé par de longs plaisirs, une imagination blasée par l'abus des vives jouissances, un cœur décrépit, un vieillard enfin; point. L'Ennuyé a de seize à vingt-cinq

ans ; c'est une plante avortée, flétrie, dont un ver a rongé la racine. La fatuité a fait cette victime qu'elle est allé chercher au collége. C'était un mauvais écolier, et pour cacher sa nullité, il a pris le rôle du mélancolique, du misanthrope, du difficile ; il a quitté la classe avant l'âge, avant cet âge où nous, autrefois, travaillions avec constance, avec amour, pour entrer à l'École Polytechnique, à Saint-Germain, à Saint-Cyr, ou à l'école de la Marine, pour venir à Paris faire des études sérieuses en médecine ou en droit ; il a quitté la classe, et sans avoir rien appris il s'est fait le juge, le dénigreur de tout ce qui se produit, espèce de frêlon ou d'eunuque, plus insupportable encore que ces deux êtres dégradés auxquels je le compare. Le besoin de paraître capable l'a jeté dans un travers qu'on ne pardonnerait pas à un homme fait, et qui est intolérable dans un adolescent. Il a le dégoût de la vie où il entre à peine ; il parle au moins une fois par jour de ses projets de suicide ; il n'a aucune croyance, aucune conviction ; tout lui paraît également vrai ou également faux ; il ne comprend pas le dévouement à une cause ; s'il nie ou doute, ce n'est point par sagesse, c'est parce que croire et discuter sont un travail, et que d'ailleurs le doute ou la négation absolue est de bon genre : on a bien plus d'importance, en effet, dans un salon quand on n'est pas de l'avis général, et que, pour contredire, on se renferme dans une fin de non-

recevoir tirée de sa supériorité personnelle, ou dans cette fière argumentation : « Cela n'est pas, » puisque je le dis ; d'ailleurs, mauvais, archi- » mauvais, ennuyeux à périr ! »

La vie de nos Ennuyés est incompréhensible pour moi. J'en sais vingt qui n'ont pas cinq sous vaillant, et qui mènent le train de millionnaires. Ils ont maîtresses, valets, voitures, chevaux de main, beaux habits, appartemens de luxe, entrées à l'année à trois ou quatre théâtres : comment font-ils ? je ne sais. Encore si tout cela les amusait un peu, j'en serais ravi, parce que nous en serions débarrassés !. Hélas ! rien ne les amuse, malheureusement pour nous !.. Ils s'éveillent à onze heures ; parcourent dans leur lit deux ou trois journaux qui les ennuient ; — je le leur pardonne ; — lisent les lettres de leurs maîtresses qui les font bâiller ; se lèvent à midi, restent jusqu'à une heure dans les mains de leurs valets de chambre, ce qui les impatiente (les valets encore plus que les maîtres, je veux dire) ; puis ils vont déjeuner à un des grands cafés des boulevards. — Que manger ? — Cette carte ne varie pas ! — C'est exécrable ! — Nous finirons par vous quitter, ma chère madame***, si vous n'avez chaque jour quelque chose de nouveau pour exciter notre estomac. — Votre tisane est bouillante, garçon ; vous savez bien que nous la voulons frappée. — On ne peut boire le champagne sans cette première préparation. —

Dieu que c'est ennuyeux ! il n'y a pas un endroit à Paris où l'on déjeune passablement! — En vérité, la vie est une sotte chose! heureux sont les morts! — Si on digérait bien, au moins!.. Je ne sais pas s'ils digèrent mal, mais ils finissent toujours par bien manger, tout en trouvant mauvais ce qu'ils mangent, et en répétant leur refrain d'ennui.

Ils ne quittent la table que vers trois heures; alors le cigare entre en jeu. Ils vont fumant le long des boulevards qu'ils empestent, et dont ils chassent les femmes. Fumer les ennuie comme le reste; mais il faut fumer, c'est une des cent petites occupations des gens comme il faut, c'est-à-dire des gens qui n'ont rien à faire; c'est un des nombreux besoins factices qu'on se fait quand on a dépravé son goût et son estomac. Pour le marin et le soldat, fumer est une distraction, un délassement que je comprends; ils ont tant de peine, tant de fatigues, tant d'ennuis réels, ceux-là, que si la légère colonne de fumée qui s'échappe d'une pipe peut les leur faire oublier un instant, on aurait tort de les blâmer; pour le paysan, c'est comme pour le soldat et le matelot. L'Allemand, qui aime à se perdre dans ses vagues rêveries; l'Italien, l'Espagnol, le Grec, le Turc, dont le cerveau élabore sans cesse quelque idée de sublime ou de folle poésie, fument toute la journée, et je le conçois; cet excitant leur convient, comme le café, le bétel, l'opium; mais nos Ennuyés qui ne font pas de

poésie, qui ne pensent point, qui ont une vie purement matérielle!...

Après la promenade, une seconde toilette. Celle-là est plus longue que l'autre; il n'y a pas de femme coquette à qui il faille plus de cosmétiques, qui use plus de petites brosses, qui répande dans ses cheveux plus d'essences, plus d'odeurs, qui souffre plus impatiemment le dérangement d'un pli dans une pièce de son costume. Nos ennuyés vont faire quelques visites! Voilà l'heure de leur tyrannie, l'heure où ils sont impitoyables! Malheur à qui va les recevoir! Ils s'emparent de Paris, comme autrefois, à la tombée de la nuit, s'en emparaient les chevaliers de la courte épée; ils ne feront grâce à personne.

Celui-ci ira s'asseoir dans l'atelier d'un peintre. Le peintre est très-pressé; l'époque du salon est prochaine; sa composition n'est pas tout-à-fait fixée encore, ou bien *il a le modèle;* le déranger d'un quart d'heure, c'est lui faire un grand tort; il a besoin d'être seul pour que, de la nature qu'il copie, rien ne lui échappe; le terrible Ennuyé ne s'en apercevra point. Il mettra sa chaise à côté du marche-pied de l'artiste, roulera du tabac dans un petit papier espagnol, allumera le *cigarrito,* et commencera une conversation qu'il ne finira pas, et qu'il coupera par de longs bâillemens. S'il pouvait s'endormir! mais non, le cruel veille pour dégoûter le peintre de la pensée de son ouvrage et

du mérite de l'arrangement de ses figures, pour blâmer la forme, critiquer le drame, demander plus de fermeté dans l'effet, ou plus d'éclat dans la couleur; il veille pour reprendre tout ce qu'il faudrait louer, louer tout ce qu'on pourrait reprendre; et quand il s'en ira, afin de se faire pardonner ses observations, il ne manquera pas de dire :

« — Du reste, ne faites pas attention à ce que je vous ai dit là; je puis fort bien me tromper, parce que rien ne m'ennuie comme la peinture! »

Victor Hugo travaille, il improvise, il écrit une scène; il n'a pas fait fermer sa porte, il avait compté sans l'Ennuyé. Que ses amis aillent le voir dans la rue Jean Goujon qu'il habite tout seul, non loin de ce délicieux petit logis de François Ier, ruine qu'on a restaurée pour en faire une ruine, c'est tout simple, il les attend, la porte de son cabinet leur est toujours ouverte; mais peut-il prévoir qu'un Ennuyé se traînera comme une limace le long du boulevard et des Champs-Élysées pour venir se coller à lui pendant une heure! Le poète est donc pris; l'Ennuyé entre tout droit, repoussant le domestique, lorgnant et saluant à peine madame Hugo, qui le regarde passer avec étonnement, demandant à un des beaux enfans qui jouent dans le salon :

« Où est donc ce cher Victor? »

Le petit garçon naïf, et qui ne soupçonne pas le danger, répond à l'instant : « Papa est là, » et

bon gré, mal gré, il faut que Hugo se lève, salue, sourie à l'arrivant et lui donne la main.

» — Eh! ben, mon cher, travaillons-nous?

» — Mais je travaillais, monsieur, quand vous êtes arrivé.

» — Et que faisons-nous? est-ce vers ou prose?

» — Monsieur, ce sont des vers.

» — Vous faites bien les vers, quand vous voulez, mon cher ami; mais j'aime mieux votre prose.

» — Vous êtes bien bon, monsieur.

» — Non, c'est la vérité. Je ne connais rien de mieux que votre *Notre-Dame de Paris*, après *Faublas*. C'est de beaucoup préférable au *Solitaire*, quoique le *Solitaire* de d'Arlincourt soit un bel ouvrage.

» — Vous me flattez, monsieur, et vous vous rendez injuste par complaisance.

» — Si je ne le pensais pas, je ne le dirais pas, soyez-en sûr. Il faut qu'un ouvrage soit bien bon pour ne pas m'ennuyer ; or, j'ai lu tout le livre de d'Arlincourt, et je suis sûr que je n'ai pas sauté cent pages du vôtre. Du reste, ce que je préfère dans la *Notre-Dame*, c'est le capitaine Phœbus. De tous les personnages, c'est celui que...

» — Vous comprenez le mieux, monsieur?

» — Par exemple, j'ai glissé légèrement sur tout ce que vous racontez de Paris, et sur le portrait de sa cathédrale; ce n'est pas que ce soit mal au moins, mais l'architecture m'ennuie à mourir. Je suis difficile à amuser, voyez-vous.

» — J'ai été malheureux, monsieur, de donner dans un sujet où l'architecture avait un rôle obligé !

» — Ce n'est peut-être pas votre faute, mon pauvre Victor, c'est la mienne.... Ah ! ça, les vers que vous faites, sont-ils pour le théâtre ou seulement pour la lecture?

» — Pour le théâtre, monsieur.

» — Les drames qu'on fait de ce temps-ci sont furieusement ennuyeux; il n'y a que les vôtres qu'on puisse voir. J'ai vu tout le premier acte d'*Hernani*, et les deux derniers de *Marion Delorme*.

» — Vous me comblez.

» — Ah! puisque nous parlons de *Marion Delorme*, dites-moi si cette fille était parente de Joseph Delorme, dont on a imprimé des vers, il y a quelques années? connaissez-vous ces vers?

» — Je les connais, monsieur, et je les aime.

» — Vous avez ben de la bonté, par exemple! j'en ai lu six dans le temps, un soir, ou plutôt une nuit en revenant du bal où j'avais perdu mille francs ; je n'y ai rien compris, ça m'a ennuyé, et j'ai juré de ne plus rien lire de ces vieux auteurs.

» — Mais, monsieur, l'auteur est notre contemporain, un de nos poètes et de nos critiques les plus distingués.

» — Parbleu, c'est ben étonnant que je ne le connaisse pas, moi qui connais tout ce qu'il y a de

gens de lettres et d'artistes à Paris. Ce monsieur Delorme ne va donc jamais à l'Opéra ou au foyer de la Gaîté, les jours de premières représentations?

» — Bien rarement, je pense.

» — C'est donc ça! Si vous le connaissez, dites-lui donc, dans son intérêt, que nous sommes une centaine de jeunes gens qui faisons les réputations, et pour qui il faut travailler par conséquent quand on veut réussir. Or, sur le chapitre de l'ennui nous sommes intraitables....

» — Je le vois, monsieur.

» — Nous avons tant vu, tant lu, que nous sommes très-difficiles! on nous ennuie bien vite. Heureux l'auteur dont nous faisons l'éloge, il va aux nues! Delorme est triste! il nous faut du gai, pas trop gai encore, parce que c'est ennuyeux aussi, du raisonnablement gai, entendez-vous. »

Et l'Ennuyé poursuivra ce propos, malgré les sourires ironiques ou les impatiences évidentes du poète qu'il met à la torture. Hugo n'osera pas s'approcher de sa table, de peur que son insipide visiteur ne le contraigne à lire le morceau dont il est venu troubler la composition; il se levera, regardera le cadran de la pendule, taillera sa plume, se promenera dans son cabinet, en interrogeant les bronzes de David, les dessins de Boulanger et les esquisses de Deveria qui en ornent les murs; l'autre n'entendra pas cette pantomime; il restera cloué sur le fauteuil gothique où il est étendu

comme un sot, et, s'il s'en va, c'est qu'il sera arrivé à ce degré d'ennui qui divorce avec tout respect humain, et rompt brusquement une conversation, à la grande joie de deux interlocuteurs.

Si vous avez des affaires pressantes, des intérêts de famille à régler, Dieu vous garde de la présence d'un de ces fâcheux qui, sans s'immiscer dans les questions que vous traiterez, n'en sera pas moins importun! Il ne dira pas un mot, écoutera sans trop entendre, mais demeurera; et quand vous lui ferez comprendre qu'il s'agit de choses qu'on voudrait tenir secrètes, il prendra congé de vous.

« — Je vois que vous êtes en affaire; je m'en vais de peur d'être indiscret. Du reste, n'ayez pas peur, je ne suis pas curieux du tout, et d'ailleurs ces choses-là m'ennuient infiniment. »

Un quart d'heure à la Bourse pour savoir le cours des fonds, vingt minutes de flânerie à la porte de Tortini, pour apprendre des nouvelles, une demi-heure chez sa maîtresse, pour lui proposer une promenade ou un spectacle; tel est l'emploi du temps de l'Ennuyé, de quatre heures et demie à six heures. Puis, le dîner comme le déjeuner, triste, maussade, succulent, et cher. Un napoléon d'or, jeté négligemment sur la nappe, acquitte la dépense; le garçon a eu l'adresse d'apporter en monnaie de cuivre l'appoint d'un franc que le dîneur repoussera avec sa carte déchirée, parce qu'il ne saurait mettre des sous dans son

gilet; cela sonne mal, cela pèse, cela enfle désagréablement la poche, cela gêne et fatigue, cela ennuie !

Vite un tour au bois, maintenant! Pourquoi pas ailleurs? parce que tout le monde va là, que c'est bonne compagnie, et qu'on ne saurait présenter ailleurs sa maîtresse et son tilbury. Toujours la même allée, la même poussière, les mêmes hommes, les mêmes chevaux; l'Ennuyé n'y manque pas cependant, bien que là, plus que partout ailleurs, il s'ennuie. Pendant toute la course, que le cheval fait au grand trot, il ne dira pas un mot à la femme qu'il a à son côté; il sifflotera, essaiera quelques passages d'un air nouveau, et, si on l'interroge, si on lui parle d'amour, de tendresse, de plaisirs : « Oui, non, peut-être, cela m'ennuierait! » Oh! l'aimable amant, n'est-ce pas?

A neuf heures, envahissement des spectacles par nos Ennuyés. Cachez-vous bien, enfoncez-vous dans les coins obscurs des galeries ou de l'orchestre; fermez soigneusement les portes de vos loges; payez grassement les ouvreuses pour qu'elles vous épargnent la visite de ces fats aux gants blancs, aux longues chaînes de platine pendantes à triple rang sur le gilet; au double jabot; à l'habit largement ouvert, qui laisse voir une vaste poitrine de piqué blanc de coton ou de velours broché d'argent; au chapeau pointu comme les bicoquets des mignons de Henri III, et mis de

côté sur l'oreille droite ; au bâton noir couronné d'un gros pommeau d'or guilloché ; au lorgnon enfermé à l'anglaise entre la voûte de l'œil et l'os de la pommette. Que si vous ne pouvez leur échapper, prenez en patience l'impertinence de leurs manières, leurs regards insolens, et la niaiserie de leurs arrêts en matière de goût. Ils ont le droit reconnu de fatiguer tout le monde, de s'imposer partout, de trancher sur tout, de déraisonner à dire d'expert, de siffler aux meilleurs endroits d'une pièce ; d'arriver tard dans leurs stalles, où ils parviennent en dérangeant cinquante personnes sans demander à aucune pardon de l'embarras qu'ils causent ; sans saluer, sans se découvrir quoique la toile soit levée : c'est le privilége que La Fontaine accorde à la mouche, de goûter la première au bœuf immolé à Jupiter, de se planter sur la tête des rois et sur celles des ânes.

Gardez-vous du voisinage de ces inutiles ! Mieux vaudrait, pour vous, tomber la tête la première dans une république de guêpes qu'entre deux Ennuyés. Vous n'aurez pas un moment de repos, vous n'obtiendrez pas une minute de silence ; leurs paroles se croiseront devant vous ; vous ne pourrez entendre un mot ni une note de l'ouvrage qu'on jouera ; ils s'entretiendront des choses les plus étrangères à la représentation ; et si vous leur faites observer poliment que des gens bien élevés ne se font pas ainsi un plaisir de gêner leurs voi-

sins, que vous avez payé pour jouir du spectacle, que la comédie ou l'opéra vous amuse : « Parbleu, » vous répondra l'un, vous êtes ben heureux de » vous amuser de quelque chose! Je donnerais dix » louis d'être assez bon-homme pour trouver bien » les niaiseries qu'on vous récite là! vous n'êtes » pas difficile, et cela fait honneur à votre bon » naturel! Oh! ajoutera l'autre, ceci est bon tout » au plus pour des épiciers! Monsieur est-il ou » a-t-il été dans l'épicerie? » De longs éclats de rire suivront ces phrases impolies, interrompront le spectacle, vous irriteront; vous vous fâcherez, on se fâchera contre vous ; le parterre criera : Silence! A la porte! le commissaire de police arrivera, et vous enjoindra de le suivre, parce que vingt voix auront déposé contre vous. Comment tant de témoins menteurs se seront-ils donc trouvés par hasard ligués contre un homme tranquille? c'est qu'au premier bruit tous les Ennuyés ont accouru pour prêter aide et secours aux leurs, ainsi qu'au coin d'un bois accourent tous les chevaliers errans de la grande route, lorsqu'un coup de sifflet jeté au vent les convoque pour une expédition importante.

Pour moi, qui connais ces Ennuyés, qui les étudie depuis dix ans, qui les devine de loin, et qui tâche de vous les signaler assez bien pour que vous puissiez éviter leur rencontre funeste, vous ne me verrez jamais assis au théâtre à côté d'eux! J'aime

mieux rester debout, pendant toute une soirée, dans un couloir, contre l'huis d'une porte, au risque d'une courbature ou d'un coup d'air, que de subir cinq minutes la peine de leur voisinage; je les fuis comme la contagion, comme une odeur infecte, comme un nid de vipères, comme le contact d'une torpille, comme une rue déserte à deux heures du matin, comme un tête-à-tête avec une vieille femme qui se passionne encore à cinquante ans, comme on fuyait, dans les petits foyers de Feydeau et de l'Opéra, Mazuel et ses aimables amis de la commune de Paris, quand ils venaient, en 1793, le grand sabre traînant au côté, la grosse cravate rouge au cou, les larges boucles d'oreilles pendantes sous les faces de leurs cheveux gras et plats, si bien nommées *oreilles de chien*, le chapeau haut empanaché, prendre le menton à madame Saint-Huberti ou à madame Dugazon, et dire, avec cette bonne grâce qui leur était propre, aux comédiens qui n'étaient que fayétistes ou modérés : « Nous » prendrons vos femmes, nous boirons votre vin, » nous coucherons dans vos lits, et si vous n'êtes » pas contens, nous vous enverrons à la guillotine [1].

[1] Ceci est arrivé au foyer de l'Opéra-Comique. Mazuel eut l'impudence de tenir ce propos devant un des acteurs (Elleviou ou Philippe, je ne me rappelle pas lequel); le comédien terrassa à l'instant même l'insolent terroriste, traîna sa tête jusque dans les cendres chaudes de la cheminée, et ne le quitta qu'après qu'il eut demandé pardon de son propos. Mazuel n'osa pas traduire l'acteur au tribunal révolutionnaire.

C'est surtout après la représentation d'une pièce nouvelle que je mets un soin prodigieux à m'éloigner du groupe de ces cruels mécontens. Que Dieu vous préserve de vous y laisser emprisonner! Vous avez été satisfait de l'ouvrage; vous avez distingué dans la musique de belles parties; vous avez applaudi à la combinaison dramatique de tel acte ou de telles scènes; les acteurs vous semblent avoir bien joué, bien chanté, bien dansé; vous êtes heureux de votre soirée, et vous iriez vous coucher sur cette bonne impression qui prépare une nuit calme: mais vous avez donné étourdiment dans l'émeute des Ennuyés, attiré par le bruit qu'ils font; et adieu votre plaisir; adieu les suaves impressions qui devaient accompagner votre sommeil! adieu cette assurance du bien-jugé qui était en vous, et vous avait coloré l'œuvre nouvelle! Un doute affreux, désenchanteur, va succéder dans votre esprit à cette joie naïve que vous éprouviez; vous serez blessé dans cet amour-propre tout naturel du critique dont on conteste la décision; vous vous portiez bien tout-à-l'heure, votre poitrine se dilatait à son aise, votre esprit était calme, votre pouls battait régulièrement; les Ennuyés vont changer ce doux état; ils vous irriteront, vous donneront la fièvre; vous sortirez de leur cercle avec la migraine, et encore avec un mal plus grand que celui-là: le doute sur votre propre goût, sur la sûreté de votre jugement. —Il

n'y a rien là-dedans. — C'est absurde. — Pauvre musique. — Pleine de réminiscences. — Aubert se répète. — Rossini vieillit décidément. — En somme, exécrable, mort-né, ennuyeux. Ça ne durera pas quinze jours. Je leur ai entendu dire cela du *Comte Ory* et de *Robert-le-Diable*. Quant au *Philtre*, ce joli, gracieux et spirituel opéra-comique d'Aubert, il l'ont traité bien autrement encore que le délicieux *Comte Ory* de Rossini, que le *Robert*, admirable ouvrage, chef-d'œuvre de Mayer-Beer! — Cela n'existe pas, disaient-ils. — Cela est impossible. Demandez-leur ce que veulent dire ces étranges paroles, car il n'y a qu'eux qui puissent expliquer les termes de leur argot! Le public casse tous les arrêts de ces juges; mais la faction se révolte, proteste, se soulève; pendant qu'on va en foule au *Comte Ory*, au *Philtre*, à *Robert-le-Diable*, pendant qu'on bat des mains aux chants heureux des compositeurs italiens, français et allemands, les Ennuyés crient et bâillent.

Tels vous les voyez au théâtre, tels ils sont au salon du Louvre. Ils y vont le vendredi et le samedi, les jours du beau monde, les jours des rendez-vous, les jours où les amateurs veulent se faire voir, et s'inquiètent assez peu de la peinture. Ils daignent cependant jeter un coup-d'œil sur quelques tableaux.

« — Pal mal, ces *moissonneurs* de Robert; mais l'Italie, toujours l'Italie avec son ciel bleu et ses femmes noires, c'est bien ennuyeux!

» — Delaroche aussi devrait bien choisir ses sujets autre part que dans l'histoire d'Angleterre! Voilà *Cromwel* après les *enfans d'Édouard*, après *miss Macdonald*.... C'est toujours la même chose.

» — Mais voici *Richelieu* et *Mazarin*, pour changer!

» — Oui, du Louis XIII, des manteaux, des plumes, des velours et des broderies, c'est bien rococo! ça m'ennuie. Du reste, assez bien exécuté.

» — Voyez donc ce portrait de la comtesse de B. C'est de Kinson, ce qu'il y a de mieux, par conséquent c'est charmant, poli, luisant, blanc, rose, bleu-clair; ça n'est pas mou et jaune comme de la chair naturelle, c'est appétissant, c'est délicieux; il n'y a ici que cela qui ne m'ennuie pas trop.

» — Oh! c'est trop dire. Mais voilà des portraits de madame de Mirbel qui sont assez estimables.

» — Parbleu! la belle merveille! ça ressemble à la nature à s'y méprendre. L'art doit être un mensonge; il ne vaut pas la peine de faire de la peinture pour imiter tout bonnement une tête telle qu'elle est. Je ne viens pas au Louvre pour voir des têtes que je rencontre dans les salons, aux Tuileries, ou sur les boulevards; je viens pour voir de la peinture; je trouve la nature partout, elle m'ennuie ici.

» — Moi, il y a ici une nature qui me plaît, c'est celle de ce M. Dubuffe. Parole d'honneur, c'est

très-joli! ces femmes nues m'amusent à voir. En voilà une dans un manteau de satin violet, sur un lit, en plein air, c'est très-ingénieux. Ne trouves-tu pas que sa gorge ressemble beaucoup à celle de la petite Virginie, la maîtresse d'Alfred?

» — Oui, et c'est justement pourquoi cela m'ennuie. Nous avons bien assez de Virginie. Pourquoi diable vient-elle nous poursuivre jusqu'ici?

» — Assez de salon pour aujourd'hui. Toute cette peinture me donne des nerfs; si je restais ici un quart-d'heure de plus, je suis sûr que jen aurais des vapeurs. Allons-nous-en. »

Ils s'en vont, en effet, chercher des victimes nouvelles.... Et toutes leurs journées seront remplies comme celle-là; toutes finiront de même : trois heures durant, ils iront tenter le sort sur une carte à Frascati, ou dans une de ces honnêtes maisons que des femmes de bien ouvrent aux jeunes gens qui ont besoin d'exciter leurs sens par des passions brutales; qui sont incapables d'un travail quelconque, et qui, dépensant beaucoup d'argent, quoique la fortune leur manque tout-à-fait, mènent la vie du tripot chaque nuit, et le matin rêvent de suicide; race dégénérée, enfans étiolés par l'ombre de honteux boudoirs; qui remuent, s'agitent, parlent haut, pour faire croire qu'ils sont quelque chose; se coalisent, forment une coterie, une faction tyrannique, impuissante, vaniteuse, insolente, dont un classique trouverait la ressem-

blance dans la hideuse famille des harpies, et que j'appelle, moi, du nom indulgent d'Ennuyés.

Cette hydre qui pousse chaque jour une tête, quand en serons-nous délivrés? Si la faction des Ennuyés n'était que ridicule, comme celle des *Incroyables*, des *Raffinés*, des *Importans*; si elle était spirituelle comme celle des *Frondeurs*, je ne m'en occuperais pas, ou j'aurais quelque estime pour elle. Mais elle flétrit tout, dessèche tout, méprise tout; elle porte le découragement dans tous les cœurs artistes; elle aspire à la domination de la société, comme si le principe du bien et du beau était tout-à-fait perdu, comme si le mauvais principe devait régner : je la déteste. Cette faction est une des causes de nos malheurs, par son alliance avec celle des roués politiques. A elles deux, elles ruineront la France, pour peu que vous les laissiez faire. Paris a eu peur des clubs; il ne sait pas ce qu'il doit redouter de la faction des Ennuyés!

A. JAL.

DE L'IMPROVISATION

APPLIQUÉE AUX DISCOURS DES PRINCES[1].

Les princes croyent peut-être qu'ils ont moins besoin que d'autres de savoir bien parler; car il ne manque pas de gens autour d'eux, toujours

(1) L'art difficile de l'improvisation n'est pas seulement utile aux princes : son usage deviendra de plus en plus général par le développement progressif de nos mœurs constitutionnelles. Aussi les réflexions suivantes (écrites en 1829 pour le duc de Ch...... qui, à cette époque, achevait son cours de droit), s'adressent-elles à tous ceux qui désirent ne point rester étrangers à la discussion des affaires publiques, et qui, tôt ou tard, peuvent être appelés à y prendre une part plus ou moins active. Du reste, chacun séparera facilement, dans ce morceau, des applications particulières à la position de la personne pour laquelle il fut primitivement écrit les préceptes généraux qui peuvent convenir à tous.

empressés de trouver charmant ce qu'ils ont dit, ou même ce qu'ils ont voulu dire, quoiqu'ils y aient mal réussi.

Ce genre d'approbation ne peut flatter que les princes sans esprit, sans mérite réel ; ceux que l'amour-propre aveugle, au point de ne pas leur laisser voir qu'on les trompe, si même, au fond, on ne se moque pas d'eux.

Un prince doué de bon sens méprisera toujours les flatteurs, comme l'espèce d'homme la plus détestable et la plus dangereuse. Il n'en devra pas moins sentir le prix d'une approbation justement méritée : mais il saura que l'estime des autres hommes ne s'achète pas sans quelques efforts, même de la part de ceux qui, par l'élévation de leur rang, sembleraient en être dispensés.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Cette admirable sentence du bon La Fontaine n'a été dite que pour les grands. Ils ont besoin d'appui ; et pour eux ce n'est pas un médiocre avantage que de savoir se concilier le dévouement et l'amitié d'autrui.

Or, quel moyen plus efficace pourraient-ils employer pour y réussir, que celui de la parole, qui ne nous a été donnée par la bonté divine que pour apprendre, enseigner, discuter, communiquer nos sentimens et nos affections à nos sem-

blables, resserrer les nœuds de la société civile et faire régner la justice et l'union parmi les hommes.

Mais il en est de la parole comme de toutes nos autres facultés ; on peut être heureux ou maladroit dans l'emploi que l'on en fait ; il faut apprendre à en régler l'exercice, pour en faire l'instrument docile de nos besoins et de nos volontés.

Le défaut d'habitude est l'excuse qu'on allègue toujours, quand il s'agit de s'exprimer en public. Mais, c'est précisément parce qu'on n'a pas l'habitude de la parole sans l'avoir acquise, qu'il faut de bonne heure travailler à l'acquérir ; surmonter cette fausse honte qui enchaîne nos facultés ; et, sans jamais déposer cette modestie qui convient même au rang suprême, abjurer cette timidité qui s'allie mal avec la générosité du caractère et la véritable grandeur.

Improviser ne signifie point parler à tort et à travers, sans savoir ce qu'on dit. Le sage, dit-on, tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Cela veut dire seulement qu'on ne doit jamais parler avec irréflexion et sans y avoir songé.

Avant donc que de dire, apprenez à penser.

Je n'applique pas le mot *improvisation* au fond

de la pensée, mais seulement à la facilité de parler, *en termes non préparés*, sur un sujet suffisamment conçu et médité. Avec cette seule prédisposition, on doit être en état de rendre ses idées, si le poète n'a pas menti en disant :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais on peut être pris au dépourvu; notre intelligence parfois se trouve brusquement attaquée; le temps lui manque pour se reconnaître et se disposer : c'est dans ces occasions rares que l'on reconnaît la *présence d'esprit*, c'est-à-dire, l'art d'appeler promptement ses idées à son secours, de les mettre en ordre, et de se disposer au combat, comme à l'attaque d'un camp surpris, qu'il faut défendre avec les premiers hommes que l'on trouve sous sa main, pour donner le temps au reste de se former et de venir nous dégager.

Dans ces circonstances souvent très-embarrassantes, un double écueil peut se présenter : l'homme attaqué à l'improviste sur un sujet délicat doit également craindre d'inspirer la défiance s'il se montre trop réservé, ou de se trahir par indiscrétion, s'il n'est pas assez en garde contre un premier mouvement. On doit se cuirasser d'avance pour ces sortes de combats, s'affermir contre une interpellation brusque, comme on s'accou-

tume à ne plus tressaillir au bruit d'une subite explosion : il faut tenir le milieu entre la dissimulation et l'emportement, et savoir *se posséder*, c'est-à-dire, rester maître de soi, grand moyen de se rendre maître des autres.

L'improvisation doit être différente selon les genres de discours. — Les princes n'ont guère occasion de faire des discours d'apparat ; et si cela leur arrive, on prend soin de les rédiger par écrit : trop heureux alors si la copie a été disposée avec assez d'intelligence pour que le sens ne soit pas rompu au moment où il faut tourner le feuillet....

Mais ils sont fréquemment exposés à soutenir des conversations, ou sérieuses, ou légères, qui toutes, cependant, ont leur mérite comme leur difficulté. En toute rencontre, il leur importe de se garder d'une défaite et de s'assurer la supériorité, soit qu'ils parlent à de simples particuliers ou à des chefs de corps, à des nationaux ou à des étrangers.

Tout l'art des princes est de faire en sorte que l'on soit satisfait d'eux. Personne ne doit sortir mécontent de leur audience ; ils doivent se réserver les paroles gracieuses, et laisser les sévérités à d'autres organes. Louis XIV excellait en cela. Au contraire, j'ai entendu des amis de Louis XVI déplorer son inaptitude à parler en face à ceux qui lui étaient présentés. A peine un

officier, un savant, un artiste, étaient sortis, ce prince trouvait sur leur compte des choses aimables, mais dont l'effet était perdu, puisqu'ils n'étaient plus là pour les entendre.

Ce manque d'à-propos est très-malheureux pour un prince ; car il ne peut pas donner à tous ceux qui l'approchent des titres, des honneurs ou des pensions : mais il peut donner à tous de *bonnes paroles*, et leur adresser des *mots obligeans ;* cette monnaie ne ruine pas le trésor, et a un grand cours pour gagner les cœurs, surtout ceux des Français. *Il m'a bien reçu ;* cela réconcilie même le plaideur avec le juge qui, plus tard, lui a fait perdre son procès.

Ceci nous conduit à remarquer que les princes doivent soigneusement s'interdire toute raillerie : rien ne serait plus propre à leur faire des ennemis irréconciliables : un trait indifférent de la part d'un égal, à qui l'on peut répondre sur le même ton, devient poignant de la part d'un prince dont on se croit obligé de tout accepter sans murmurer. L'ame en reste profondément blessée : *manet altâ mente repostum ;* et plus d'une fois la vengeance s'en est suivie.

Cette expérience que donne l'âge mûr, la jeunesse ne l'a pas toujours. On raconte que, sous Louis XIV, madame la Dauphine ayant vu entrer un officier tout balafré, s'écria : *Mon dieu ! qu'il est laid !*— « Vous vous trompez, madame, » reprit

à l'instant le grand roi, « c'est un des plus beaux » hommes de mon royaume, car c'est un des plus » braves [1]. » Sans cette heureuse répartie, un brave homme restait humilié en présence de toute la cour.

Louis XII et Henri IV ont rendu leur personne aimable à leurs contemporains et leur mémoire chère à la nation, par une foule de mots heureux partis du cœur, et qui prouvent la bonté de leur caractère. Cela vaut mieux que ces dictons apprêtés qui ne sont qu'ingénieux, et ces citations amenées de loin qui font tout au plus passer celui qui les a proférées pour un roi bel esprit...

Le grand nombre de gens qui défilent devant les princes devient sans doute pour eux une source d'embarras : comment, en effet, dire toujours des choses remarquables à des personnes que l'on ne connaît pas, ou que l'on connaît peu, ou que l'on connaît trop ? Cela est impossible, j'en conviens.

Mais, remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas d'être brillant avec tout le monde. Les complimens ont aussi leur justice distributive, dans laquelle il faut tenir compte du mérite, des rangs, des services, de la position particulière de chacun.

[1] Cela me rappelle un trait dont j'ai été témoin. A une cérémonie de Saint-Eustache, où une dame se trouvait avec son fils, celui-ci, voyant passer un militaire amputé, dit : — « Ah! maman, vois-tu » ce monsieur qui n'a point de jambe? — Mon fils, ne voyez-vous » pas qu'il la porte à sa boutonnière? » Il était décoré.

L'essentiel est d'acquérir une aisance générale avec tous, et de n'être pas plus embarrassé pour diversifier le langage que pour varier le salut. Précisément parce qu'on voit beaucoup de monde, on a bientôt contracté l'habitude des réceptions; et, une fois rompu à ce qui fait le fond de ce manége, à l'un un regard, un sourire, à l'autre un mot sur la place qu'il a obtenue, sur celle qu'il mérite, une condoléance sur un malheur ou un accident, on se réserve pour les hommes qui sortent de ligne, ceux qu'on a une raison particulière de distinguer et d'engager à soi par de bonnes manières.

Pour apporter à cette distribution de la variété et de la justesse, on doit, si je puis m'exprimer ainsi, étudier sa cour, ou son salon.

Il y a une manière de parler aux dames, qui n'est point celle de parler aux hommes : la première s'apprend assez vite par un jeune prince; elle tient plus encore à la forme qu'au fond : l'autre présente plus difficulté.

Distinguez les personnages qui apparaissent dans votre panorama, par leur profession, leurs fonctions, leur genre de mérite.

On ne parle point au militaire comme au magistrat : l'un veut un parler bref, positif; c'est du service, de l'armée, de la gloire qu'il faut l'entretenir : à l'autre, on parlera des lois, de la justice et de l'indépendance qu'elle exige : relevant toujours dans chacun les devoirs de son état; moyen

indirect mais puissant d'exciter à la vertu, en montrant l'estime qu'on en fait.

Les poètes, les gens de lettres, en général les auteurs aiment qu'on leur parle de leurs travaux. Faites-le en amateur éclairé; abstenez-vous de critique, et toutefois ne louez pas sans discernement; il ne vous resterait rien à dire à ceux qui méritent réellement d'être loués. On dira à l'un *** : « Vos pièces sont remplies d'esprit; » et à l'autre *** : « Vous honorez votre époque, vos vers se recom- » mandent autant par la noblesse de vos sentimens » que par le charme qui s'y fait remarquer. » Selon Horace, ce n'est pas une médiocre gloire que de plaire aux princes,

Principibus placuisse viris haud ultima laus est;

mais c'est à condition que les princes se connaîtront en vrai mérite, et sauront le distinguer de la médiocrité.

Après avoir fait porter ses considérations sur les particuliers, il faut faire encore plus d'attention aux Corps. Tout Corps est respectable, parce que c'est une universalité, et que le Corps entier sera sensible, en bien ou en mal, à la manière dont ses chefs auront été reçus. Voilà pourquoi les Dames de la Halle sont accueillies avec politesse, ainsi que l'Académie, quoiqu'il y ait loin de l'une à l'autre sous le rapport de la rhétorique et du poli.

Il faut ensuite passer en revue, à part soi, les différens corps que l'on doit recevoir ; corps diplomatique, avec lequel il faut toujours user de politique, par la raison qu'il n'en manque jamais ; le clergé, auquel il ne faut jamais rien disputer sur le spirituel, pour être en mesure de ne lui rien céder sur le temporel ; la magistrature, grave par elle-même, qu'il faut laisser parler, et qui aime à débiter et à entendre de grandes vérités comme à pratiquer de vertueuses maximes ; le militaire, avec lequel un prince doit entrer plus particulièrement en communication, mais sur un ton particulier. Le civil aime qu'on soit caressant ; il flatte, il voudrait presque être flatté. Le militaire se tient plus roide ; on doit l'être aussi davantage avec lui. Devant les officiers, il faut être, pour ainsi dire, toujours sous les armes ; ils aimeraient encore mieux un peu de rudesse que l'excès contraire.

Il faut qu'ils aient du prince l'opinion qu'il est *militaire comme eux*, qu'il se battrait *comme eux ;* qu'il aime aussi la gloire, et qu'il n'hésiterait pas à verser son sang pour la patrie.

Rien surtout ne concilie plus à un prince l'estime du militaire que *la connaissance du métier*. Dans une revue, soyez bon, affable, mais tâchez de vous y reconnaître, et qu'on voie que vous vous y connaissez. Parlez aux chefs, parlez aussi aux soldats avec bonté, cette bonté qui, sans déposer le commandement, s'occupe de leur bien-être et de

la justice qui leur est due; mais qu'aucun détail du service, de l'armement ou de la manœuvre, n'échappe à vos regards.

L'éloquence militaire est un langage à part : il faut l'étudier, non pour y mettre de l'artifice, le soldat n'est pas rhétoricien; mais pour prendre le ton qui convient. A la première revue passée par un roi dont les prémices furent populaires, un vieux soldat sortit des rangs, l'arme au bras, et lui dit : « Sire, vingt-un ans de service, trente cam- » pagnes, dix blessures méritent la croix, et je ne » l'ai pas ! — Tu l'auras, » dit le roi. — Aussi brièvement et avec autant de justesse, à un soldat qui venait de lui dire : « Sire, deux mots : *Congé,* » *argent.* — Soldat, quatre : *Ni l'un, ni l'autre,* » répondit Henri IV.

Les soldats français excellent en tours de phrases qui leur sont propres. Ils aiment dans leurs chefs une vivacité qui répond à la leur. La harangue de Henri IV, avant la bataille d'Ivry, doit être citée pour modèle. « Enfans, disait-il à ses soldats, si » dans le fort de l'action vous perdez vos enseignes, » ralliez-vous à mon panache, vous le trouverez » toujours au chemin de l'honneur et de la vic- » toire ! » Voilà l'improvisation militaire : avec de pareils discours tenus à des Français, ils se feraient tuer jusqu'au dernier pour leur chef.

Si vous parlez à une grande réunion de troupes, ayez attention à une chose; c'est de n'employer que

des tournures qui provoquent *l'adhésion* des auditeurs. Bonaparte a manqué à cette règle dans une grave circonstance, au 18 brumaire.

Il pérorait les troupes à Saint-Cloud ; et, au lieu de leur dire : « N'est-il pas vrai que c'est moi que vous voulez pour chef, moi qui tant de fois vous ai conduits à la victoire.....? » et de provoquer ainsi un *oui* qui se serait propagé dans toute la ligne ; il leur dit : « N'est-il pas vrai que vous ne voulez plus du Directoire, de ce gouvernement faible et méprisé ! » — *Non, non,* s'écrièrent les plus proches. « N'est-il pas vrai que vous ne voulez point de l'anarchie ? » — *Non, non,* répondirent-ils encore plus fort. Mais ce *non,* parvenu aux derniers rangs, jeta de l'hésitation parmi les plus éloignés, qui, n'ayant pas entendu le discours, crurent que leurs camarades n'étaient pas de l'avis du général, et qu'ils ne voulaient pas de lui. Ajoutez à cela que le *oui,* dans une réunion d'hommes, comporte toujours plus d'enthousiasme que le *non.*

Il y a deux volumes de harangues militaires, qu'il est bon de lire comme étude et comme modèle.

Un prince peut avoir encore à visiter un port de mer, une marine, une place de guerre ; tout cela exige du travail de sa part. Il ne faut pas qu'il arrive là pour s'extasier comme un homme qui n'a jamais rien vu ! — Qu'il étudie d'avance la position ; qu'un bon ingénieur lui en ait signalé le fort

et le faible; qu'il connaisse les termes de l'art; qu'il soit en état de ne louer que ce qui sera bien; de percevoir avec réflexion et d'indiquer avec discernement ce qui peut être réformé ou perfectionné; et qu'il laisse tous les esprits convaincus, non-seulement qu'il veut le bien, mais qu'il a toutes les connaissances nécessaires pour l'opérer.

Genre de charlatanisme louable et certainement permis! Napoléon n'allait jamais visiter une manufacture sans s'être fait faire la leçon par Monge ou par Fourcroy, et avec ce qu'il y ajoutait de son chef (car son esprit était excellent), il remplissait d'admiration des *industriels*, tout surpris de voir le grand homme au courant de leurs machines et de leurs procédés, leur indiquer même des perfectionnemens, échanger avec eux des observations avec une facilité d'expression d'autant plus grande, qu'il avait fait d'abord sa provision d'idées.

Mais c'est assez avoir parlé de l'improvisation appliquée à la conversation, aux courtes harangues, aux discours rompus et dialogués; il faut arriver aux moyens plus difficiles d'improviser des discours d'une certaine étendue sur un sujet donné.

La logique est la base de toute improvisation; le bon sens en est l'ame. Le plus grand reproche que l'on puisse adresser à celui qui parle, est *qu'il ne sait ce qu'il dit.*

La première question qu'on doive se faire est donc celle-ci : *Que dirai-je?*

La seconde : *Comment dirai-je?*

Il faut prendre son parti, et ne pas se lancer dans une discussion avant de savoir quel en sera le terme. J'ai vu des orateurs parler long-temps à la tribune et à qui l'on criait de toutes parts : *Concluez! que demandez-vous?* et rester courts, ne savoir comment se résumer.....

Il n'y a ordinairement que trois partis à prendre sur une question : l'affirmative, la négative, ou le plus ample informé, si l'on ne croit pas que le moment de la résoudre soit venu.

Quant à la gradation que l'on doit suivre pour disposer ses raisonnemens, je la comparerai au chemin que l'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. Voulez-vous aller du Palais-Royal aux Tuileries?... voilà déjà deux points indiqués, le point de départ et le point d'arrivée ; plusieurs chemins y conduisent, car tous chemins, dit-on, mènent à Rome. Il faut pourtant choisir. Je ne passerai pas par le Perron, il est à l'opposite de ma route ; je n'irai point prendre le Pont-Tournant, ce détour est trop long ; je passerais bien par la rue Saint-Honoré et la petite rue Saint-Louis, mais on les pave, et le plus difficile équivaut au plus long : j'irai donc par la rue de Chartres, c'est le plus beau et le plus sûr.

Eh bien! le travail de l'imagination est le même pour choisir les argumens les plus propres à conduire de la proposition à la conclusion. On veut dé-

montrer l'une pour rendre l'autre évidente ; une foule de raisons se présentent, et se croisent comme des chemins à l'entrée d'une forêt ou les rues dans un carrefour. Choisissez, mais choisissez bien : une route prise pour une autre, vous vous fourvoyez ; de même un faux raisonnement peut vous égarer. Le plus court est généralement préférable ; mais cent pas à travers des épines et des chausses-trapes sont plus longs et plus périlleux à faire qu'un quart de lieue sur une belle route : éloignez donc les argumens captieux, les raisonnemens trop subtils ; allez droit au but, mais sans heurter, et, s'il le faut, éloignez-vous quelque peu : la rue n'est pas droite, est-ce une raison pour ne pas se prêter à ses détours ? Ira-t-on se battre la tête contre les murs ?

Ces ménagemens obligés constituent ce qu'on appelle les *précautions oratoires*, grand art qui consiste à raisonner sans blesser les autres, comme, en marchant, l'essentiel est de ne pas se laisser choir en heurtant les obstacles qui peuvent se trouver sur le chemin.

Venons à un exemple. Supposez qu'un homme s'est emparé avec violence de la propriété d'autrui ; vous avez à prouver que cet acte est illicite et que la propriété doit être rendue à son maître.

Quel sera le travail de votre esprit ?

Un mouvement d'indignation ! comprimez-le pour un instant ; la colère est un mauvais con-

seiller, des injures ne sont pas des raisons; soyons d'abord de sang-froid, et analysons le discours.

« J'affirme que Paul doit être réintégré dans la » maison dont il a été injustement dépouillé par » Pierre. »

Pour cela il faut prouver *ce fait* que Pierre a réellement dépouillé Paul;

Et prouver *par la loi* que ce fait est répréhensible et ne peut être toléré.

Vous mettrez donc sur votre note :

1° La proposition que vous voulez démontrer;

2° Le récit du fait avec ses circonstances; s'il y a eu violence, coups portés, meubles brisés, etc.

Je vous suppose bien instruit *du fait*, vous n'avez alors besoin de notes que pour jalonner votre discours, pour ne rien omettre d'essentiel, et tout dire dans un ordre convenable; un mot suffit par conséquent pour rappeler toutes les circonstances qui s'y rattachent. En lisant le mot *coups*, vous saurez quels coups, leur degré de violence, leurs suites funestes; s'il y a eu maladie, incapacité de travail, traitement long et dispendieux, le mot *médecin* suffira pour rappeler tout cela : de même pour tous les accidens du récit.

Arrivant au *point de droit*, vous avez trois moyens à employer :

Le droit naturel, qui défend de nuire à autrui;

L'article de la Charte, qui déclare toutes les propriétés inviolables;

L'article du Code pénal, qui punit les violences du genre de celles dont vous vous plaignez.

Ajoutez-y des considérations d'ordre public sur le danger de se faire justice à soi-même. Animez-vous alors, si vous le jugez nécessaire; la preuve est faite, on s'indignera avec vous :

Et concluez.

On peut parler là-dessus une demi-heure.

Mais pour régler l'improvisation, quelques mots suffiront; et voici l'extrait sur lequel je porterais la parole :

Motif d'exorde. — Nécessité de protéger la propriété.

Proposition. — Celui qui a été injustement dépouillé doit être remis en possession.

Fait. — Pierre a dépouillé Paul. — Préméditation... venu avec armes... comment il est entré... porte enfoncée!!! Coups portés... blessures... médecin. — Paul réduit à se loger ailleurs.

Point de droit.—Droit naturel.—Charte, art. 9. — Code pénal, art.... — Ordre public blessé... justice à soi-même.

Péroraison. — Quelle indignité! — Violation de domicile !

Conclusion. — Paul doit être réintégré, et Pierre condamné à des dommages-intérêts, sans préjudice de la peine portée par la loi.

On remplira ce cadavre avec plus ou moins de bonheur et de facilité d'expression : mais avec ces

notes, il est impossible de ne pas faire un discours raisonnable : et c'est l'essentiel; il faut être vrai avant d'être beau.

Ainsi rassuré sur le fond, pourquoi s'inquiéter des termes? Ne cherchez pas des tournures alambiquées : rendez vos idées; parlez naturellement, comme vous serez affecté : et si tout-à-coup vous vous sentez animé par un mouvement qui imprime à votre discours plus de chaleur et de rapidité, *allez :* mais ne perdez pas de vue votre sujet : autrement ce serait *divaguer;* et les plus belles choses ne valent plus rien quand elles sont déplacées : *non erat his locus.*

Ceux qui n'ont pas acquis l'habitude de parler en public redoutent surtout les interruptions et ces accidens subits, imprévus, qui rompent l'allure, et obligent à s'arrêter; c'est ainsi qu'à l'audience les présidens interrompent quelquefois l'avocat, en lui disant : *Ceci n'est pas de votre cause; répondez à ceci; répliquez à cela.* C'est ainsi encore que, dans les assemblées délibérantes, les murmures couvrent la voix, l'impatience éclate, les interpellations sont adressées à l'orateur.!... Comment fera l'homme qui lit ou qui récite, pour se retrouver au milieu de ce brouhaha? S'il récite, fera-t-il un trou à sa mémoire pour retomber avec justesse sur un autre point? S'il lit, sautera-t-il vingt feuillets pour se rapprocher de la fin? Impossible : il a d'avance tout coordonné, tout compassé; les termes qui sui-

vent rappellent ceux qui précèdent et n'offrent plus de sens dès qu'une fois ceux-ci sont retranchés :

Il hésite, il bégaie, et le triste orateur
Demeure enfin muet aux yeux du spectateur.

Au contraire, l'homme qui improvise se plie à tous ces accidens ; il n'en est point ému ni déconcerté. Souvent même, et sur-le-champ, il se relève avec avantage par une vive repartie [1], maintient sa position, et reprend le fil de son discours ; ou, s'il lui faut accorder quelque chose à l'entêtement, à l'amour-propre ou à l'autorité de l'interrupteur, il y revient sans affectation par mille détours auxquels son improvisation se prête; il dit tout, ne fut-ce qu'en disant, *je ne vous dirai donc pas.*

C'est là ce qu'on appelle *la présence d'esprit*, nécessaire à l'orateur comme au général d'armée pour tirer parti des accidens du terrain et faire tourner les périls même au profit de la victoire.

Tel est le mécanisme de l'improvisation ; l'orateur qui lit son discours ressemble à la grosse ca-

[1] C'est ainsi que l'illustre général Foy, interpellé dans la chambre sur ce qu'il entendait par aristocratie, répondit aux interrupteurs : « Eh! nous entendons par aristocratie au XIXe siècle, la ligue et la » coalition des hommes qui veulent consommer sans produire, » vivre sans travail, tout savoir sans avoir rien appris, envahir tous » les honneurs sans les avoir mérités, occuper toutes les places sans » être en état d'en remplir aucune. Voilà l'aristocratie! »

valerie en ordre de bataille; l'improvisateur doit manœuvrer à la manière des Numides, qui montés à nu et sans frein, n'en avaient pas moins l'art de lancer et de retenir leurs coursiers à volonté.

L'improvisation a des avantages incroyables : une fois qu'on a acquis la facilité de classer ses idées avec promptitude, et que les mots ne coûtent plus rien, on ne saurait croire ce qui nous arrive de force électrique, de mouvemens imprévus et d'expressions fortes, qui jamais ne seraient venus nous trouver dans le cabinet la plume à la main ! Moins de corrections sans doute, plus de rudesse, mais aussi plus de chaleur, plus de vie, plus d'intimité avec l'auditeur.

On objectera la difficulté de réussir ! Oui, sans doute, l'art de bien dire est difficile; mais apprenez toujours; souvenez-vous de ce que dit La Fontaine :

D'abord il s'y prit mal; puis, un peu mieux; puis, bien ;
Puis, enfin, il n'y manqua rien.

Vous ne serez pas un orateur parfait ! mais aussi votre mission, à vous prince, n'est pas de parler comme Cicéron ou Démosthènes, et d'égaler d'Aguesseau ni Bossuet; d'ailleurs, et même pour ceux qui en font l'habitude de toute leur vie, entre la perfection et l'incapacité, il y a un milieu dans lequel il faut chercher à se placer convenable-

ment, afin de parler dans l'occasion, sinon avec une haute éloquence, du moins avec méthode et clarté, et, s'il se peut, avec grâce et dignité.

La déclamation s'enseigne et s'apprend; mais entendons-nous sur ce point. Rien ne nuirait plus à un prince que l'emphase; elle rend ridicule tous ceux qui en sont affectés. Voici donc à quoi je réduirais les leçons de déclamation : apprendre à prononcer distinctement, nettement; à prendre des intonations justes, à les varier sans affectation; à connaître le ton caractéristique de chaque passion, et à quitter toutes les fausses inflexions de la voix. Du reste, fort peu d'étude des gestes; point de ces poses affectées où l'on chercherait à prendre l'attitude de César ou d'Auguste; éviter ce qui est ignoble et de mauvais maintien, et chercher le naturel en tout.

S'il existait des modèles, il faudrait aller les voir, les entendre, les étudier. Malheureusement, Foy est mort! et personne n'a su le remplacer...

La chaire n'a plus de Bourdaloue ni de Massillon : mais elle compte encore des ministres distingués par leurs talens oratoires! Heureux quand le fond du discours n'est pas influencé par une politique qui n'est pas de la religion!

Il serait bon aussi de visiter quelquefois les audiences : plusieurs de nos rois ont pris plaisir à aller entendre plaider. Henri IV s'y connaissait peu; car, après avoir entendu deux avocats, il

trouvait que chacun d'eux avait raison; mais c'est qu'il ignorait lui-même tout principe de législation, et qu'avec un heureux instinct, il manquait cependant de connaissances positives. L'éducation des princes était alors fort au-dessous de ce qu'elle doit être aujourd'hui.

Le spectacle d'une cour d'assises est digne de l'observateur. Il faut savoir avec quel appareil se rend la justice criminelle; en quelles formes, avec quelle solennité, à l'ombre de quelles garanties la société statue sur l'honneur et la vie des citoyens.

Moins lugubres et plus animées, les audiences civiles, celles qu'on nomme audiences en robes rouges, offrent toujours un spectacle imposant, et quelquefois de belles discussions.

Il faut tout voir, tout entendre, réfléchir sur tout ce qu'on a vu et entendu, et ne s'approprier de chaque chose que ce qui convient à notre caractère, à notre position, à nos devoirs.

DUPIN aîné.

LA RUE DES POSTES.

L'habitant de la province ou l'étranger, nouveau-venu dans Paris, pourrait croire, en lisant ce chapitre, que je vais lui parler de la rue où, chaque jour, des milliers de bras, s'allongeant et se croisant les uns à l'envi des autres, laissent tomber des milliers de lettres dans une ouverture large et profonde, espèce de gouffre qui revomit périodiquement ce qu'on lui jette, et dont la bouche, hérissée de dents de fer, ressemble à ces gueules béantes des gardiens du Ténare, toujours prêts à dévorer, toujours prêts à saisir. C'est le *vastâ voragine gurges* de Virgile, avec son *inhians tria Cerberis ora.*

On pourrait croire aussi qu'il s'agit de la rue où des légions de voyageurs vont prendre ou délaisser

tour-à-tour le coursier qui les traîne hors Paris, ou le postillon qui les y amène; espèce de haras d'hommes et de chevaux qui logent, mangent, couchent et voyagent ensemble; postillons poudreux, au chapeau de cuir galonné et à la veste bordée de rouge; centaures d'écurie, moitié chevaux, moitié hommes; chevaux usés, vieux, maigres, rabougris et poussifs; le tout ayant seul le droit de nous voiturer tant bien que mal hors barrières, et exploitant de conserve le monopole de la route et le privilége de la course.

Ce n'est ni de l'une ni de l'autre de ces rues que je parle; il n'y a pas plus de poste dans la rue *des Postes*, que de bergers dans la rue *Bergère;* et il n'y en a jamais eu, je pense, car elle a toujours été placée trop loin et trop haut pour un pareil usage. Cette raison, cependant, pourrait fort bien ne plus en être une, depuis que la Poste Royale a été se nicher à une lieue du centre de Paris, sur une montagne, pour mieux se trouver à la portée du service, et la plus grande commodité des voyageurs.

Mais Paris est ainsi fait; c'est un immense fouillis avec mille quatre-vingts rues, et je ne sais combien de places et de ruelles, où tout se confond, tout se mêle, tout abonde, tout manque; tout est là, rien n'est en ordre; c'est une immense Babel, où les langues se croisent, où les mots ne suffisent pas aux choses, où les choses ne répon-

dent pas aux mots. Aussi, bien fou et bien trompé serait celui qui, ne connaissant pas la Ninive moderne, se fierait à ses rues, et s'appuierait sur leurs noms pour en trier les fils et en classer le labyrinthe; les rues de Paris sont menteuses comme ces vases dont le liquide a mille fois changé; mais dont les étiquettes sont demeurées les mêmes. La rue *des Carmes* n'a plus de carmes; le quai *des Augustins* n'a d'autres augustins que des pigeons et des libraires; la rue *des Capucines*, d'autres capucins que ceux de nos affaires étrangères. Quant à ma rue des Postes, « anciennement, dit Sauval, » elle se nommait la rue *des Pots*, à cause de quan» tité de potiers de terre qui s'y sont établis d'a» bord, et y ont fait de la poterie. » D'où son nom présent de la rue des Postes serait formé par altération de son vieux nom de la rue des Pots. Ainsi, tout sur la terre, jusqu'aux noms des rues, tout change, se dégrade, et se transforme.

Aujourd'hui ma rue n'a plus ni pots ni poteries; elle n'a plus que des couvens, des pensions, des séminaires, et des colléges. Elle s'est fait savante, elle s'est fait pieuse; elle est devenue la rue des moines et des nonnes, des dévotes et des prêtres.

Parfois, délaissant les quartiers vivans et les bazars d'outre-Seine, il vous est arrivé de gravir les gorges étroites et sales de la vieille rue Saint-Jacques, jusqu'à l'église Sainte-Geneviève, révolutionnairement dite le Panthéon.

La rue des Postes est tout près. En effet, faites deux pas au-delà du Panthéon; traversez la rue de l'Estrapade, où logeait Diderot, Diderot dont la tête encyclopédique était comme un depôt de toutes les connaissances humaines; arrivez sur la place qui doit son nom à l'ancien supplice connu sous le nom de *l'estrapade*, supplice qui consistait à lier les mains d'un condamné, et à l'enlever au moyen d'une potence, du haut de laquelle on le laissait retomber à deux pieds de terre, secousse horrible, dont le heurt brisait, disloquait, cassait des os qui craqnent et des muscles qui crient, et par son contre-coup imprimait à la corde une vibration d'agonie dont la pensée seule donne le frisson dans tous les membres!... Eh bien, placez-vous là, à l'endroit même, si vous le voulez, où s'élevait la potence, et regardez devant vous. Cette rue étroite et longue qui descend, sombre et resserrée, vers le faubourg Saint-Marceau, c'est elle, c'est la *rue des Postes*. En vain vos yeux la parcourent et la suivent, vous avez beau regarder et chercher de toutes parts, vous n'apercevez rien : rien que des portes fermées, rien que des fenêtres closes. La rue ressemble à un damier dont toutes les cases seraient noires. Çà et là de petites ouvertures, en forme de meurtrières, donnent au jour un passage dont elles semblent avares; on se croirait devant une place forte. Plus loin, des grilles de fer, qui se coupent et s'entre-croisent, semblent ne vouloir

laisser, dans les mille nœuds de leurs interstices, que comme un point à la lumière; on se croirait devant une prison. Les fenêtres des mansardes, au plus haut point de l'édifice, sont munies d'abat-jours; la rue est anathématisée, le jour proscrit, la lumière maudite. Il semble, en traversant ces déserts, qu'on soit à côté d'un peuple de hibous, de chats-huans ou de chouettes; on ne voit rien, on n'entend rien. Le silence de la rue vous glace, vous met comme un couvercle de plomb sur le cœur; vous sentez qu'il y a près de vous des êtres qui doivent ne respirer qu'avec peine, et étouffer faute d'air; ces maisons noires, hautes, silencieuses et sombres, vous font peur. Vous êtes-vous figuré quelquefois, quand vous songez à ces vieilles cités détruites par le fer ou la flamme, vous êtes-vous figuré être seul dans une ville déserte, longue et morne, ville cadavre dont le sang s'est figé, et la vie s'est éteinte? alors vous regardez autour de vous, et ne voyez personne; vous ouvrez la bouche, et n'osez appeler, car nul écho ne vous répond, et ce silence qui vous entoure vous épouvante. Eh bien! c'est là l'impression que la rue des Postes a souvent produite sur moi, lorsque j'allais le soir, par les longues nuits d'hiver, dans cette rue où rien ne bruissait, pas même le fiacre lointain qui roule, ou le piéton qui passe. Dans la journée, quelquefois la voix monotone et fêlée d'un mendiant qui aboie de concert avec son chien qui crie,

trouble seule le silence de la rue. De temps en temps, une dévote enveloppée dans sa mante et dans son capuchon, ou quelque prêtre à l'œil sournois et à la robe noire, jettent en passant quelques sous dans le chapeau du mendiant, qui s'interrompt pour marmotter *Merci*, tandis que son chien a levé la tête, comme pour contempler le bienfaiteur de son maître; puis le chien et le mendiant continuent de plus belle leur marche et leur mélodie. C'est surtout le dimanche que cela peut se voir; car ce jour-là la rue des Postes est vivante, ce jour-là elle est sortie du tombeau; c'est son grand jour, son jour de résurrection. De toutes les rues voisines arrivent et débouchent des processions de vieilles femmes, qui vont chanter et entendre leurs messes et leurs vêpres dans les couvens; car la rue des Postes est la rue sainte, la rue sacrée, la rue bénite. C'est comme un entrepôt de sacristies et de chapelles, il y en a pour tout le quartier, il il y en aurait pour tout le monde. Couvent des *Dames Saint-Augustin*, des *Dames Saint-Thomas*, des *Dames Urselines*, des *Dames de la Visitation*, des *Dames de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Filles de l'immaculée Conception*, de la *sainte Providence*, du *sacré Cœur de Jésus*, et des *Filles de bonne volonté* (plaisanterie à part, et sans allusion coupable ni déshonnête).

Tout cela a sa chapelle, son sacristain et son abbé, avec ses habitués et ses pratiques; et c'est à

qui en aura le plus, car il y a rivalité et concurrence dans les choses saintes comme dans les profanes, et les Dames Saint-Augustin jalousent les Filles de la Visitation, comme la Gaîté jalouse la Porte-Saint-Martin et l'Ambigu. A chacun son casuel, à chacun sa clientelle; c'est trop juste.

Dans cette rue se trouve aussi le fameux Collége des Irlandais, à côté de la rue du *Puits-qui-parle*. La rue du Puits-qui-parle! Ce nom-là a souvent piqué ma curiosité, et j'ai plus d'une fois étymologisé et rêvé, à part moi, sur son origine. Victor Hugo, dans sa *Notre-Dame de Paris*, dit qu'il y avait là, comme à la place de Grève, *un trou aux rats*... Vous savez ce Trou qui lui a inspiré la prière de Paquerette de Chante-Fleurie, redemandant sa fille, sa jolie petite Esmeralde qu'on va tuer, malgré sa taille svelte, sa grâce d'enfant, sa petite chèvre Djali, et son joli petit soulier. Vous vous rappelez ses larmes, ses angoisses, sa prière, son admirable prière de mère, le plus joli, le plus suavé morceau que je connaisse. Eh bien! je pense à tout cela, quand je passe dans la rue du Puits-qui-parle. Mais d'autres chroniqueurs disent qu'elle doit tout simplement son nom à un puits qui faisait écho. Tant pis, car ce puits-là ne vaut pas mon *Trou aux rats*; c'est un puits tout simple, tout naturel, prosaïque comme une citerne, qui ne me rappelle plus mon petit soulier, ni ma prière. Tant pis!

Enfin, dans la rue des Postes était jadis *l'École Normale*, fondée par la Convention, et destinée à devenir le berceau des arts et de la science. Il y avait quelque chose de grand dans cette institution, où devait s'élaborer pour tout un peuple et mûrir les élémens de l'instruction commune; vaste foyer, dont les rayons jaillissant de toutes parts eussent répandu la lumière et l'éclat sur la France. Elle avait de grandes pensées la Convention, des pensées marquées au coin du génie, et qui s'élevaient haut, quand elles ne se heurtaient pas à des potences ou à des cadavres. Il y a du sublime dans tout ce qu'elle a conçu, dans tout ce qu'elle a fait; car tout est imposant dans un volcan qui gronde!... Fondée par la liberté, l'École Normale s'éleva, puis décrut avec elle, jusqu'en 1822, époque où les jésuites la chassèrent de la rue des Postes, et les Pères de la Foi en firent un séminaire. Il n'est point de monument peut-être qui n'ait eu, comme l'École Normale, ses vicissitudes et ses phases; tantôt sacré, tantôt profane; impie avec la République, saint avec la Restauration, glorieux avec l'Empire. Voyez la Sainte-Geneviève-Panthéon, et le Panthéon-Sainte-Geneviève, et voyez-en mille autres. Voyez le temple de la Gloire rêvé par Napoléon, et qui, sous la restauration, redevient la Madeleine. Il y a tout le résumé d'une époque là-dedans, avec son caractère et sa couleur; et il n'y a guère d'édifice, ou de maison un peu vieille dans

Paris, qui n'ait ainsi tout une histoire de France écrite sur ses pierres ! Quant à l'École Normale, aujourd'hui c'est un hospice; juste milieu tout trouvé entre l'École et le Séminaire. Or, tout à côté de l'ancienne École, et parmi la sequelle de couvens qui pullulent dans la rue des Postes, comme les fourmis en une fourmilière, il en est un dont je dirai deux mots, parce qu'ils sont à la fois une peinture et une histoire.

C'était en 1831. L'un de mes amis me proposa un jour de le suivre au couvent des *Dames sainte...* où il allait voir sa sœur. — « Ta sœur est-elle jolie? » lui dis-je. — Elle est bien, et en compagnie de » jeunes nonnes qui sont encore mieux qu'elle. » Il mentait le frère, mais il parlait de sa sœur en indifférent et en aveugle, ce qui est tout simple, car je ne connais rien qui soit plus insouciant pour une jeune fille, plus barbare, plus rustre et plus ourson qu'un frère, si pourtant j'en excepte un mari. Quoi qu'il en soit, j'allai au couvent attiré et séduit autant par le minois caché et encapuchonné des recluses, que par le désir de voir l'intérieur d'un monastère.

Arrivés à la porte, nous tirons une sonnette, dont le son retentissant se mit à galoper dans l'air comme un canard qui crie et bat des ailes. Nous reculâmes à dix pas, craignant d'avoir donné l'alarme au voisinage; nous avions cru tirer une sonnette, et nous étions tombés sur une cloche.



Au bruit qu'elle fit, une vieille femme en lunettes, et le dos courbé, entr'ouvrit lentement un petit trou grillé, percé comme un œil au milieu de la porte, et que les Allemands ont appelé *was ist das*, c'est-à dire *qu'est-ce cela ?* La vieille tourière y passa son nez comme un vieux singe à travers sa cage, et d'une voix fêlée, nous cria en effet : « Qu'est-ce cela? Qui demandez-vous? » Ma sœur, répondit mon compagnon ; et devant lui les portes du couvent s'ouvrirent, et peu de temps après sa sœur entra dans le parloir. C'était une jeune fille de quinze ans, vive et gaie comme son âge, avec un air folâtre et un charmant sourire. Sa petite taille serrée la rendait svelte et mince à prendre entre deux doigts ; sa vivacité la faisait légère à s'échapper de vos doigts même. C'était un petit lutin avec un regard perçant, des cheveux blonds; c'était une jeune fille qui allait être femme, et qui était encore enfant. D'aussi loin qu'elle nous vit, elle courut à nous en sautillant, embrassa son frère, puis s'arrêta, ne sachant trop si elle ne devait pas m'embrasser de même. J'étais prêt à faire la moitié du chemin, et à tirer d'embarras la jeune fille, quand son frère lui dit : Monsieur est *mon ami*, en me présentant à elle. Son ami, son ami, oh! qu'il s'en aille au diable; car la jeune fille s'arrête et ne m'embrasse pas. Dieu! quel butor de frère! Son ami, l'assassin! son ami!... Ce mot-là m'a poignardé, je lui en garde rancune!

La jeune fille s'appelait Nina. — « Puisque Mon-
» sieur est votre ami, dit-elle à son frère, il faut
» l'amener avec vous chez ces dames; madame de
» B... reçoit samedi, et sera bien aise de vous
» voir. » Le frère promit de revenir, et je promis de le suivre moi, car elle était charmante la petite sœur, charmante à vous donner l'envie de la revoir. Aussi je pressai en sortant les mains de son frère, je l'appelai mon ami, mon véritable ami;... j'avais oublié ma rancune.

Le samedi soir avant sept heures, nous étions au couvent... Deux sociétés, deux tables et deux salons rivaux se partageaient le monastère. A la tête de l'une, était madame de B..., vieille douairière, intolérante et bigote, qui avait à part son monde, ses chevaux et sa voiture. Vendéenne, elle a fait le coup de fusil, porté le briquet et bivouaqué dans les broussailles. Aussi a-t-elle reçu deux blessures, deux blessures chéries dont elle parle sans cesse. Ma blessure! elle en est fière comme un troupier de ses chevrons. A l'entendre narrer ses campagnes, à voir ses moustaches et son allure, on la prendrait pour un vieux grognard de la garde ou un dragon de la Tour. C'était une maîtresse femme. Elle recevait l'abbé, le sacristain, le marguillier de Saint-Étienne, et les fabriciens de la paroisse. Elle affectait les grands airs, disait mes valets et *mes gens*, parlait de la populace et de la canaille, de l'hérésie du temps et de l'impiété du siècle. Elle appelait

Voltaire un scélérat, Rousseau un homme de rien, Béranger un misérable, Lafayette un sans-culotte, l'abbé Châtel une horreur, et les saints-simoniens des monstres. L'abbé Châtel et les saints-simoniens, c'était là surtout ce qui excitait la bile et remuait dans sa profondeur toute l'indignation de ces dames. Elles n'avaient pas assez d'imprécations et d'anathèmes contre ces renégats et ces hérésiarques du siècle. Ils étaient devenus leur plastron, leur cible, leurs suppliciés, leur *pâtira,* leur victime; c'était à qui les lacérerait, les déchirerait le plus. A toi, à moi, à nous deux, à nous tous! Pauvre abbé Châtel, va; pauvres saints-simoniens, je vous plaignais de toute mon ame. — « Je » ne croyais pourtant pas, » dit un jour la supérieure, « que Saint-Simon fût un athée; car enfin » l'Écriture.... — Ah! par Jésus », dit aussitôt le jeune abbé, « ma chère sœur, prenez garde; vous » aller blasphémer! — En vérité? » Et la supérieure toute pâle se signa trois fois. — « Ce n'est » pas Saint-Simon le saint, reprit le jeune abbé, » qui est le dieu de ces impies, c'est un certain » marquis, espèce de philosophe, mort dans un » grenier. — Dans un grenier! » et tout le monde de s'écrier : « Un dieu qui meurt en pareil lieu; fi » l'horreur! — Mais notre Jésus, mesdames, est » bien né dans une étable? — Oui, mais il est mort » crucifié. — Ah! vous avez raison! »

Un jour le marguillier de Saint-Étienne, se frot-

tant les mains et riant sous cape, annonça tout bas à l'assemblée que les Prussiens venaient d'entrer en France avec douze cent mille hommes, flanqués de quinze cent mille Autrichiens et de dix-huit cent mille Russes. — Oh Dieu! la bonne nouvelle. Et où avez-vous pris cela, monsieur le marguillier? — Je l'ai lu dans mon journal. — Alors nous sommes sauvés; c'est sûr.

L'autre société avait à sa tête madame L..., vieille maman, jadis habitante d'Amiens, qui n'est venue au couvent que pour y suivre sa fille; sa seule fille, âgée de dix-huit ans, belle comme un amour, que des prêtres ont endoctrinée, et à laquelle ils ont inspiré la résolution de prendre le voile, et d'aller s'enterrer dans un cloître. Inspiration de vampire qui souffle le suicide à un enfant, le meurtre à une jeune fille! vandalisme barbare qui coupe une fleur sur sa tige, l'enlève à son ciel, à son soleil, à sa rosée, pour l'enfouir dans un cachot, puis la faire là s'étioler et dépérir à l'ombre!

En vain sa mère qui l'aime a voulu l'éclairer; en vain elle a embrassé ses genoux, supplié, versé des larmes. Sa fille est demeurée sourde; une seule idée la fascine, et cette idée l'emporte dans son cœur, même sur les pleurs d'une mère. Et pourtant cette jeune fille est si belle! il y a quelque chose de si suave dans son regard large et grand, qui se lève vers le ciel avec une expression d'archange! Un sourcil épais et noir se dessine

avec tant de grâce sur son front pâle! Il y a de l'éloquence dans cette figure, il y a de la poésie en elle, quelque chose de religieux et de sublime! C'est le plus beau portrait que je me sois fait de la Vierge, la plus belle tête qu'ait peinte Rembrandt ou Raphaël! Je deviendrais religieux et fanatique, si j'avais une telle idole à qui je pusse adresser une prière. Car une femme comme cela, voyez-vous, doit être toute d'amour et de passion. Si son cœur égaré, qui s'est porté vers le ciel, comme ces ames ardentes qui se sont trompées de route, auxquelles le feu manque ici-bas, et qui vont le chercher dans l'espace; si ce cœur-là avait du premier coup rencontré sur la terre un cœur qui le comprît, et dont la vibration s'harmoniât à la sienne, il y avait dans cette femme-là toute la félicité d'une vie d'homme. Car ce ne sont pas les moindres ames que le ciel vole ainsi et dérobe à la terre!

Un jour qu'on parlait de ses beaux cheveux: « Que ferez-vous, lui dis-je, de cette parure qui vous rendrait à elle seule un objet d'envie au milieu de ce monde dont vous feriez la gloire; ce monde qui vous fêterait, vous admirerait, et que vous voulez fuir. — Ce que j'en ferai? mes doigts la couperont pour l'offrir à mon Dieu. — Tu as bien tort, va, dit soudain la petite Nina; et montrant de la main sa jolie chevelure blonde, la mienne est belle aussi, regarde; je ne la couperai pas, moi, ce sera pour mon mari. —N'a-t-elle pas

raison, dis-je à la jeune recluse? — Non, me répondit-elle, Nina est un enfant, et ne sait pas qu'il y a pour nous d'autres époux que ceux de la terre, d'autres amours que ses amours. Et le Dieu que j'aime, voyez-vous, je puis l'aimer de toute mon ame, car son ame est assez grande pour embrasser la mienne, et ne me faillira pas!... » Cette femme avait raison d'aimer un Dieu! un cœur d'homme n'eût pu lui suffire!

Pour revenir à sa mère, c'était une bonne maman peu dévote, et tant soit peu incrédule. Sans façon et sans gêne, elle avait le mot pour rire, ce dont les collets-montés du couvent se scandalisaient fort. Mais la maman n'en continuait pas moins ses joyeusetés; parfois même elle allait jusqu'au sarcasme et l'ironie amère... quand elle songeait à sa fille, et à ceux qui la lui avaient volée! Aussi toutes les fois qu'elle pouvait prendre à part quelque petite postulante, indécise à échanger sa parure de jeunesse et de vie contre un linceul de décrépitude et de mort, elle lui disait tout bas : « Ne le faites pas, ma fille, mon enfant, ne le » faites pas. Ils vont vous entraîner, mais du cou- » rage, entendez-vous. Dites Non. » Puis elle se frottait les mains, puis elle riait de joie, la pauvre mère! C'est sa petite vengeance, à elle. C'étaient ses représailles.

Vous pensez bien, d'après cela, qu'il y avait guerre ouverte entre madame de B... et madame

L... C'était comme deux camps opposés qui s'étaient partagé le couvent sous leurs bannières. L'abbé, le sacristain, le sonneur de cloches et le bedeau, les vieilles femmes et les dévotes étaient pour madame de B... ; les jeunes filles et les bonnes-gens pour madame L... La discorde était dans le paradis, les saintes étaient en guerre ; il y avait rivalité, il y avait schisme. J'étais, moi, du parti de Nina ; c'était, en ma qualité d'intrus, le plus joyeux et le plus sage.

Mais le jour de Noël approchait, et c'était pour le couvent un grand jour. Il s'agissait de fêter dignement la naissance du Seigneur ; il s'agissait surtout d'avoir une crèche et un enfant Jésus, plus riche et plus beau que tous ceux du voisinage! C'était là le grand but, c'était la grande affaire! Aussi, quinze jours à l'avance, allait-on de toutes parts quêter des broderies, des colifichets, du clinquant et des parures. Le couvent était devenu magasin de toilette ; les nonnes, modistes et couturières. On eût pris le sacré lieu pour une boutique de la rue Vivienne. Tout le monde travaillait à la crèche ; on fit un surplis neuf au vicaire, une tenture fraîche à la chapelle. J'offris, pour représenter l'enfant Jésus, un petit bonhomme en cire qu'un de mes amis, carabin, disséqueur, étudiant en médecine, avait depuis deux ans dans sa chambre ; et l'on sauta d'aise et d'espérance, car, bien certainement, les dames de la Visitation n'auraient

rien de semblable. O coquetterie de nonnes! Le grand jour, ou plutôt la grande nuit arrivée, on descendit un piano dans la chapelle, et l'on nous retint pour chanter au chœur. Moi, qui n'ai jamais été enfant de chœur, ni serpent de paroisse, je laissai mon ami avaler du plain-chant; et, au moment où l'assemblée entonnait à pleine voix : *Il est pauvre aujourd'hui*, je me bouchai les oreilles et je sortis. Depuis un instant, j'avais remarqué que Nina, la jolie petite Nina était absente.

J'allai dans le jardin. Il était près d'une heure, et la lune répandait sur tout le monastère une lueur faible et vacillante, qui, venant se briser aux rameaux décharnés des arbres du jardin, s'éparpillait sur le sable en mille formes diverses : à voir ces ombres bizarres et multiples, on eût dit des squelettes allongés dans la nuit, et étendant de toutes parts leurs bras et leurs jambes. Au détour d'une allée et à travers cette fantasmagorie d'ombrages, je crus entrevoir une femme. J'écoutai, et bientôt mon oreille frissonna de ce léger bruissement produit par la feuille qui crie, et la robe qui frôle : j'allai plus vite et reconnus devant moi une jeune fille pensive, seule, à la démarche lente. Elle paraissait souffrir, n'avancer qu'avec peine, et son front décoloré s'abaissait vers la terre, comme un lis qui se meurt. Ne voulant pas troubler sa retraite, je m'étais arrêté et reculais devant elle pour échapper à ses yeux, lorsqu'elle

m'aperçut, et d'une voix faible dit : « Édouard ! » Édouard, ce n'était pas moi, et je continuai ma route afin de détromper la jeune fille. A peine l'avais-je quittée pâle et souffrante, que je vis paraître Nina, preste, agile et légère. Elle courait dans l'allée avec la vivacité d'une biche, et glissait le long des arbres comme ces sylphides vaporeuses qu'on croit voir passer furtives avec l'ombre du soir au pied d'une muraille. Je voulus l'embrasser, mais elle m'échappa, et avant que mon œil pût la suivre, elle était dans la chapelle. Nina ! Il eût fallu des ailes pour attraper ce papillon.

Au moins si je trouvais quelque petite nonne avec qui je pusse faire un instant de causette ; le soir, seul, dans l'ombre, cela est si joli ! Et me voilà furetant et cherchant dans le jardin comme un loup dans le bercail. Je pensais à Nina, je pensais à la belle recluse voulant se faire religieuse ; je pensais à la jeune fille souffrante qui m'avait dit : Édouard !, et je longeais les murs du jardin à sa partie la plus déserte, lorsque je vis quelque chose pendant à la muraille, et remuant dans l'ombre. Je m'approche, je tâte ; ce sont des cordes artistement nouées et liées ensemble ; en un mot, c'est une échelle. Je la tire, mais quelque chose la retient au haut du mur. Allons, me dis-je, voilà qui simplifie l'escalade, et la met à portée de tout le monde. Est-ce que par hasard il y aurait ici des

maraudeurs? Parbleu! c'est à savoir, je le saurai. Et, oubliant soudain la messe et la chapelle, je me tapis contre le mur comme le garde qui, la nuit, blotti dans les broussailles, guette le braconnier et l'attend au passage.

Depuis long-temps la messe était finie, le couvent s'était endormi, et tout était tranquille, quand je vis marcher quelqu'un; je regardai : c'était un jeune homme comme moi, vêtu de noir comme moi, et qui pleurait..... ce n'était plus comme moi. Je le suivis des yeux sans bouger. Il mit ses pieds sur l'échelle, monta, retira à lui la corde; puis, jetant un dernier regard baigné de larmes sur le couvent, il disparut de l'autre côté. Cela commençait à m'intéresser. Le mur était garni de treillages; je ne fais ni un ni deux, le treillage est une échelle, j'ai suivi l'inconnu, et d'un seul bond me voilà près de lui. Il pousse un cri d'effroi. « Nayez pas peur, lui dis-je, et si vous n'êtes pas » un voleur, ne craignez rien de moi. Vous avez » ici quelque aventure, contez-la-moi, peut-être » pourrai-je vous servir. Prenez mon bras, et » marchons. » A cette fraternelle harangue, le pauvre jeune homme se remit un peu de l'épouvante où l'avait jeté ma brusque apparition; et nous voilà bras dessus, bras dessous, descendant la rue de l'Estrapade et gagnant le Panthéon. L'air du matin était frais, vif, pénétrant; une brume épaisse mouillait nos vêtemens, dont le tissu lâche



et humide se collait à nos os et semblait pleurer sur nous. « Venez chez moi, » dis-je à mon compagnon; et un feu clair, pétillant et scintillant dans l'âtre, nous réchauffa bientôt. Alors mon inconnu, toujours triste, me conta son histoire.

Elle était courte et touchante. Il aimait une demoiselle de *famille*, et en était aimé. Elle était riche, il était pauvre; et, quand il demanda sa main, il fut dédaigneusement rejeté. Son cœur se souleva, car il avait un cœur dont le battement était noble et fort; et, dans son égarement: « Votre » fille, dit-il au père de son amante, elle m'ap- » partient, elle est à moi ! » C'était vrai, et la jeune fille en fit l'aveu en demandant grâce à son père. Son père la mit dans un couvent; comme si le cœur était de la matière que l'on cloître, l'ame une chose qu'on emprisonne ! Cette nuit même, le jeune homme avait voulu enlever la jeune fille, car la jeune fille... était mère! Mais elle avait refusé: « J'aime mieux mourir, » dit-elle; et il avait été obligé de la quitter seule, seule et évanouie. Pauvres enfans !

Il s'appelait Édouard. Édouard ! A ce nom je me rappelai soudain la jeune fille pâle dans l'allée sombre, et je m'écriai: Je l'ai vue, je la connais. — Vous! — Oui: mais il faudra la revoir, et nous la déciderons; je vous le promets, nous la verrons. — Oh! quand donc? — Demain. — Demain! Et il me saute au cou, et il m'embrasse. Il était

devenu fou, courait dans ma chambre, gambadait, sautait, remuait les meubles, cassait tout, brisait tout...... J'étais gai de sa joie, heureux de son bonheur.

Le lendemain, à sept heures, quand la nuit est tombée, nous allons au couvent, et je demande madame L... Je voulais tout lui dire, car je connaissais son cœur et sa rancune maternelle contre les cloîtres. « Vous ne la verrez pas, messieurs, » nous répond la tourière, ou du moins vous attendrez, car madame est à l'église ; il y a un enterrement. — Alors nous attendrons. » A peine étions-nous dans le jardin qu'une cloche se fait entendre ; c'est le glas des trépassés. Les sons mornes et tintans du beffroi funéraire s'alternent lentement comme un tocsin lugubre ; mon cœur bat malgré moi ; Édouard me tient la main et me la serre avec force. Tout-à-coup une rangée de femmes sort de la chapelle, et, marchant à pas lents, s'avance et s'étend dans l'ombre. Elles tiennent des torches dont la flamme rougeâtre a, dans la nuit, quelque chose de livide. Viennent ensuite des jeunes filles vêtues de blanc ; au milieu d'elles est un cercueil recouvert d'un drap blanc aussi ; sur le cercueil une couronne virginale étincelante... Le cortége a entonné l'hymne des morts, et la voix des jeunes vierges se perd dans l'espace comme la voix des archanges.

— Nous étions demeurés là, silencieux et im-



mobiles. Au bruit des chants funèbres, la tourière et d'autres femmes s'étaient approchées de nous. « Pauvre jeune fille, dit la tourière, pauvre de» moiselle Fanny, elle n'avait que vingt ans ! » Fanny !... A ce nom Édouard a poussé un cri terrible. Fanny !... Il chancelle, il pâlit, et tombe dans mes bras en me disant : « C'est elle !... »

Oh ! c'est là un souvenir qui ne sortira jamais de ma mémoire. Je soulevai mon ami, je l'emportai mourant; et, quand je franchis le seuil du monastère avec Édouard évanoui, un dernier chant se fit entendre... C'était le dernier adieu des vierges à son amante !

FRÉDERIC GAILLARDET.

UN MAGASIN DE MODES.

HISTOIRE D'UNE CAPOTE.

Cosa bella mortal passa e non dura.
PÉTRARQUE.

I.

OH ! c'était bien le plus joli chapeau du monde, le plus élégant, le plus gracieux, le plus coquet. — C'était une capote de gaze lilas avec des tresses de paille autour de la passe, et puis un bouquet de coquelicots, d'épis et de bluets, parmi des coques de ruban, un peu penché à droite de la forme, sur la passe. —

C'était bien aussi l'amour le plus fragile, le moins

profond qui se pût trouver! — C'était un sentiment léger de femme légère ; un sentiment de fantaisie, avec des faveurs capricieuses, et des tendresses artificielles. —

Or, voici ce qu'il advint de cette capote de gaze, et de ce sentiment de fantaisie.

II.

Le 7 du mois de juin 18.., j'avais dîné chez madame de Saint-Clair, qui daignait m'honorer depuis trois jours de ses bontés et de son tête-à-tête. Cette révélation me coûte. Elle était cependant indispensable pour l'intelligence de mon récit. — On verra d'ailleurs, par la suite, s'il y a de la fatuité dans mes indiscrétions.

Quoi qu'il en soit, cette dame (je dois le déclarer aussi) occupe l'entre-sol de l'une des maisons de la rue Vivienne. A l'entre-sol de la maison située positivement en face, se trouve l'atelier d'une marchande de modes. C'est là qu'aux heures du travail sont rassemblées les demoiselles autour d'une longue table ; c'est là que s'élaborent et se frabriquent les chapeaux. Dès qu'ils sont finis, on les descend dans le magasin au-dessous, formant boutique sur la rue ; puis on les expose alors derrière les glaces des montres, placés au sommet de longues perches d'acajou, qui ne ressemblent vraiment pas mal,



ainsi coiffées, à certaines Anglaises de nos comtés, qui nous arrivent à Paris vers le mois d'octobre.

Ce soir-là je devais sortir avec madame de Saint-Clair. Après le dîner, elle passa dans sa chambre à coucher pour s'habiller, et me laissa seul au salon.

Il faut rendre pleine et entière justice à madame de Saint-Clair : entre autres qualités solides qu'elle possède, elle a surtout l'éminent mérite d'être fort expéditive à sa toilette. Cependant toute toilette demande son temps. Celle-là, qui commençait à sept heures, ne pouvait, en conscience, se terminer avant huit. Il ne s'agissait donc pour moi que de tuer ingénieusement soixante minutes l'une après l'autre. — Vous allez voir que ce me fut une besogne facile.

III.

Je m'étais établi dans un bon fauteuil près de la croisée du salon qui faisait justement face à celle de l'atelier du magasin de modes. Or, je pouvais ainsi voir aisément, sans être vu, tout ce qui se passait dans cet atelier. Il m'avait suffi pour cela d'écarter légèrement, et seulement du coin, l'un des petits rideaux de mousseline de ma fenêtre, celle des modistes étant ouverte toute grande.

Voici donc quel aspect général offrait la cham-

bre de travail de ces dames au moment où, de mon commode observatoire, je braquai sur elles ma lorgnette.

Il y avait bien là huit jeunes et belles filles, les unes nonchalamment assises et comme endormies, les autres debout, le teint animé, l'œil vif, riant à gorge déployée, chantant et causant follement.

Quant aux étoffes dont la table était couverte, on ne s'en occupait nullement, on n'y semblait pas songer. Ces demoiselles venaient de dîner sans doute; pour ces grandes enfans, c'était l'heure de la récréation et du repos, comme pour les petites pensionnaires, au couvent, après le goûter.

Cependant, parmi ces charmantes filles, toutes si folâtres ou si insouciantes, il y en avait une pensive et recueillie. A la place qu'elle occupait, au haut bout de la table, à côté de la croisée, et mieux encore à son air de distinction et de supériorité, on la reconnaissait facilement pour la première demoiselle.

IV.

Ici doivent nécessairement trouver place quelques considérations qu'il faut se garder de prendre pour un hors-d'œuvre, et qui ressortent au contraire essentiellement de notre sujet.

Ceci d'abord est un axiome :

Il y a partout des marchandes de modes. — Il n'y a de modistes qu'à Paris.

Une modiste véritable, voyez-vous, ce n'est pas une ouvrière qui établit des corsets, ou fabrique des broderies à la journée : c'est une artiste qui ne travaille qu'à son temps. — Une modiste, c'est un poète.

Un chapeau, ce n'est pas comme un fichu, comme une robe, une œuvre de calcul et de patience : c'est une œuvre d'art et d'imagination ; c'est de la poésie.

Il est cependant important de distinguer.

Il y a chapeaux et chapeaux.

Il y a d'abord le chapeau de commande : celui qui se fait pour les pratiques. Ce chapeau-là sans doute exige du talent et de l'habileté. Pour le bien exécuter, une modiste n'a pourtant besoin que d'observation et d'esprit. Il ne s'agit, en effet, que de l'assortir convenablement au caractère et aux habitudes physionomiques de la femme qui le doit porter.

Ce n'est pas là le vrai chapeau poétique.

Mais il y a le chapeau improvisé, celui que dicte la fantaisie, celui qui ne doit et ne peut coiffer qu'une tête que l'artiste n'a vue jamais, mais qu'il a rêvée.

Oh ! ce chapeau-là, c'est bien le chapeau d'inspiration, le chapeau lyrique.

V.

C'était l'un de ces chapeaux que méditait la première demoiselle de notre magasin de modes.

L'un de ses bras appuyé sur la table soutenait sa tête penchée ; son autre bras retombait le long du dossier de sa chaise. Elle avait, à peu de chose près, l'attitude de Corinne au cap Micène.

C'est qu'il s'agissait bien, en effet, aussi pour elle d'une improvisation. Mais ce ne devait point être assurément une improvisation mélancolique.

A contraire.

A bien observer la physionomie expressive de la belle modiste, on y lisait tous les symptômes précurseurs d'une création poétique. — Et cette création prochaine devait être élégante et gracieuse ; car, certes, à cet instant, les idées de la jeune femme étaient elles-mêmes bien riantes ! L'épanouissement de tous ses traits accusait chez elle une joie si intime ! Oh oui ! quelque doux projet lui promettait assurément beaucoup de bonheur pour la fin de cette soirée. L'idée qui s'agitait en elle sous l'influence de ces inspirations précieuses, allait donc se produire étincelante et dorée de tous leurs rayons !

Cette méditation dura bien quelques minutes.

Enfin, la modiste se tourna tout d'un coup vers la table, et, saisissant avec vivacité un grand mor-

ceau de gaze lilas qui s'y trouvait devant elle, elle en mesura plusieurs fois l'aunage sur son bras, de l'index et du pouce à l'épaule; elle l'examina dans ses divers sens, le tourna, le ploya, le fronça plusieurs fois et de plusieurs façons; puis, ses dimensions bien calculées, l'étendant sur ses genoux, elle prit soudain ses ciseaux, et tailla hardiment en pleine gaze.

C'en était fait. Elle avait dit : Ce sera une capote ; — ce fut une capote.

VI.

Pour que l'œuvre s'accomplît avant la nuit, il fallait cependant se hâter. Il n'y avait plus à compter que sur une heure de jour.

En un instant, rappelées à l'ordre par la voix de la première demoiselle, toutes les jeunes filles se remirent docilement au travail, chacune s'occupant avec ardeur de la tâche qui lui fut assignée.

L'une fut chargée de la passe; l'autre, de la forme; celle-ci, des coques, celle-là, des rouleaux; une cinquième, de la coiffe; une sixième, des liserés.

Il faisait beau voir ces agiles travailleuses dépêcher à l'envi leur besogne, et s'escrimer de leurs longues aiguilles et de leurs longs ciseaux. — Car, il n'est pas non plus inutile de le remarquer en

en passant, se distinguant encore en cela du commun des ouvrières, comme la cavalerie de l'infanterie par les grands sabres et les lances, les modistes n'emploient que des ciseaux et des aiguilles d'une prodigieuse longueur.

Au bout d'un quart d'heure, les gros ouvrages de la capote étaient terminés.

C'est que dans la construction d'un chapeau de femme, — si frêle, messieurs, que vous semble ce léger édifice, — il entre plus d'élémens solides que vous ne vous l'imaginez. — Le gros linon, le tulle à triple apprêt, le carton, la cannetille et le laiton qui en constituent la carcasse et l'échafaudage, ne sont-ils pas vraiment de la charpente et de la serrurerie?

Quoi qu'il en soit, ces apprêts divers furent successivement déposés devant la première demoiselle. C'était à elle l'architecte, à elle l'artiste véritable, à elle seule qu'il appartenait de les réunir et d'en former un tout. Elle seule qui avait conçu cette capote, pouvait lui donner le souffle — la vie — et réaliser en elle sa pensée.

Sur une tête de carton qu'elle tenait entre ses genoux, l'habile modiste eut bientôt, au moyen d'épingles, ajusté l'une avec l'autre la passe et la forme du chapeau. La grande aiguille acheva d'unir indissolublement par quelques points ces deux parties principales de la coiffure. Puis, en peu d'instans, sous les doigts légers de l'artiste, la

gaze étreignit enveloppa le squelette vivifié de la capote, et se drapa sur elle en plis gracieux. Des torsades de paille à jour furent ajoutées autour de la passe et de la forme; un joli bavolet fut posé derrière, au-dessus de la coulisse.

Tout cela venait de s'exécuter rapidemment et avec une incroyable verve.

Les demoiselles, qui avaient chacune achevé leur besogne de détail, suivaient, d'un œil curieux et attentif, cet intéressant travail de la mise en œuvre de leurs apprêts.

La modiste, entièrement absorbée dans sa création, souriait doucement à ses progrès.

Elle éleva bientôt la capote en l'air sur l'une de ses mains, la fit tourner légèrement, l'examina sous tous les aspects, penchant la tête à droite et à gauche, et de temps en temps pressant de son autre main le bord de la passe à divers endroits, rectifiant quelques-uns des plis de la gaze, donnant ainsi son harmonie et sa perfection à l'ensemble de l'œuvre.

VII.

Ce n'était cependant pas tout encore. Le plus difficile et le plus important restait à faire. Il s'agissait maintenant de placer le bouquet. Nul n'ignore que c'est là l'instant décisif, et que de la pose du nœud, des fleurs, ou des plumes, dépend tout le



sort d'un chapeau, si bien qu'il ait réussi d'ailleurs jusque-là.

Le plus profond silence régnait dans l'atelier. Il y avait une vive anxiété dans tous ces regards de jeunes filles, fixés sur la capote qui s'accomplissait.

Mais l'inspiration n'avait pas abandonné notre artiste. Sous sa main, les épis, les bluets et les coquelicots se mêlaient aux coques de gaze, et se groupaient d'une façon ravissante, divinement penchés à droite de la forme de la capote sur sa passe.

La dernière coque posée, la modiste replaça délicatement la fragile coiffure au bord de la table; puis, croisant les bras, elle se pencha en arrière sur le dossier de sa chaise.

Une inexprimable satisfaction se lisait dans les traits de la jeune femme : elle se disait assurément : — Je suis contente ; voici ma pensée exprimée.

Cette contemplation ne fut cependant pas longue. S'étant levée et approchée de la glace, elle appela l'une des demoiselles.

Alors s'avança soudain le plus espiègle et le plus fripon minois de petite fille qui se soit vu jamais à la Grande-Chaumière ou à Tivoli. La capote fut posée sur la jolie tête et définitivement essayée. C'était la dernière épreuve. Elle ne pouvait certes mieux réussir. Ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme

dans tout l'atelier. La capote eut un succès universel. Elle allait en effet à ravir à la charmante enfant. Aussi la folle se plaisait si fort avec cette coiffure, qu'elle ne la voulait plus quitter, et la tenant du bout des doigts contre ses joues, elle sautait de joie devant la glace, en se mirant.

Il lui fallait bien pourtant l'ôter, cette chère capote! Dès qu'on y eut attaché les brides, on la descendit au magasin, où elle fut immédiatement posée dans la montre, au premier rang, sur un des pieds d'acajou.

Notre belle modiste s'était occupée de réparer un peu le désordre que son travail avait mis dans sa toilette. Elle avait refrisé ses cheveux avec soin; elle prit ensuite son chale et son chapeau, puis elle sortit.

Je la suivis des yeux jusqu'à la rue Colbert. Là se tenait en faction un grand jeune homme de fort bonne mine, portant éperons et moustaches. Elle lui prit familièrement le bras, et ils s'éloignèrent ensemble.

Ne vous l'avais-je pas bien dit qu'elle comptait sur du bonheur pour la fin de sa soirée?

Son œuvre achevée, laissons-la, satisfaite d'elle-même, aller où bon lui semble avec cet ami si fidèle aux rendez-vous. Assurément, elle a bien gagné sa promenade et son bonheur.

Mais, que va devenir maintenant notre capote?



VIII.

Madame de Saint-Clair était quelque peu en retard. Huit heures venaient de sonner, et elle n'avait pas achevé de s'habiller.

Il faisait jour encore. Les modistes avait fermé la croisée de l'atelier. J'ouvris la mienne, et je regardai dans la rue.

Ce fut alors que je vis venir, du côté du Palais-Royal, un couple que je distinguai d'abord de la foule des passans, et qui attira bien vite toute mon attention.

C'étaient évidemment deux époux, et deux époux mariés depuis environ douze lunes, y compris celle qui sans doute avait été de miel pour eux. Le mari, personnage en apparence assez disgracieux et maussade, devait être un homme de bureau. Ayant probablement passé tout le jour courbé sur des paperasses et des registres, il avait hâte d'arriver au boulevard, afin d'y prendre l'air et de respirer un peu. Il poussait donc en avant et de son mieux : ce ne lui était pourtant pas chose facile. Sa femme, charmante créature, bien faite, bien mise, mais la plus étourdie assurément et la plus curieuse du monde, lui rendait cette besogne vraiment pénible et mal aisée ; car cette tête à l'évent tournait incessamment à droite, à gauche, sur son joli cou, comme une girouette. Et puis,

apercevait-elle une boutique de lingerie ou de nouveautés, il fallait absolument qu'elle s'en approchât et y fit une pause. C'était cependant devant les magasins de modes qu'elle s'arrêtait de préférence. Ils sont, nul ne l'ignore, infiniment nombreux dans la rue Vivienne, et chacun d'eux était la station d'un calvaire où le pauvre mari portait douloureusement sa croix.

Ils s'avançaient ainsi lentement : lui, tirant de toutes ses forces comme un brave et généreux limonier; elle, ne se laissant traîner qu'à son corps défendant, et disputant le terrain vaillamment, pied à pied. C'était une joûte véritable et des plus obstinées.

Ils étaient arrivés, de cette façon, sous ma croisée, et vis-à-vis de la boutique du magasin de modes en face.

IX.

Je dois le déclarer ici : je ne prétends, en vérité, nullement m'attribuer plus de pénétration qu'il m'en a été départi; mais à peine avais-je aperçu cette mobile et capricieuse figure de jeune femme, d'un seul premier coup-d'œil j'avais découvert les secrets rapports et l'affinité qui existaient entre elle et notre chapeau de gaze lilas. C'était en effet la même coquetterie, la même légèreté, la même fantaisie. — Asssurément, avais-je pensé d'abord.

voici la folle tête qui est apparue à notre modiste quand elle a conçu sa folle capote ! — Et vous, madame, vous cherchez, n'est-ce pas, votre coiffure? avais-je dit ; oh ! venez vite alors, elle est prête, elle vous attend.

Tout se passa bien ainsi que je l'avais pressenti. En dépit de la résistance de son mari, la jeune femme s'était arrêtée devant le magasin de modes, et soudain elle avait distingué dans les montres, entre tous les chapeaux, celui qui lui était destiné, celui qui avait été créé pour elle.

Alors, à la porte même de la boutique, une lutte s'engagea bientôt entre les deux époux, bien autrement grave et sérieuse que les petites hostilités qui l'avaient précédée. La jeune femme ne se bornait plus cette fois à des regards d'admiration et de convoitise, elle voulait entrer dans le magasin, elle voulait essayer cette capote et la marchander. — De son côté, voyant le danger imminent, et jugeant en homme sensé que, le seuil de cette porte une fois franchi, la maudite capote serait non-seulement essayée, mais achetée aux dépens peut-être d'un mois entier d'économies, le mari tenait bon, et défendait sa bourse en désespéré.

Par malheur, deux des modistes qui se trouvaient à ce moment dans la boutique, ayant observé ce conflit, en avaient aisément deviné le sujet. Aussi, sans respect pour le droit de non intervention, les malicieuses créatures vinrent-elles au se-

cours de la jeune femme, en ouvrant la porte dont elles lui voyaient tenir et s'efforcer de tourner le bouton. La partie n'était plus égale. A moins de faire une esclandre dans la rue, il fallait entrer. — Le mari se résigna. Comme il avait eu si fort raison de le craindre, en quelques instans le marché fut fait, et la capote payée de sept belles pièces de cinq francs, toutes neuves, que je vis briller à travers le vitrage de la porte de la boutique, et que je pus compter au fur et à mesure que le malheureux les mettait lamentablement dans la main de l'une des marchandes de modes.

Ce qui le consola quelque peu, j'imagine, et l'aida peut-être à prendre son parti, ce fut de voir combien ses chances eussent été faibles, s'il eût prétendu lutter plus long-temps contre la volonté de sa femme. Elle avait cédé sans doute elle-même à une envie bien puissante et bien irrésistible, car ce ne lui fut pas assez d'avoir acheté la capote, il fallut encore qu'elle l'emportât sur sa tête, et que la jouissance en commençât pour elle à l'instant. Laissant donc dans le magasin le chapeau de paille lisse qu'elle avait en venant, et qui, quoique simple et modeste, ne méritait assurément pas tant de dédain, elle sortit avec le nouveau, toute rayonnante et toute glorieuse.

Elle avait en vérité raison d'être fière, car elle était bien adorable ainsi.

Son mari lui-même, cela était évident, quel-

que grands que fussent ses griefs contre elle, n'avait pu résister à la séduction de cette magique coiffure, car, tandis qu'il pousuivait son chemin par la rue Vivienne, vers la place de la Bourse, sa jolie femme au bras, je le voyais lancer sur elle assez fréquemment certains regards complaisans et réconciliés. — Je ne répondrais pas néanmoins qu'au milieu des désenchantemens de la chambre à coucher, il n'y ait point eu chez lui, le soir ou le lendemain, réaction contre ces bons sentimens. —

Peu nous importe! nous écrivons l'histoire d'une capote, et non celle d'un ménage.

Cette fragile coiffure que nous venons de voir se former fil à fil, ruban à ruban, fleur à fleur, la voici maintenant lancée dans le monde sur une tête bien charmante, mais qui n'a guère vraiment plus de cervelle que les poupées de nos modistes. Dieu veuille qu'avec une pareille folle, il n'arrive pas malheur à cette gracieuse enfant de l'inspiration. Laissons-la cependant courir sans nous au boulevard sous la protection du ciel! Tout orageux et menaçant qu'il soit devenu depuis quelques momens, sans doute il aura pitié d'elle!

X.

Il faisait presque nuit. Ne pouvant plus que difficilement continuer mes observations extérieu-



res, je quittai la croisée, et me promenai dans le salon.

Huit heures et demie sonnèrent à la pendule.

Madame de Saint-Clair nous oublie, pensais-je, ou bien la toilette est ce soir un peu laborieuse.

Au même moment, l'une des portes du salon s'ouvrit, et mademoiselle Lise entra un bougeoir à la main.

Mademoiselle Lise, afin que vous ne l'ignoriez point, est l'intelligente et fidèle femme de chambre de madame de Saint-Clair. Cette fille, fort maussade et revêche de sa nature, avait à cet instant un certain air aimable et gracieux qui me fit trembler; — je jugeai d'abord qu'elle venait vers moi, chargée de quelque mission fâcheuse et déplaisante.

« — Madame ne sortira pas, et vient de se coucher avec une violente migraine; elle prie monsieur de ne pas l'attendre davantage, » dit mademoiselle Lise, dissimulant mal un méchant sourire.

Moi qui suis le meilleur homme du monde, je pris au grand sérieux la triste nouvelle que m'apportait mademoiselle Lise.

« — Voilà, répondis-je, un mal de tête bien impertinent qui, sans s'être fait annoncer, s'avise d'entre chez les femmes pendant qu'elles s'habillent! Lise, dites, je vous prie, à madame de Saint-Clair, combien je suis désespéré de la laisser entre les bras de ce malencontreux visiteur. »

Là-dessus, prenant mon chapeau, je partis, ne permettant pas à la charitable fille de jouir longtemps du plaisir qu'elle pouvait trouver à étudier sur ma physionomie l'effet qu'y avait produit son ambassade.

Tout en cheminant par la rue Vivienne vers le boulevard, je m'expliquai de plusieurs façons ce mal de tête inopiné de madame de Saint-Clair. Je supposai d'abord que, dans l'accès d'une légitime indignation contre sa couturière, elle avait foulé aux pieds et déchiré en pièces la robe nouvelle qu'elle devait mettre le soir, ce qui suffisait bien vraiment pour déterminer l'invasion d'une très-raisonnable migraine. Mais chacun sait que madame de Saint-Clair est un ange de patience et de douceur. Il fallait donc passer à d'autres suppositions. — J'avoue ingénument que je n'en voulus admettre aucune qui portât le moins du monde atteinte à la juste considération dont jouit cette dame dans les cercles les mieux famés et les plus recommandables de la rue de Grammont et de la rue Sainte-Anne.

XI.

Grâce au fond assez riche de philosophie que je possède, et dans lequel je puise au besoin du courage contre les vicissitudes de la vie, et des consolations selon ses peines, la singulière indisposition de madame de Saint-Clair ne m'avait, au surplus,

ni bien long-temps, ni bien démesurément affecté, je ne songeais même plus qu'aux moyens de passer sans elle le moins tristement possible le reste de la soirée, lorsque survinrent de nouveaux événemens qui se chargèrent pour moi de la compléter.

Je me trouvais à peine au bout de la rue Vivienne, neuf heures sonnaient à l'horloge du palais de la Bourse, lorsque enfin éclata décidément l'orage dont le ciel avait été gros toute la soirée.

Comme je débouchais sur la place de la Bourse, j'y fus accueilli par une effroyable bouffée de vent qui s'engouffra dans la rue Vivienne, soulevant la poussière en épais tourbillons, et faisant danser les réverbères comme autant d'escarpolettes. Puis vinrent les éclairs et les coups de tonnerre précipités; puis de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Je rebroussai chemin, et j'essayai de courir jusqu'à la galerie Vivienne. Mais la violence de l'averse ne m'en laissa pas le temps, et je fus contraint de me réfugier sous la première porte cochère que je trouvai ouverte. — Le hasard voulut que ce fût celle de notre magasin de modes, et, par conséquent, celle qui fait face aux croisées de l'appartement de madame de Saint-Clair.

Là, quelques passans, surpris comme moi par l'orage, étaient venus déjà chercher asile; tandis que la pluie tombait à torrens, et que le ruisseau battait les murs, il en vint encore un grand nom-

bre ; pauvres créatures qui semblaient n'appartenir plus à aucun sexe : bizarres apparitions à moitié submergées, qui abordaient à la nage, la tête grotesquement encapuchonnée dans des chales ou dans des mouchoirs, robes et pantalons assez peu décemment retroussés : toutes figures plus piteuses et plus désappointées les unes que les autres, et dont je donnerais ici l'inventaire descriptif, si ce hors-d'œuvre épique ne devait trop ralentir la marche de notre histoire.

XII.

L'ouragan s'était cependant assez vite apaisé.

La plupart de nos naufragés s'étaient déjà risqués sur la foi des étoiles, et avaient continué leur route. J'allais partir moi-même, lorsque passèrent devant moi deux victimes de l'orage, plus cruellement encore maltraitées par lui que toutes celles dont je venais d'avoir si bien le loisir de prendre pitié.

J'eus d'abord quelque peine à les reconnaître ; — je ne m'y pouvais cependant tromper : — c'était elle ! c'était lui !

Oh ! oui, c'était lui ! c'était notre excellent et misérable mari, traversé de part en part, trempé jusqu'aux os !

C'était elle, c'était notre charmante étourdie, tout inondée, comme si elle fût tombée dans l'eau !

Quant à sa capote, hélas! je ne la reconnus pas! Elle avait bien encore sur la tête quelques lambeaux de gaze, quelques fleurs ruisselantes, quelques rubans échevelés; mais tout cela n'avait plus de forme, ni de nom! Ce n'était plus une capote, ce n'était plus rien!

Pauvre oiseau mouillé! pauvre jolie femme! pauvre linotte tremblante! Oh! que n'aurais-je pas, à ce moment, donné pour te presser contre mon sein, pour te sécher sur mon cœur, pour te réchauffer dans mes bras, pour essuyer tes yeux et tes vêtemens!

Et puis, nous avions tant besoin d'être consolés l'un et l'autre! Ensemble au moins nous aurions parlé long-temps, et non sans quelques larmes, de la fin prématurée de cette capote, morte en naissant, et que nous seuls avions connue et comprise.

XIII.

Mais une disgrâce qui m'était toute personnelle vint soudain me distraire de cette pitié désintéressée et généreuse, et réclamer sa part dans mes regrets et ma sensibilité.

La jeune femme était entrée dans le magasin pour y reprendre sans doute son chapeau de paille lisse, heureuse encore qu'au moins cet abri lui restât pour protéger sa tête jusque chez elle!

Un fiacre qui m'éclaboussa de la tête aux pieds s'arrêta devant la boutique. Puis, comme j'adressais mentalement à ceux qui me valaient cette aspersion les bénédictions usitées en pareil cas, je vis descendre lestement de la malencontreuse voiture et entrer aussi dans le magasin, devinez-vous qui? — La belle modiste, qui revenait, Dieu sait d'où!

Je n'eus pas vraiment le loisir d'y songer longtemps, non plus qu'au triste spectacle dont elle allait être témoin dans la boutique, et aux douloureuses émotions qui durent pénétrer son cœur maternel de modiste, lorsqu'elle put voir quel pitoyable débris l'orage avait fait de cette capote, la plus gracieuse sans doute des filles qu'eût jamais enfantées sa poétique imagination.

Le cocher du fiacre, payé d'avance apparemment, venait de remonter sur son siége et s'apprêtait à repartir, lorsqu'il fut appelé de l'une des croisées de l'appartement de madame de Saint-Clair par une voix aigre et glapissante, que je reconnus à l'instant pour celle de mademoiselle Lise.

Ceci me sembla singulier.

Le cocher venait de faire tourner son fiacre et l'avait arrêté devant la porte de la maison de madame de Saint-Clair.

Je traversai moi-même la rue à la hâte et me rangeai contre la muraille à quelques pas derrière la voiture.



Vous imaginez-vous quelle fut ma surprise, lorsqu'après plusieurs minutes d'attente, la porte cochère s'étant ouverte, j'en vis sortir, éclairée par mademoiselle Lise et accompagnée par un fort bel officier polonais, madame de Saint-Clair, jolie comme un amour et mise comme un ange, en robe de crêpe rose décolletée, des fleurs et des rubans dans les cheveux?

Madame de Saint-Clair, s'appuyant sur la main de son galant chevalier, monta dans le fiacre avec cette grâce parfaite qu'elle sait donner à ses moindres gestes, à ses plus simples mouvemens. L'officier polonais la suivit et se plaça près d'elle.

— A l'Opéra, dit-il au cocher qui fermait la portière.

Et le fiacre repartit en m'éclaboussant une seconde fois.

XIV.

Il n'en fallait pas douter, j'étais sacrifié.

Madame de Saint-Clair m'avait aimé trois jours. La capote de gaze avait duré trois heures!

Je m'en retournai lentement chez moi, bien triste et bien mouillé, faisant de graves et profondes réflexions sur la fragilité des attachemens et des chapeaux de femmes.

Lorsque lord Feeling, l'auteur et l'un des héros de l'histoire qui précède, est venu nous l'apporter écrite en anglais, et nous prier de la traduire pour le livre de M. Ladvocat; après en avoir pris lecture, usant de tous les ménagemens convenables, nous avons cru cependant devoir soumettre à cet écrivain étranger quelques objections sur plusieurs des parties de son ouvrage.

Nous lui avons observé d'abord, que peut-être avait-il donné trop d'importance à un magasin de modes de la rue Vivienne, et que les femmes qui savent se mettre n'allaient plus guère chercher là leurs chapeaux.

Nous lui avons dit encore que la qualification de femme légère, attribuée par lui à madame de Saint-Clair, nous semblait peu juste, et que nous avions dans notre langue des expressions plus significatives et plus énergiques pour désigner la classe honorable et nombreuse à laquelle paraît appartenir cette dame.

Enfin, nous lui avons déclaré qu'il s'était, selon nous, trompé plus gravement encore en plaçant dans sa capote une coulisse au-dessous du bavolet, attendu que déjà depuis fort long-temps on ne mettait plus de coulisses aux chapeaux de femmes.

A ces diverses observations, lord Feeling a répondu d'une manière, sinon très-concluante, au moins très-peu gracieuse et en des termes qui



prouvaient une grande irritabilité d'amour-propre et une obstination toute britannique.

Ce que voyant, sans insister davantage sur les objections que nous avions soumises au noble lord uniquement dans l'intérêt de son ouvrage, nous nous sommes borné à le traduire textuellement et avec une scrupuleuse fidélité.

A. FONTANEY.



HAM[1].

I secundo
Omine; et nostri memorem sepulchro
Scalpe querelam.
HORAT., lib. III, od. XI.

Trois générations nouvelles avaient été ajoutées aux vieilles générations. Le siècle qui vit l'étendard de France à Moscou et aux Pyramides; le siècle de la royauté militaire, de la royauté parlementaire, et de la démocratie royale, était achevé. Il venait de franchir ces portes fatales qui s'ouvrent

(1) Les habitans prononcent Han; c'est même de cette manière que l'écrivent Philippe de Commines (liv. V., chap. XIII), Palma Cayet (Chro. nov., liv. VII), P. de L'Estoile (an. 1595), et enfin de Thou (liv. CXII).

sur l'abîme de l'éternité, et que le temps même ne repasse plus.

Sur le bord oriental d'un fleuve limoneux et pourtant rapide, à quelques lieues de la mer, et tout auprès d'une riche et populeuse cité, s'élevait un assez modeste manoir, construction gracieuse et presque moderne, que défendaient contre la violence des vents d'occident d'épaisses et vieilles allées d'ormes et de peupliers. Deux longues flèches de fer, disposées suivant l'art merveilleux de Franklin, en surmontaient les combles et le préservaient des ravages fréquens du tonnerre. Au haut de ces flèches, brillaient et criaient à-la-fois de légères girouettes de cuivre doré. De larges écussons chargés de chiffres au lieu d'armoiries en décoraient les frontons, et marquaient la famille dont il était le viel héritage. C'était une demeure en même temps riante et sévère, dont le voisinage du fleuve, le mouvement animé d'une navigation qui ne s'interrompt jamais, la variété des aspects, l'heureuse nature du sol, l'énergie d'une végétation vivace et inépuisable, formaient une retraite d'une espèce à part, une solitude sans isolement et sans uniformité.

Des hôtes nombreux habitaient en ce moment le château; aucun cependant n'était étranger. C'était le vieux comte Richard (on ne le nommait pas autrement dans la contrée), et avec lui ses enfans, et puis leurs enfans.

Le vieillard avait déjà parcouru une fort longue carrière ; mais ses mœurs simples et douces, le calme habituel de son humeur et de son esprit, la force d'un tempérament naturellement sain et que nul excès n'avait jamais altéré, retardaient pour lui l'époque de ce triste et inévitable affaiblissement, funeste commencement de mort au sein de la vie.

Chaque soir, quand la dernière lueur du jour avait disparu, la famille entière s'assemblait autour du vieux comte dans le salon du château. C'était un apartement assez vaste, orné d'une simple boiserie grise et d'une lampe de bronze qui descendait du plafond. Au coin d'une cheminée de marbre blanc, était un immense fauteuil de maroquin vert, vieux siége usé, boiteux, vermoulu, où s'asseyait assidûment le maître du lieu, et pour lequel il avait une prédilection toute religieuse, car c'était celui dont se servait son aïeul.

Sur l'autre côté, un large tableau était suspendu, ouvrage brillant quoique incorrect d'un peintre qui avait eu de la célébrité. Le personnage qui en occupait le centre et qui en était le sujet était vêtu d'une ample robe violette à manches pendantes. Près de lui, sur un tabouret de velours noir, un coffret d'or merveilleusement ciselé. Plus près encore, un table élégante et riche, et sur la table un rouleau de parchemin à demi déployé où se

lisait ce titre : *Amnistie*. L'année s'y lisait aussi, c'était 1825. Au bas se voyait la signature du roi, celle de Charles, et au-dessous celle du garde-des-sceaux de ce temps.

Ce portrait était en grande vénération dans le château ; il rappelait à cette famille des souvenirs qui lui étaient chers, et le vieux comte Richard, qui ne voulait pas que la tradition s'en perdît, en faisait souvent le sujet de ses entretiens avec ses petits-enfans.

Il était assez vieux pour avoir assisté à tous lès changemens de fortune qu'avait éprouvés son grand-père. Il était né au commencement de son premier ministère, quand tout lui souriait et lui succédait. Il l'avait vu ensuite luttant contre les partis, puis se retirant devant eux, puis revenant, victime dévouée, quand d'extrêmes périls menacèrent le prince et l'État.

Sa raison précoce et cultivée par de tendres soins était déjà vive et développée dans le temps que d'affreux revers justifiant les pressentimens du bon serviteur, avaient renversé le frêle édifice de sa fortune, et l'avaient jeté proscrit et captif parmi les ruines du trône souillé et brisé.

Il avait pénétré à Vincennes, au Luxembourg, au château de Ham. Il avait vu ces grandes misères; il avait été témoin des profondes émotions qu'elles inspiraient; il avait joué au haut du donjon, sur les genoux du proscrit. Ses discours, ses

exhortations, sa physionomie animée, tout était vivement empreint dans ses souvenirs. Les soixante-dix années qui s'étaient écoulées depuis cette catastrophe, n'en avaient rien effacé.

Il parlait peu de lui-même, disait souvent le vieillard, mais beaucoup et perpétuellement de la France. Sans cesse il nous répétait d'être résignés, et de ne pas déshonorer notre malheur par d'indignes plaintes. Tous ses regrets étaient réservés à ses bienfaiteurs.

Lorsque leur nom venait sur ses lèvres, sa voix s'altérait, ses yeux s'emplissaient de larmes, son langage devenait plus pénétrant et plus élevé. C'était alors que la douleur avait accès dans son cœur.

Honte, honte, mon fils, s'écriait-il, on ne s'est souvenu de rien! Vieux droits, vieux titres, vieilles infortunes; gloire et bienfaits du temps présent et des temps passés, on ne s'est souvenu de rien!

Mais quand le ciel veut donner de hauts enseignemens à la terre, il faut bien qu'il envoie les grands malheurs aux grandes vertus.

Qu'importe que le malheur aille au crime? C'est son chemin ordinaire, et chacun le sait. Qu'avons-nous affaire de cette leçon vulgaire et stérile qui n'étonne plus et n'enseigne rien?

Il faut des victimes sans tache pour ces holocaustes par qui s'expient les grandes erreurs de la terre.

Je me souviens, poursuivait-il, de cette cour dé-





serte et de cette royauté délaissée. Tout lui était avertissement et présage. Vous eussiez dit ces pauvres solitaires auxquels on répète à chaque rencontre : « Frère, il faut mourir. »

Oui, certes, le mal était profond, invétéré, peut-être incurable. Si jamais d'extrêmes tentatives furent légitimes, c'était dans ce temps.

Seulement il y avait encore à attendre... Qui le sait?... Qui sait si l'ennemi qu'on n'attaquait pas aurait tout osé, ou si, osant tout, sa témérité même n'eût pas aidé à sa confusion et à sa défaite?

Mystères maintenant inutiles, et que le temps qui en avait le secret ne peut plus nous manifester.

Noble race de rois, ne vous abandonnez point. L'avenir aime à renouveler la face du monde. Laissez passer le vent de l'adversité.

C'était surtout du château de Ham, parce qu'il y était venu bien plus tard, que le vieux comte avait gardé de nombreux et vifs souvenirs. Il racontait sur ce château d'anciennes histoires que les plus jeunes d'entre ses petits-enfans lui faisaient souvent répéter.

Quelquefois il leur en faisait la description. C'était un château de médiocre défense, leur disait-il. Le connétable de Saint-Pol l'avait fait construire, dans la dernière moitié du quinzième siècle, sur les ruines de l'ancien château. Il était de forme carrée, et flanqué aux angles de quatre tours rondes, liées entre elles par des remparts fort étroits.

Une tour carrée protégeait au nord-ouest l'unique porte du fort; une autre tour de pareille forme s'élevait au côté opposé, dans la direction du nord-est. Deux demi-lunes, au couchant et au levant, formaient les seuls ouvrages extérieurs. Le long des remparts du midi et de l'est, coulait le canal du duc d'Angoulême. La Somme, qui baigne la ville, coulait aussi tout auprès. Dans l'intérieur de la cour, deux médiocres bâtimens faits en briques servaient de casernes. La prison d'État était placée à la pointe extrême de l'un de ces bâtimens. C'est là, mes enfans, dans une chambre triste et étroite, que j'ai vu long-temps votre aïeul, calme, patient, ne demandant rien, ne se plaignant de personne, n'oubliant des malheurs de la France que ceux qui l'avaient lui-même frappé. Seulement il avait gravé au haut de sa cheminée la naïve et mystérieuse devise de Philippe-le-Hardi : *Moult me tarde!*

Une chose pourtant méritait d'être remarquée dans ce château; je veux dire la tour de l'est, à laquelle le nom du connétable était demeuré. C'était une lourde et grossière masse de pierres, haute de cent pieds, d'un diamètre aussi de cent pieds, et dont les murs avaient trente-deux pieds d'épaisseur. Trois étages, outre les cachots creusés dans les fondemens, divisaient à l'intérieur cette informe construction; mais tout cela nu, et sans aucun vestige d'art, ni de goût. La porte seule avait encore quelques ornemens et une inscription; des cordons

entrelacés d'où pendaient deux glands comme aux écussons des évêques, et au-dessus ces deux mots, *Mon mieux*, vaine expression d'une confiance que la fortune déçut.

Sous l'ancienne monarchie ce château servit longtemps de prison d'État. Louis XVI, qui supprima les prisons d'État, changea sa destination ; mais, sous la république, on la lui rendit. Louis XVIII la lui ôta de nouveau, quand il prit possession du trône [1]. Quand Charles X en descendit, les prisons d'État se rouvrirent, et le château reprit sa destination.

A l'extrémité de la cour était un vaste tilleul. C'était le seul arbre que vissent les prisonniers, et encore de loin. Regardez cet arbre, me dit un jour mon aïeul, un homme fameux l'a planté, un homme qu'on appelait Bourdon, l'un des fondateurs de la république de France, et que la république jeta pour son salaire dans cette prison. Il voulut, tout prisonnier qu'il était, confesser encore obstinément sa foi politique, et il planta, à cette place, un jeune arbre qu'il voua, selon la folie du temps, à la Liberté. La nature, à son tour, par une dérision cruelle et profonde, voulut que l'arbre de la liberté, qui était déjà mort partout, crût et fleurît dans une prison. Il y fleurit encore, mon enfant; mais la liberté quand fleurira-t-elle?

Vous me demanderez, continua-t-il, ce que c'est

[1] Ordonnance du mois de mai 1815.

que l'arbre de là liberté. C'était un symbole, mon fils, un impuissant et inefficace symbole, qui n'éveillait aucun souvenir, n'excitait aucune émotion et n'avait rien en lui pour inspirer l'enthousiasme. Cet arbre n'a pas fait oublier celui de la croix. C'est celui-ci qui est le véritable symbole de la liberté sur la terre.

D'autres fois, le vieux comte choisissant parmi les entretiens auxquels il avait assisté, retraçait à ses petits-fils quelques-unes des maximes et des instructions de leur aïeul.

Si on lui parlait, leur racontait-il, de ceux qui lui avaient fait tant de mal, il interrompait et disait : Il faut les plaindre, mes enfans, et non les haïr. Étaient-ils les maîtres? Vous voyiez mes périls; voyiez-vous les leurs? Les révolutions sont ingrates envers ceux qui les servent. Elles ont de dures exigences pour eux. Croyez-vous que ce soit en haine de moi qu'ils m'aient fait le sort qu'ils m'ont fait? Dissuadez-vous, ils étaient plus occupés de leur salut que de ma perte. Ils me sacrifiaient aux erreurs d'autrui, pensant les détourner d'eux et les assouvir.

Il ne faut pas porter dans la politique les basses passions de la vie vulgaire. Tel vous y aura servi qui croyait vous nuire; tel autre vous nuit, qui ne se proposait que de vous servir. Souvent, en attaquant l'homme, c'est à lui qu'on songe le moins. On poursuit, dans sa personne, un être idéal qui

en comprend un grand nombre d'autres. On se défend contre lui d'un parricide, d'une théorie, d'un pouvoir, dont il est devenu l'expression et le simulacre. On l'aimerait peut-être s'il n'était que lui ; mais on accable en lui toutes ces choses auxquelles il s'est transformé. Ses ennemis ne sont pas les siens ; ils sont les ennemis de ceux dont il est l'ami.

Élevez, élevez vos pensées et vos sentimens. Je n'ai point de querelle à moi ; n'ayez vous-mêmes ni ressentimens, ni regrets à vous. Rapportez tout à votre pays. L'avenir est profond et impénétrable ; il vous favorisera peut-être, comme le présent m'a failli. Si quelque pouvoir vous échoit jamais, ne vous souvenez de mes souffrances que pour éviter de les faire endurer à d'autres. Ce serait me trahir que de me venger.

Souvent la vengeance est une injustice ; plus souvent encore elle est une faute. Pour un ennemi dont on se délivre, combien d'autres ne suscite-t-on pas contre soi ? la générosité ne désarme point, je le veux ; mais la rigueur irrite et soulève, et cette irritation est contagieuse.

C'est parce qu'on est faible que l'on se venge ; c'est parce qu'on a le cœur aride et l'esprit borné, que l'on ne pardonne point. Les peuples ont d'admirables instincts pour pénétrer ces faiblesses. La voix maudite qui a prononcé que les morts seuls ne revenaient pas, n'a fait entendre qu'une erreur atroce. Les plus dangereux ennemis que l'on puisse avoir, ce sont les morts qu'on a faits.

Les anciens se faisaient de la vengeance un divin plaisir ; plaisir abject au contraire. Une noble joie est d'avoir pu se venger et de s'en être abstenu.

Un jour qu'on lui avait proposé je ne sais quel plan d'évasion : J'accepterais peut-être, nous dit-il, si ma sentence était légale et juste. Mais, telle qu'elle est, elle me plaît trop, et je n'entends lui rien dérober. Qui s'inquiète de l'iniquité d'une sentence quand elle n'a point d'exécution? Je l'absoudrais par ma fuite; j'effacerais presque son injustice en en faisant cesser les effets. Il faut demeurer pour rendre, chaque jour, témoignage de ces violences. Il m'est bon qu'elles se prolongent, et qu'elles impriment dans ma vie une trace profonde et durable. C'est à ceux à qui elles pèsent à se délivrer de moi s'ils le peuvent. Je ne leur en veux pas épargner le soin.

Et puis, mes enfans, réfléchissez-y : ces sortes de projets ne s'exécutent point sans faire courir quelques hasards à ceux qui les favorisent. Dieu me garde de consentir jamais que qui que ce soit s'expose pour moi au moindre péril. Ce qui me reste de vie ne vaut pas que l'on y mette ce prix.

Le plus grand philosophe de l'antiquité refusa de se soustraire même à la mort. Une si généreuse action étonnerait aujourd'hui notre faiblesse. A peine si on la comprend ; qui songerait seulement qu'on pût l'imiter? Mais, sans s'élever à un tel excès de vertu, chose qui n'appartient à personne

aussi peu qu'à moi, il n'est pourtant pas interdit de prendre dans cet exemple ce qui peut s'assortir à une humble vie et à un vulgaire courage.

D'autres fois encore, le comte Richard leur redisait l'histoire du lieu, telle que son grand-père avait coutume de la lui conter.

Cette ville, leur disait-il, a eu, dans le vieux temps, des seigneurs vaillans et illustres. Eudes de Ham, quand Philippe-Auguste régnait, prit la croix des mains de ce Foulques de Neuilly « qui » était un prudhomme, à ce que rapporte le chro- » niqueur [1], faisant maints miracles et parlant » moult saintement de Dieu par France et par les » autres terres en tor. » Et le bon chevalier combattit courageusement aux deux assauts de Constantinople, le jour que Lascaris, Ducas, et Marzulphe, se disputant la dépouille sanglante du jeune Alexis, quand il eût fallu la défendre, laissèrent tomber sur la tête d'un comte de Flandre la couronne des empereurs grecs.

Trois ans après, Hues de Ham, « qui sires ert » d'un chastel que on appèle Ham en Vermandois, » faisait maintes et grandes appertises d'armes » à cette malheureuse bataille d'Andrinople où périt l'héroïque comte de Blois, et où l'empereur Baudouin tomba au pouvoir du roi des Bulgares.

Il y eut un autre seigneur de Ham, qui se fit tuer

[1] Villa-Hardouin.

à la bataille de Montlhéry, au moment où les hommes d'armes de Louis XI mettaient en déroute l'aile gauche du comte de Charollais.

Comptez aussi, mais pour le maudire, comptez ce fourbe et cauteleux Héribert [1], ce déloyal seigneur de Ham et du Vermandois, qui dépouilla son maître, sans oser même saisir ses dépouilles, et le fit lâchement mourir à Péronne, après l'avoir retenu six ans prisonnier : heureux encore le malheureux prince du courage de sa femme Edgive [2], illustre et habile reine, qui sut dérober son fils, jeune enfant, aux poursuites de l'usurpateur, et, non contente d'avoir préparé son retour au trône, combattit généreusement à la tête de son armée, pour l'y maintenir [3].

Comptez de plus cet autre coupable, qui le fut beaucoup encore, quoiqu'il le fût moins, ce connétable de Saint-Pol, traître trois fois et trois fois félon, qui trahissait tout ensemble le duc de Bourgogne, le roi d'Angleterre et le roi de France, et ne mérita que trop de périr, comme il fit, victime d'une trahison.

La guerre, poursuivait-il, est venue aussi en ce lieu. En 932, Hébrard, fils de ce comte Helgaud tué par les Normands à la surprise du camp d'Ar-

[1] C'est ainsi que le nomment Frodoart et Raoul Gabier.

[2] C'est le nom que lui donne Frodoart; d'autres la nomment Ogine; d'autres encore Théagine.

[3] Mézeray.

ras, s'était rendu maître du château de Ham. Le comte Héribert accourut, força le château, et fit Hébrard prisonnier.

Peu après, le roi Raoul et Hugues-le-Grand en firent le siége. On y combattit long-temps ; mais à la fin, *les fidèles* d'Héribert furent contraints de donner au roi des otages.

Ce fut devant cette ville que Jean de Bourgogne commença, en 1411, l'odieuse et sanglante lutte qui divisa si long-temps sa maison et la maison d'Orléans. Les troupes de Flamands qu'il y avait amenées ne surmontèrent qu'à grand'peine la résistance obstinée de ses habitans. Cependant il fallut céder. La malheureuse ville fut mise au pillage, « et toutes les églises et édifices d'icelle furent » consommées et arses à grand'destruction. Mes» mement l'abaye qui estoit auprès, d'où n'eschap» pèrent que six ou sept religieux seulement [1]. »

Elle se relevait pourtant de ses ruines ; mais, en 1414, Jean de Luxembourg la prit et la saccagea de nouveau.

Vingt ans après, elle fut reprise par Lahire. Mais cette fois, c'était de par le roi qu'elle était sommée. Les habitans n'eurent garde de résister à leur maître, et les troupes de Charles ne commirent sur eux aucune violence.

Regardez, disait-il encore, en montrant du

[1] Monstrelet.

doigt la porte du fort : c'est là, à une très-petite distance de cette porte, que fut tué, en 1595, le brave D'Humières, heureux soldat, dont Henri IV a pleuré la mort[1]. Gomeron, qui tenait la place pour le duc d'Aumale, avait eu la faiblesse de recevoir quinze cents Espagnols dans la ville, et il en était mort de douleur[2]. Son fils, qui lui succéda, et qui occupait le château, eut à son tour une autre faiblesse : il consentit, je ne sais dans quelle espérance, à se rendre avec deux de ses frères à Bruxelles, auprès du général espagnol. Quand celui-ci l'eut en son pouvoir, il en voulut profiter pour se faire livrer le château, menaçant la mère de Gomeron, qui y était restée, de lui envoyer la tête de ses trois enfans dans un plat, si l'on différait. Dorvilliers, beau-frère de Gomeron, avait été mis en sa place ; il eut horreur de la trahison qu'on lui proposait, et il appela le brave D'Humières.

D'Humières vint, attaqua résolument les Espagnols retranchés dans la ville, fut repoussé deux fois, et mourut d'un coup de mousquet tiré d'un clocher. Mais ses soldats le vengèrent ; la ville fut prise, et il ne se sauva qu'à peine quelques hommes des quinze cents Espagnols qui la défendaient.

Leur général faisait alors le siége du Catelet. Irrité de cette perte et de leur défaite, il marche

[1] De Thou, livre CXII.
[2] Mézeray.

sur Ham, somme le château, y est reçu à coups de canon, comme il devait l'être, et venge aussitôt sa honte en faisant pendre, sous les yeux de sa mère, le malheureux Gomeron. On montrait encore, il y a peu d'années, un arbre qui portait son nom; c'était celui où l'avait fait attacher le prévôt.

Deux cent vingt ans plus tard, les étrangers revinrent à Ham. Dix soldats d'artillerie et quatre-vingt-sept vétérans formaient toute la garnison du château. Le corps d'armée qui l'assiégeait n'avait guère moins de trente mille hommes. La résistance cependant fut longue et habile, et la plus honorable capitulation en devint le prix. On garde religieusement dans les archives du fort ce noble et précieux titre du courage de nos vieux soldats.

Ham, disait-il encore, était l'une de ces places, sises sur la Somme, qui furent engagées par le traité d'Arras, au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, et que celui-ci, tout loyal qu'on nous le représente, n'avait nulle envie de rendre, quoiqu'on lui rendît ses quatre cent mille écus d'or, grand sujet de discorde et de ressentimens réciproques entre lui et l'artificieux Louis XI. Louis XI! Quel roi, mes enfans; quelle étrange et inexprimable figure de roi! Prince vanté, prince décrié, prince redouté et méprisé tout ensemble qui s'affranchit, à la manière du temps, du joug que les grands essayèrent de lui imposer; qui se servit du peuple sans s'y asservir, et de la religion sans lui sacrifier

un seul de ses crimes; politique quoique superstitieux, ou plutôt superstitieux parce qu'il était politique : de qui l'on a dit qu'il manquait de courage, sans songer avec quelle vaillance il combattit devant Liége et à Montlhéry; à qui l'on reproche les piéges où il attirait Charles-le-Téméraire, sans se rappeler ni la criminelle ligue du bien public, ni l'empoisonneur Hardy [1] que son vassal lui avait traîtreusement envoyé; à qui, sur le témoignage suspect de Brantôme, on a témérairement imputé la mort de son frère [2], oubliant que celui-ci ne mourut que sept mois après l'empoisonnement qu'on suppose [3], et que, faisant son testament dans les derniers jours de sa vie, ce fut Louis XI lui-même, quoique absent, qu'il choisit pour son héritier : prince parcimonieux, cruel, implacable; qui se repentit pourtant une fois de n'avoir pas pardonné [4]; qui fut mauvais fils, qui fut mauvais père; qui se vengea, par la mort d'Agnès, de l'empire que lui donnait sa beauté, et punit d'un supplice atroce le crime douteux de Nemours, roi

[1] Chronique de Jean de Troyes.

[2] Petitot, note sur le chapitre IX, livre III des Mémoires de Philippe de Commines.

[3] Mézeray raconte que l'abbé de Saint-Jean d'Angely offrit une pêche empoisonnée à la dame de Monsoreau, qui la partagea avec le duc de Guyenne, dont elle était la maîtresse.

Comment Louis XI et l'abbé lui-même auraient-ils pu prévoir ce partage?

[4] Philippe de Commines, livre VI, chapitre XII.

selon son peuple et selon son siècle; plus habile encore dans l'adverse fortune que dans la bonne; qui dressa beaucoup d'embûches, mais à qui beaucoup d'embûches aussi furent dressées; qui ne se trompa qu'à Péronne; qui fit cesser les invasions des Anglais, acquit la Provence, recouvra la Bourgogne, recueillit l'Anjou et le Maine, remit sous sa main la Guienne et la Normandie, et prépara l'union de la Bretagne que ses successeurs achevèrent : grand par les grandes choses qu'il fit; coupable par les coupables moyens qu'il y employa.

Il ajoutait à cela des récits d'une autre nature. Vadé est né dans ce lieu, disait-il; chansonnier libre et facile, il obtint de la célébrité dans un temps où la chanson n'était que gaie et jolie. Béranger ne l'avait pas encore rendue sérieuse et belle.

Mais voici un titre de meilleur aloi : le général Foy est né aussi en ce lieu; je l'ai connu, mes enfans; je l'ai vu de près; j'ai eu de longs entretiens avec lui, loin du tumulte des assemblées publiques. Je ne sais s'il me rendrait aujourd'hui la même justice qu'alors; mais moi je ne cesserai jamais de lui rendre celle qui lui est due. C'était un homme sincère et habile, et qui ne suivait que de loin ceux qui l'entraînaient; le seul peut-être, entre tant d'autres orateurs du même parti, qui ne fût pas inférieur à la renommée qu'il lui avait faite.

Venaient à leur tour les détails que le bon Ri-

chard avait recueillis sur les prisonniers du château. On en compte peu de considérables, disait son grand-père. Les gouvernemens préféraient pour ceux-là Vincennes et la Bastille, qui étaient plus près et plus sûrs.

Un roi cependant y a été enfermé; un roi trahi, un roi dépouillé, un roi légitime souverain de la France. Quand le comte de Vermandois, perfide vassal, se fut saisi du trop confiant Charles III, il le mit d'abord, dit le chroniqueur, « dans un fort » à lui, sur la Somme, près de Saint-Quentin [1], » et le fit conduire ensuite dans un autre nommé Château-Thierry. Ce fort sur la Somme était celui où vous me voyez moi-même, neuf siècles après, ministre d'un autre roi Charles, également dépouillé.

Il y a eu aussi un comte d'Oxfort, fidèle et courageux serviteur de la maison de Lancastre, qui fut enfermé onze ans au château de Ham, et qui s'en évada à la fin, emmenant avec lui le gouverneur, Walter Blount, qu'il était parvenu à séduire. Ce brave comte d'Oxford était celui qui combattit si vaillamment pour Henri et pour Marguerite, à la terrible journée de Barnet, et qui aurait gagné la bataille, si une fatale méprise du comte de Warvic ne l'avait fait perdre. Mais le château où il expia si cruellement sa fidélité, n'était pas,

[1] Chronique de Frodoart, ann. 923.

comme on l'a cru, celui des bords de la Somme. L'historien s'est trompé.

C'est une tradition du pays qu'un malheureux capucin, dont le crime est toujours resté inconnu, a vécu de longues années dans un étroit cachot de la tour, et qu'il y est mort en grande réputation de sainteté. On allait prier auprès de la pierre qui avait servi d'oreiller à ce pauvre moine. Les femmes la faisaient toucher à leurs vêtemens. C'était une naïve dévotion au malheur, et elles attribuaient, non sans cause, une merveilleuse vertu à cette dévotion.

On cite encore une autre tradition plus récente et moins incertaine. Un jeune homme du nom de Lautrec, beau, ardent, formé pour toutes les choses extrêmes, né pour les excès de la vertu ou pour ceux du vice, avait rencontré une jeune fille belle comme lui, comme lui gracieuse et passionnée, mais chaste, pieuse, pleine de candeur et de modestie. Lautrec l'aima comme il devait aimer, d'un amour furieux et désordonné. La jeune fille aussi se laissa surprendre d'amour : elle aima Lautrec, elle l'aima tendrement et innocemment.

Mais elle était de condition obscure, et n'avait point de bien pour s'en racheter. Lui s'imagina quelque temps que l'amour serait plus fort en elle que la vertu ; il se trompait : la pauvre fille étonnée et humiliée trouvait d'inépuisables secours dans sa pureté. Elle eût voulu cesser d'aimer, si la volonté suffisait.

Lautrec n'espérait point de fléchir l'orgueil de son père, et il ne l'essayait point. L'inutile passion qui le consumait devint un mal opiniâtre et profond. Son teint se flétrissait; ses regards perdaient leur vivacité. Il vivait à l'écart; sombre, soucieux, taciturne. Il entendait à peine et ne répondait que par des gémissemens.

Lautrec avait un oncle encore jeune, élevé de bonne heure à de grandes dignités dans l'église, et qui lui avait toujours montré beaucoup d'affection. Cet oncle remarqua le changement qui s'était fait en lui et s'en affligea. Il lui fit plusieurs fois de pressantes questions; le jeune homme éludait et dissimulait. L'oncle ne se rebuta point et persévéra. Lautrec enfin cédant à ses importunités et à ses caresses, laissa échapper son secret.

C'était un temps de mœurs légères et peu scrupuleuses; on n'y avait pas coutume de traiter l'amour si sérieusement. L'oncle entreprit de désabuser et d'affranchir son neveu. Il vit la jeune fille et épuisa auprès d'elle tous les artifices et toutes les séductions. Tantôt il la conjurait de renoncer par amour à son amour même, afin que celui qu'elle aimait devînt libre d'un engagement qui le rendait malheureux. Une autre fois, s'il ne suffisait pas de l'amour, il offrait d'y ajouter des richesses en dédommagement du sacrifice qu'il sollicitait. Une autre fois, puisque sa tendresse était si profonde et que le courage lui manquait pour y re-

noncer, il hasardait et balbutiait des conseils d'une autre sorte, faisant entendre à la jeune fille que tout espoir d'une union légitime lui étant interdit, il ne lui restait plus, voulant garder son amour, que de lui céder.

Mais la vertu de la pauvre fille n'avait pas de moins profondes racines que sa passion. L'inflexible simplicité de son jeune esprit déconcertait toutes les ruses. Le cœur de l'oncle en fut lui-même troublé, et une pensée perverse, affreuse, funeste, s'empara de lui. Il s'était proposé de séduire, et c'était lui qui l'était. Tant de charmes l'avaient subjugué; tant de vertu lui inspirait une insurmontable admiration. Le malheureux aima et osa le dire. Un cri d'horreur et d'effroi fut la seule réponse de la jeune fille; confondu et épouvanté, il s'enfuit.

Au même moment Lautrec arrivait. La fille pleurait, gémissait, et donnait les marques du plus violent désespoir. Le jeune homme aussi se désespérait et interrogeait. D'où venaient une si grande agitation et une si vive douleur? Il voulait le savoir, le savoir à l'instant, sans ménagemens et sans restriction. Sa voix était suppliante à la fois et impérieuse. Il priait et il exigeait; il pleurait et il commandait. Qu'est-ce que la pauvre fille pouvait faire? Vaincue par sa propre émotion et par les emportemens de Lautrec, incapable, dans son indignation et dans sa stupeur, de rien mesurer et

de rien prévoir, d'imprudentes paroles lui échappèrent : Lautrec apprit la trahison, ou la devina.

Anéanti, sa tête se troubla et ne retint plus qu'une faible lueur de raison. Il se précipita, il saisit ses armes, il suivit les traces de son oncle, il l'atteignit au pied des autels, et tout revêtu qu'il était des marques de sa dignité, il le frappa et se rassasia de son sang.

Les cachots de Ham furent depuis le refuge de son crime ou de sa folie. Il y avait passé quarante ans, quand survint la révolution de 1789 ; alors on le délivra. Mais oublié, réputé mort, méconnu des siens, il n'avait plus ni pain ni asile. La ville de Ham prit pitié de lui, et le remit à une pauvre femme pour en avoir soin et pour le nourrir. Il en profita peu et mourut au bout de trois mois. Peut-être eût-il vécu plus long-temps si la liberté, cette étrangère qui lui était inconnue, n'était pas venue inopinément déranger les tristes habitudes de sa vie.

Mais si la révolution enleva au château de Ham quelques hôtes, elle ne tarda guère à lui en fournir de nouveaux. Le temps vint où la Convention, sa laborieuse ouvrière, essayant enfin elle-même de sa dure et monstrueuse justice, se délivrait en un même jour de Barrère, Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois, qu'elle déportait ; et de Bourdon, Hugues, Châles, Faussedoise, Duhem et Choudieu, qu'elle reléguait au château de Ham.



Bientôt, continuait le vieux Richard, ce furent des hôtes d'un autre caractère et d'un autre rang: quelques émigrés ramenés sur la côte de France par une tempête : un Vibraye, un Choiseul, un Montmorency, victimes avant nous des discordes civiles, qui faillirent à périr, punis de mort pour crime de naufrage, et dont la peine changée, changea seulement l'iniquité et la honte du gouvernement qui la leur osait infliger.

Dans le même temps, cette autre victime, ce même Polignac que la fortune vient d'y ramener; déplorable prince, qu'une inexorable fatalité poursuit et accable; associé alors à la catastrophe de Moreau, de Pichegru et de Georges; associé depuis à des malheurs bien plus grands; qui commença sa vie par une longue captivité, et recommence sa captivité sur le déclin de sa vie.

Le vieux comte ne se lassait point. Les souvenirs de Ham lui plaisaient, et il était pour eux indulgent et inépuisable. Il y avait un point cependant sur lequel on n'osait lui faire aucune question. Cent fois il avait commencé le récit des actions de son malheureux grand-père, et chaque fois qu'il l'avait entrepris, ses larmes l'avaient empêché d'achever. On craignait pour lui cette émotion douloureuse que sa vieillesse ne pouvait plus surmonter. Mais un jour que le plus jeune de ses petits-fils en avait dit innocemment quelques mots : L'histoire de votre aïeul? reprit-il. Ah! j'y songe;

je puis vous la dire... qu'est-il besoin de tant de paroles? Elle est écrite, mon fils, cette histoire; c'est moi qui l'ai faite et qui l'ai écrite : elle est sur la pierre qui recouvre les restes de cet homme si follement maudit et persécuté. Il vous y faudra aller, mon enfant, à cette vieille et modeste pierre. Ce sont de pieux pèlerinages que les enfans doivent faire et qui leur portent bonheur. Agenouillez-vous et recueillez-vous, quand vous y serez. Faites ce que j'ai fait tant de fois : arrachez la mousse qui couvre la pierre; et si des mains impies n'ont pas renouvelé sur elle ces sacriléges mutilations dont j'ai vu ailleurs trop d'exemples, vous y trouverez ce que vous cherchez; vous y lirez, dans une courte épitaphe, toute l'histoire du chef de votre famille :

PROSCRIT
PARCE QU'IL AVAIT
ÉTÉ FIDÈLE,
ET CONDAMNÉ,
COMME S'IL NE L'EUT PAS ÉTÉ.

DE PEYRONNET.

NAPOLÉON II.

I.

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné;
Et les peuples béans ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et Lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts;
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

II.

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées,
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'ui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zône,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône ;
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de nos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

III.

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit!

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,

Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance,
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré!

IV.

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon :
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudens,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents!

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !... —
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnans, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant!

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu.

V.

Tous deux sont morts.—Seigneur, votre droite est terrible!
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire :
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunessse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non!
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI.

O révolutions ! j'ignore,
L'œil penché sur ces grands tableaux,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille :
Mais qui sait comment Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la tombe, aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers !

Pourtant, cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations ;
C'est une mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions!
Que sert ta chanson, ô poète?
Ces chants que ton génie émiette,
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu !
Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.

Tout dérive et s'en va sous l'onde.
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon !
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Leviathan comme Alcyon !

VICTOR HUGO.

Paris, 4-5 août 1832.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

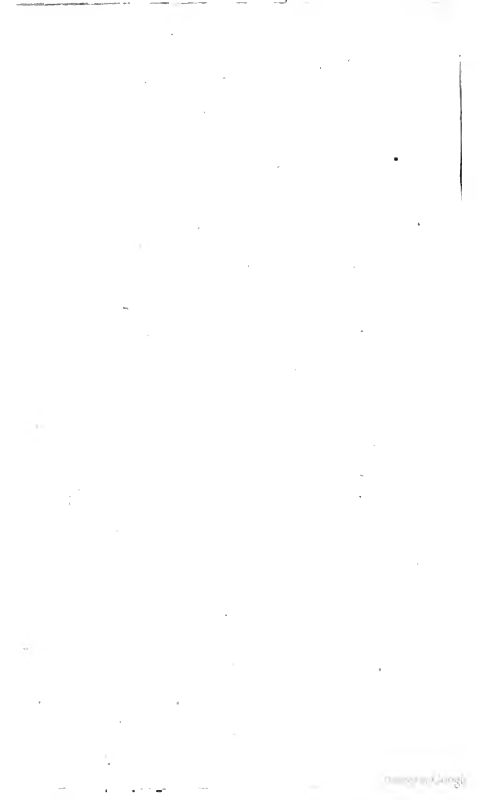


TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.



